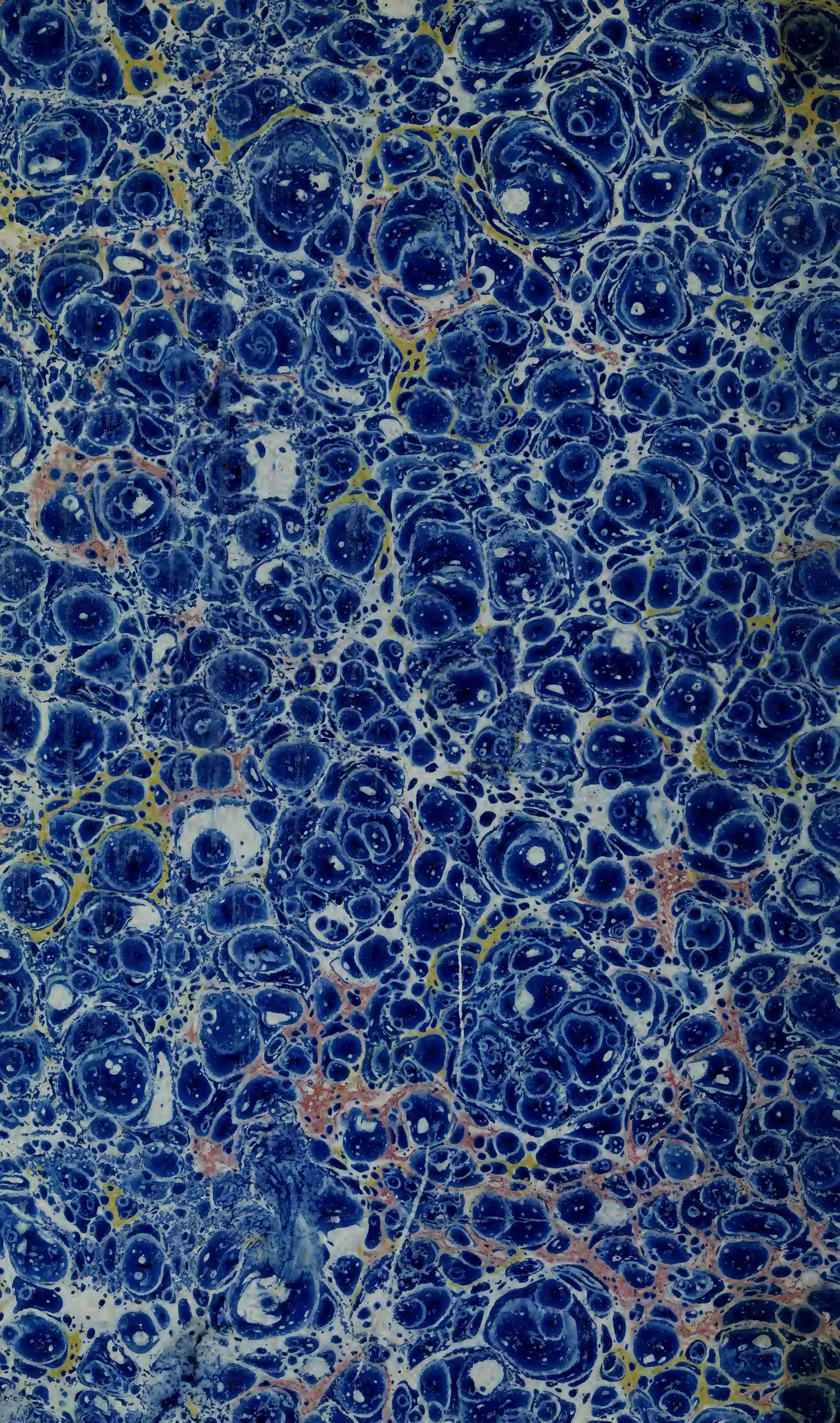
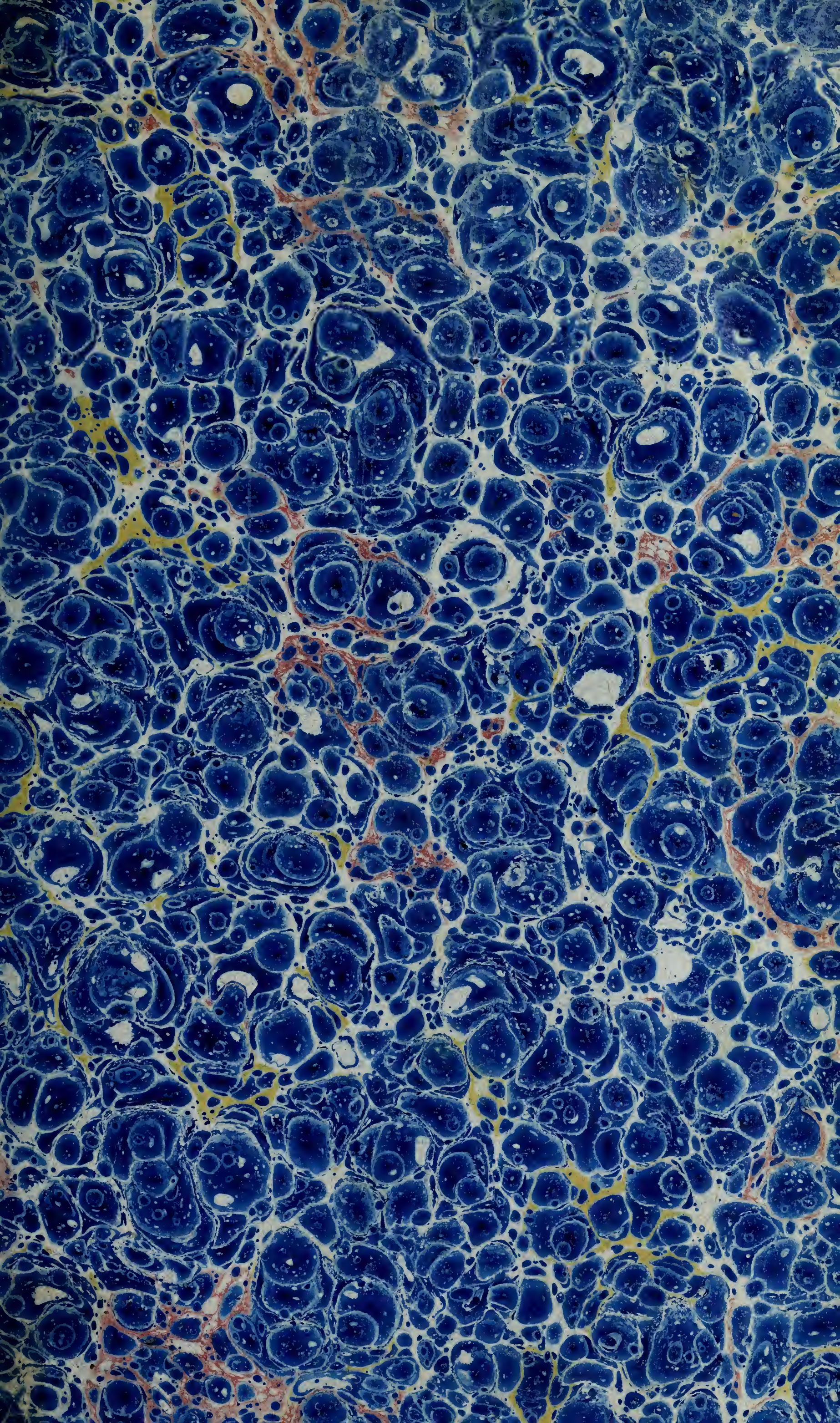






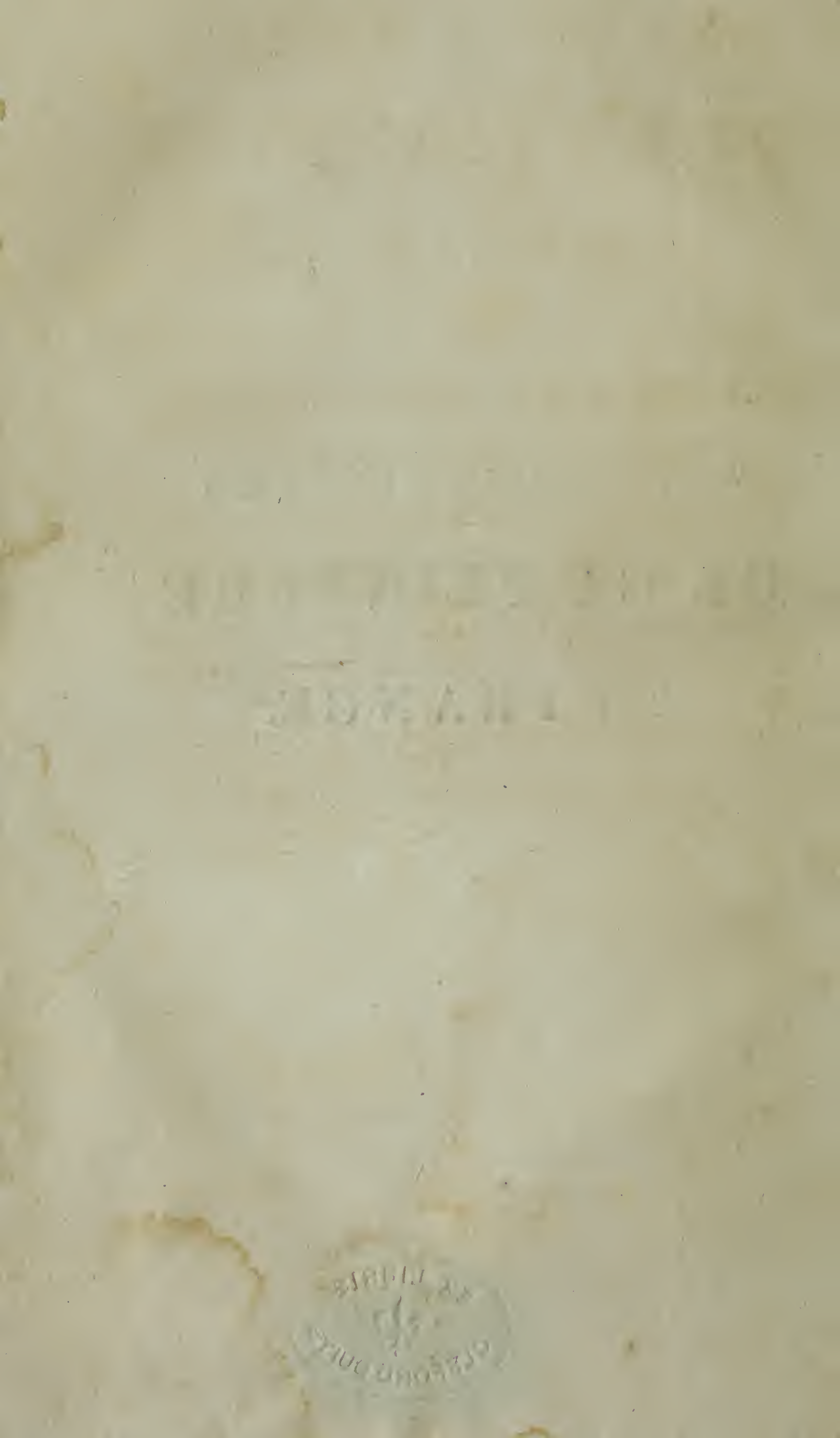
i 16.H
2-D

LES TROIS SIÈCLES

DE LA PEINTURE

EN FRANCE.





LES TROIS SIÈCLES
DE LA PEINTURE
EN FRANCE,

OU

GALERIE DES PEINTRES FRANÇAIS, DEPUIS FRANÇOIS I.er JUSQU'AU RÈGNE DE NAPOLÉON, EMPEREUR ET ROI,

Où l'on aperçoit l'Influence des mœurs, de la politique et des réputations, sur les progrès et la décadence de cet art;

Par P.-M. GAULT DE SAINT-GERMAIN,
ci-devant Pensionnaire du Roi de Pologne.

A PARIS,

CHEZ BELIN, fils, Libraire, quai des Augustins, n°. 65.

1808.

PRÉFACE.

J'ENTENDS par les trois siècles de la peinture en France, tout ce que comprend cette partie de l'histoire de l'art depuis François Ier. (1516) jusqu'au règne de Napoléon ; ce qui donnera l'état où elle se trouve dans son nouveau période.

Le mot de GALERIE, très-convenable à un aperçu rapide, et qui sert de supplément à mon titre, n'est emprunté de personne ; il y a plusieurs années que j'ai annoncé le présent ouvrage sous ce titre.

J'observe que ce n'est point la vie des peintres que je publie, mais un ensemble plus général que tout ce qui a paru jusqu'au terme que je viens d'indiquer, des Français qui se sont fait un nom dans la peinture, ou qui ont

influencé le goût par des réputations légitimes ou usurpées.

J'ai laissé de côté ce que tout le monde sait, ou ce qu'il est inutile de répéter ou d'apprendre pour l'objet que j'ai en vue.

On me trouvera peut-être tranchant; mais la critique n'est blâmable que quand elle est décourageante : on ne peut donc pas la prendre en mauvaise part, ni soupçonner de présomption celui qui ne fait que publier les jugemens de la postérité.

Communiquer avec l'artiste, avec l'homme du monde; suivre la méthode des anciens lorsqu'ils parlaient des arts; imiter en quelque sorte les procédés de chaque auteur; peindre et aller à l'ame par les sens, comme ferait le tableau même, voilà le but que je me suis proposé.

J'ai recueilli les noms de tous les artistes, tant dans les auteurs qui ont écrit sur la peinture, que sur les renseignemens que j'ai pu me procurer

par mes correspondances, ou dans mes voyages. J'ai toujours eu soin d'y ajouter un ou plusieurs ouvrages, pour éviter les noms que l'on peut soupçonner d'être apocryphes, lorsque rien ne vient à l'appui de l'existence de l'artiste : dans ce cas, je cite les auteurs qui les fournissent. Je fais connaître Le Tellier, élève et neveu du Poussin, qui a été oublié par tous nos historiens.

J'ai indiqué les artistes, autant que je l'ai pu, avec leurs noms, le lieu de leur naissance, pour aider les administrateurs des départemens qui forment des collections ou des musées, à retrouver les ouvrages de leurs compatriotes. Quant aux artistes étrangers, on verra qu'ils ne sont placés dans cette galerie que par des considérations particulières et indispensables, dont quelques-unes tiennent à l'histoire de l'Académie royale de Peinture. Au surplus, on en trouvera très-peu.

A la suite de chaque siècle, je donne

une notice des amateurs français, comme formant la classe des hommes qui se lie plus particulièrement à la prospérité des beaux arts ; et à la fin de l'ouvrage, on trouvera le catalogue général des amateurs qui les ont exercés.

La valeur des tableaux, dans la balance du commerce, étant soumise à la variété des goûts, il est impossible d'asseoir, à cet égard, une base solide pour les apprécier; néanmoins, dans l'aperçu que je donne des prix de vente, on distinguera les auteurs qui doivent à jamais fixer l'opinion publique, d'avec ceux qui ne l'ont captivée que passagèrement.

Je n'emploie d'ailleurs ce moyen, dont j'ai usé avec ménagement, que pour satisfaire la curiosité.

Les fondations en faveur des arts, les expositions publiques, depuis la première, en 1673, et toutes les institutions relatives à l'encouragement, font partie de cet Ouvrage.

INTRODUCTION.

La France, couverte des ténèbres du fanatisme avant le quinzième siècle, n'offre aucun titre de gloire dans la peinture ; ce n'est que dans le quinzième et le seizième siècles que l'on commence à retrouver des dates, des monumens, du dessin et du coloris, d'après lesqüels on peut suivre les progrès d'un art qui n'a de droits à l'admiration universelle, qu'autant qu'il contribue aux progrès et aux avantages de la civilisation.

L'impulsion de François Ier., qui prit plaisir à répandre les récompenses et les honneurs sur tous les talens, acheva de bannir du domaine des beaux arts les restes de cette licence des siècles de barbarie, si contraire au goût et à la raison.

La munificence de ce prince attira à sa cour des hommes qui illustraient l'Italie, tels que le Rosso ou Maître Roux, Nicolas del Abate et le Primatice. Ces habiles gens firent naître l'émulation de nos peintres français ; et bientôt après on en vit paraître plusieurs qui élevèrent des monumens assez réguliers pour caractériser les mœurs, l'es-

prit de la nation, et soutenir la comparaison à côté des maîtres dont ils s'attachaient à suivre les traces; car l'école française, dans aucun temps, ne fut jamais si près de l'école italienne.

La peinture sur verre était alors en grande vogue, tant en France qu'en Angleterre, et dans les Pays-Bas : sous la conduite des Italiens, elle prit un nouveau lustre. Nos édifices, nos temples étaient ornés de vitraux précieux de ce temps, qui ont été en grande partie mutilés par les Iconoclastes de la fin du dix-huitième siècle : ce qui en est réchappé, est encore suffisant pour donner l'état de la peinture à ces différentes époques.

Les troubles depuis la mort de Henri II jusqu'à la fin du règne de Henri IV, ne firent point oublier les vastes projets de François Ier. pour faire fleurir les beaux arts (1). L'État, en s'occupant d'intérêts plus majeurs, entretenait encore les

---

(1) Tel, par exemple, l'Arc de Constantin et la Colonne Trajane, que François Ier. se proposait de faire élever dans le royaume, de la même grandeur qu'on les voit en Italie. Louis XIII fit revivre ce vaste projet, en y ajoutant les copies des bas-reliefs antiques des plus beaux monumens d'architecture, et les copies jetées en bronze des deux statues colossales du mont Quirinal, qui devaient être placées à l'entrée du Louvre.

artistes; et l'alliance de Henri IV avec Marie de Médicis, en préparant la gloire de Rubens, préparait celle des peintres français. Cet illustre Flamand, appelé par la reine-mère pour peindre une des galeries du Luxembourg, donna dans ce magnifique ouvrage une nouvelle impulsion au goût, et fit naître des artistes qui se distinguèrent. Mais si la peinture prit de la dignité dans le seizième siècle, elle parut dans tout son éclat au dix-septième. C'est alors qu'elle fixa les regards de l'Europe entière. Elle dut cette élévation prodigieuse à un concours de choses dont la réunion est rare en politique. La religion, les mœurs, la prospérité de l'état, l'amour de Louis-le-Grand pour les beaux arts, et surtout les considérations attachées aux talens, en hâtèrent les progrès; et les Français, en s'élevant, avec le monarque, au-dessus de tous les siècles de la monarchie, rivalisèrent avec les beaux génies des rives de l'Arno et des bords du Tibre.

La justice, la vérité, et les preuves attestées par les monumens des peuples éclairés, nous forcent à convenir qu'une grande partie de la gloire des arts vient de la munificence des princes qui les encouragent et les honorent. La postérité reconnaissante décore de leur nom le siècle qui les a vus régner; l'histoire respecte ce sentiment généreux, en le consacrant, dans

toute sa pureté, au souvenir des hommes. Les noms des Périclès, des Adrien, des Médicis, rappellent une foule de chefs-d'œuvre sortis de la main des Grecs, de celle des Romains anciens et modernes. Ainsi retentiront encore les siècles d'Auguste et de Louis XIV, lorsque les fruits du génie, qui mûrissent aux rayons de la gloire du héros de la France, seront conduits par le temps sur le fleuve de célébrité dont il est la source.

Après m'être uni de sentiment à la majorité des jugemens de la saine raison, sur les beaux siècles des arts, mon intention est, en essayant d'en tracer une partie de l'histoire, de combattre les erreurs accumulées par les auteurs qui en ont écrit sans les connaître, par les personnes crédules et les ignorans, qui semblent s'être plu à célébrer des puérilités indignes des lumières que répandent ces astres vivifians au milieu des nations civilisées.

La peinture étant la partie des beaux arts dont je me propose l'examen, avant de passer à l'histoire des hommes qui l'ont influencée d'une manière directe, je vais succinctement rendre raison des différentes causes de ses progrès et de sa décadence.

Si les progrès de ce bel art sont inséparables du goût, pourquoi l'a-t-on vu faiblir sans perdre l'amour du beau?

Si l'on jette un coup d'œil sur l'état de la pein-

ture dans son siècle de prospérité en France, on verra les sublimes productions de l'Italie élever des hommes à une hauteur prodigieuse, et en même temps ne former que des artistes bien inférieurs à eux.

Depuis les Lesueur, les Lebrun, les Bourdon, les Champagne, et plusieurs autres, jusqu'aux Coypel et de Troy, qui ferment le siècle de Louis XIV, la différence du style héroïque est immense. On remarque cependant que tous ceux qui se signalèrent dans cet espace, avec plus ou moins de succès, ne manquaient ni de moyens ni de goût, quoique faiblissant d'une manière sensible. Cette dégénération tient à une cause générale et commune à toutes les nations; les premières impulsions qu'elles reçoivent excitent l'enthousiasme et ouvrent toutes les mines: les esprits s'élèvent et s'épurent, les idées se régularisent; tous n'ont qu'un même vœu, qu'un même désir. Ce premier élan enfante des prodiges; mais bientôt, épuisés par les efforts de la contemplation, les talens se calquent les uns sur les autres; ils se laissent maîtriser par les modes et les caprices; et dans cet état d'inertie, le génie qui se sent toujours au-dessous de lui-même, n'ose franchir les préjugés sous le joug desquels il se croit obligé de ployer.

Tel fut l'état des arts dans le dix-huitième

siècle : jamais on ne vit plus d'amateurs, ni plus d'artistes. Mais à côté des chefs-d'œuvre de l'Italie et des Pays-Bas, qu'offraient de nombreuses collections, on plaçait les badinages obscènes de Boucher, que l'on couvrait d'or, le systême puéril et conventionnel des Vanloo, que l'on décorait des palmes du génie. Ainsi les talens, comprimés par une alliance si bizarre, ne pouvaient espérer de succès qu'en suivant l'égarement d'une opinion passagère, et sur laquelle l'immoralité avait beaucoup plus d'influence que le manque de goût.

Après la Grèce, aucune nation n'a produit de si grands artistes que l'Italie. Sous son beau ciel, et au milieu des restes de la magnificence de l'antiquité, les Français se montrèrent souvent dignes de les égaler; mais il semble que la politique ancienne, les mœurs, la nature, on peut même encore y ajouter le climat et le costume, furent long-temps des obstacles invincibles qui firent échouer les plus heureuses dispositions.

Toutes ces idées, liées aux récits des faits sur lesquels sont fondées les réputations, doivent nécessairement établir une balance exacte et indispensable pour les apprécier à leur juste valeur; et c'est pour trouver cette balance si désirée, que j'entreprends l'histoire abrégée et la critique des peintres français jusqu'à nos jours.

SEIZIÈME SIÈCLE.

LES TROIS SIECLES DE LA PEINTURE EN FRANCE.

§ PREMIER.

Les historiens sont très-partagés sur la manière de commencer l'histoire de la peinture en France. Les uns remontent au seizième siècle; les autres s'arrêtent à la fondation de l'Académie de Peinture, époque où les artistes français commencèrent à donner de la dignité à l'art.

Parmi ceux qui se signalèrent jusque-là, on en distingue plusieurs d'un mérite rare, et d'autres qui n'ont point été surpassés. A la tête des premières réputations en peinture, on trouve *Jean* Cousin, né à Soucy, près de Sens, en 1462. Cet artiste, que l'on compare au Parmesan, florissait sous les règnes de Henri II, de Henri III et de Charles IX. Il se distingua encore par des ouvrages de sculpture, d'anatomie et de perspec-

tive ; il écrivit même sur plusieurs matières avec beaucoup de jugement et d'intelligence. Nous avons de lui un *Traité des proportions du corps humain*, qui est généralement estimé, et peut-être plus clairement démontré et plus à la portée des étudians, que tout ce qu'on a fait depuis sur cette intéressante matière. L'ouvrage qui a le plus contribué à sa célébrité, est le *Jugement dernier*. Ce tableau, qui était à Vincennes, a été gravé en douze feuilles par P. de Jode. Léonard Galter a gravé d'après lui, en 1581, *les Cyclopes forgeant la foudre* ; et Stéphanus a gravé *le Serpent d'airain* (1). Le *Jugement dernier* a été répété sur vitre dans l'église de Saint-Romain, à Sens. Les Cordeliers de cette même ville possédaient aussi de cet auteur *Jésus-Christ en croix*, et un *Miracle arrivé par l'intercession de la Vierge*. On cite encore au nombre de ses bons ouvrages, *les vitres d'Anet, celles de Saint-Gervais à Paris* ; au Musée des Monumens

---

(1) Le baron d'Heinecken, dans l'idée générale qu'il donne d'une collection complète d'estampes, dit : « Le premier peintre français d'après lequel on a gravé des estampes, selon ma connaissance, est *Jean Cousin* ; au moins n'ai-je vu aucune pièce d'un maître qui l'ait devancé. »

français, la figure de *l'amiral de Chabot*, exécutée en albâtre. Cette statue, armée de pied en cap, et qui fait honneur à la mémoire de Jean Cousin, a été recueillie des Célestins.

Sous l'écorce du gothique, les ouvrages de ce grand artiste laissent déjà apercevoir les qualités territoriales du génie français, de cette souplesse qui le rend si propre à l'imitation des objets graves et sérieux, et qui dément ce caractère de frivolité qu'on a souvent reproché à la nation entière. Les pensées de Jean Cousin s'annoncent avec noblesse ; son exécution se rapproche des bons temps de l'école italienne, et ses têtes sont remplies d'expression : on ne peut pas même lui reprocher la manière sèche que l'on retrouve chez toutes les nations dans le berceau du goût. C'est avec raison que quelques auteurs le regardent comme le fondateur de l'école française.

Après Jean Cousin, on trouve François Clouet, dit *Jannet* ou *Jeannet*. Il vivait en 1547. Son faire minutieux et son style gothique se ressentent de l'origine de la peinture à l'huile. Clouet a fait de très-bons portraits : la fameuse galerie Justiniani possède deux tableaux de ce peintre ; Henri II, vu de trois quarts, et François II, alors dauphin. Le même Henri II, peint par lui, est au musée Napoléon.

Toussaint DUBREUIL et Martin FREMINET viennent ensuite. Dubreuil, après la mort du Primatice, peignit à Fontainebleau quatorze tableaux à fresque, dans une des chambres qu'on appelait *les Poëles*. Il mourut en 1604. G. Vallet a gravé, d'après Dubreuil, *les Quatre Évangélistes* en quatre pièces; et Satoure a gravé le *Noli me tangere*. Quant à Freminet, l'ami du fameux Regnier, il fût un prodige pour son temps. Né à Paris en 1567, et mort dans la même ville en 1619, il fut d'abord élève de son père. Après avoir fait d'excellentes études en Italie, il revint en France mériter le titre de premier peintre de Henri IV, et fonda sa célébrité dans l'entreprise du *Plafond de la Chapelle de Fontainebleau*. On y compte vingt-deux morceaux ovales, et seize carrés, entourés de bordure en stuc. L'architecture et les ornemens de cette voûte sont exécutés dans le meilleur goût, et peuvent être comparés à tout ce que l'on connaît de beau en ce genre. Freminet acheva ce grand ouvrage sous le règne de Louis XIII. Ce prince lui fit connaître la satisfaction qu'il en éprouvait, en le décorant de l'ordre de Saint-Michel. C. de Pass a gravé d'après lui un *Sacrifice ancien*.

Les peintures de Freminet sont une effigie des écoles florentines : elles rappellent la manière de Michel-Ange et celle du Parmesan; elles sou-

tiendraient même la comparaison de la force et de la fierté qui en font la gloire, si les masses se liaient entr'elles par des analogies plus fines, plus déliées, et s'il n'avait pas encore plus sacrifié que les hommes auxquels on le compare, la tendresse et le moelleux des corps naturels, à l'affectation des connaissances approfondies de l'anatomie et de la perspective.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Style fort et terrible, invention riche, science profonde de toutes les parties constituantes de l'art, dessin correct; contours découpés, secs; muscles trop ressentis; coloris sombre, dur, tirant sur le noir.

A cette même époque parut Simon VOUET, né à Paris en 1582, et mort en 1641. Il était fils et disciple de Laurent Voüet. Il dut ses vastes connaissances à une éducation dont ses parens prirent un soin extrême, et les succès dont il a joui, à M. de Sancy, qui l'emmena dans son ambassade à Constantinople, et qui le fit passer ensuite en Italie, où il resta quatorze ans. Vouet eut l'adresse de se faire aimer des Romains, qui le firent prince de l'Académie de Saint-Luc, et sut s'attirer, par une politique bien entendue, toutes les faveurs de Louis XIII,

dont il abusa quelquefois contre ses rivaux et contemporains.

Né avec un pinceau facile et une imagination abondante, il semble n'avoir fait tourner les avantages qu'il avait reçus de la nature, qu'au profit de son ambition. Son ardeur à s'emparer de toutes les entreprises lui fit négliger les parties spéculatives de son art; et dès qu'il se vit porté sur les ailes de la renommée, il ne songea à se fortifier dans aucune de ces parties.

Peu d'artistes ont autant travaillé que Vouet. On a vu de lui pendant long-temps plusieurs galeries, quantité de plafonds, des appartemens entiers, dont il peignit jusqu'aux lambris, et un grand nombre de chapelles et de tableaux d'autel. On cite comme un de ses meilleurs ouvrages une *Assomption* qu'il fit à Rome pour la chapelle du chapitre de Saint-Pierre. Enfin, la nécessité de satisfaire à des travaux au-dessus de ses forces, lui fit adopter une manière expéditive, qui rend son dessin sec et heurté, et qui fit de son coloris un composé de teintes sauvages et triviales. Ce qu'on n'oubliera jamais de cet artiste, c'est que dans son école se formèrent les Lebrun, les Lesueur, les Dufrenoy, Pierre Mignard, Testelin, et plusieurs autres qui ont honoré la France par des chefs-d'œuvre.

Voici quelques-uns des sujets qui composent son œuvre et qui ont été gravés :

Salomée portant la tête de saint Jean dans un plat; Cl. Melan, sculp. L'*Adoration des Bergers*; F. Perrier, sculp. *Iris arrachant le cheveu fatal à Didon sur le bûcher*; M. Dorigny. *Psyché voulant poignarder l'Amour*; Cl. Mellan, sculp. *Samson prêt à renverser les colonnes du temple des Philistins*; F. Tortebat, sculp. *Jésus-Christ mort, servi par les Anges*; P. Daret, sculp.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Génie brûlant, abondance d'idées, composition riche, grande érudition; expressions modérées, équivoques; dessin maigre, heurté; proportions sveltes, coloris factice, peu d'imitation, exécution large.

Virginie de VEZLO, femme du Vouet, a peint et composé; Cl. Mellan a gravé, d'après elle, *Judith avec la tête d'Holopherne*.

Jacques BLANCHARD, né à Paris en 1600, et mort dans la même ville en 1638, parut en même temps que le Vouet. Ce peintre, qui de nos jours n'aurait la réputation que d'un grand praticien, a eu un succès étonnant. Le sentiment, en lui, qui n'avait point été cultivé par l'édu-

cation, lui fit contracter des défauts de style et de correction impardonnables dans l'histoire. Bollory, son oncle, et que d'autres disent son grand-père, lui donna les premières leçons de son art. En Italie, il s'attacha singulièrement à l'école vénitienne. De retour dans sa patrie, il captiva les amateurs avec un pinceau gracieux et un coloris léger, clair. Cette dernière qualité lui valut le surnom du Titien de la France, que le temps lui a fait perdre. Il a traité *les Heures du Jour* au plafond de la chambre de la reine à Versailles; Simoneau exc. *Thétis commandant à Vulcain des armes pour Achille*; Duret, sculp. *Saint Jérôme en contemplation*, gravé par le même. *La Chasteté de Joseph*; Cor. Bloemaert, sculp. *La Charité*; Garnier sculp. *Saint Sebastien mourant*; P. Daret, sculp. *La Vierge, l'Enfant Jésus, sainte Catherine et le petit saint Jean, la descente du saint Esprit*; Reguesson, sculp. On voyait autrefois ce dernier tableau dans la métropole de Paris. Blanchard a peint beaucoup de vierges à demi-corps, de femmes nues; mais tous ses caractères de tête, et les attitudes de ses figures pleines d'une sorte d'afféterie, que l'on prenait dans son temps pour de la grace, sont sans noblesse, sans variété; et l'air de famille qu'on trouve dans toutes, annonce un génie peu observateur.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Génie froid, idées faibles, pinceau moelleux et agréable, touche spirituelle, coloris blafard, petit goût de dessin, proportions sveltes.

Dans ces temps-là, Quintin VARIN, natif d'Amiens, peignait à Paris. Il a fait le tableau qui décorait autrefois le grand autel des Carmes-Déchaussés, proche du Luxembourg. Le mérite le plus recommandable pour sa gloire, est d'avoir donné les premiers élémens de la peinture au célèbre Poussin.

Nicolas POUSSIN est né en 1595, à Andely, petite ville de Normandie, aujourd'hui dans le département de l'Eure. Ce savant peintre, quoiqu'ayant passé la plus grande partie de sa vie à Rome, n'en eut pas moins une grande influence sur le goût, par ses relations avec les amateurs les plus éclairés, et les jeunes Français qui se rendaient à Rome pour y étudier les chefs-d'œuvre de la peinture.

Son immense supériorité sur tous ceux qui ont paru jusqu'à présent, le place à la tête de l'école française, comme chef et législateur du grand goût. Jamais rien d'imparfait ne sortit de sa pensée, de son crayon, de son pinceau. La pensée fut toujours pour lui l'objet principal. Quelle force

et quelle étendue d'esprit ! Il semble que lui seul peut donner une juste idée de la peinture des anciens, perdue pour la postérité. Ce qu'en écrivent les philosophes, les historiens, les poëtes, semble faire l'éloge de notre illustre peintre.

Le Poussin est le seul Français qui ait rigoureusement soutenu le style et la pureté de l'antique, et le seul qui l'ait soutenu plus également et plus long-temps, sans que les mœurs et les costumes de son siècle aient pu altérer l'excellence de son beau génie. Grand observateur du cœur humain et des passions de l'ame, il en a saisi, étudié, approfondi toutes les expressions et les nuances les plus cachées, jusqu'au caractère indigène des peuples dont il a tracé l'histoire. Les images fortes, riantes et sublimes, exercèrent tour-à-tour son pinceau pour lui faire créer des tableaux où l'on voit le cœur humain dans tous ses points de vue, et une belle imitation de ce que la nature offre de plus noble et de plus intéressant dans ses immenses variétés. Dans le style agreste, où il rappelle les siècles poétiques, il n'eut en peinture, ni modèle à suivre, ni rivaux à combattre; uniquement attaché aux vérités de choix, elles furent son guide, et pour lui une source intarissable jusqu'au dernier moment de sa vie.

Sans faire l'énumération de ses ouvrages, on peut citer quelques-uns de ses chefs-d'œuvre qui

présentent la peinture dans toute sa splendeur : tels sont : *Pyrrhus enfant, soustrait à la poursuite des Molosses, et sauvé à Mégare ; les Bergers d'Arcadie; la Vérité délivrée par le Temps*, B. Picart, sculp. ; *le Ravissement de saint Paul*, J. Pesne, sculp. ; *le Testament d'Eudamidas ; la Mort de Germanicus*, G. Château, sculp. ; *les Philistins frappés de la Peste*, Et. Picart, sculp. ; *Moïse tiré des eaux du Nil par la fille de Pharaon*, Gil. Rousselet, sculp. ; *le Fameux Déluge*, et plusieurs autres grands paysages héroïques gravés par Steph. Baudet, J. Audran, Jos. Goupy et Pesne, tous tableaux les plus beaux qui soient sortis de la main des hommes. Si on cite encore de ce peintre célèbre *les Sept Sacremens* (1), c'est pour les regarder comme les plus beaux monumens qu'on ait jamais élevés en l'honneur de la religion révélée.

Tous ces chefs-d'œuvre, qui renferment ce que la philosophie, l'histoire, la poésie, la morale ont de force, de vertu et de charme, rappelaient dans sa patrie la belle époque de la peinture qui s'écoula depuis la guerre du Péloponnèse jusqu'à la

---

(1) Les *Sept Sacremens*, qui faisaient autrefois partie de la collection d'Orléans, sont passés en Angleterre ; mais il nous reste les belles gravures de Jean Pesne, qui seront un jour inappréciables.

mort d'Alexandre ; ce qui faisait dire aux amateurs de France, chaque fois qu'il envoyait à l'un d'eux une nouvelle production : « Ce grand homme a enlevé la science de la peinture de la Grèce et de l'Italie pour l'apporter dans sa patrie. » Alors on lui décerna le surnom de *Peintre de la raison et des gens d'esprit ;* titre unique dans l'histoire de l'art, et qu'on ne peut appliquer qu'à lui.

On dit, et j'ai répété avec beaucoup d'autres dans son éloge, que le Poussin ne fit point d'élèves ; mais, si l'on faisait attention aux secours que les artistes français reçurent à Rome de ses conseils, on lui en trouverait une foule. Lebrun, Stella, Dufrenoy, Mignard, ont laissé des titres incontestables de leur reconnaissance à cet égard. On ne lui contestera pas Gaspre Ducher, son beau-frère, qui a étudié sous ses auspices le paysage dans le goût héroïque, et le Tellier, son neveu, que je donne comme une découverte, n'ayant jamais été cité par aucun de nos historiens.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Pensées élevées, érudition bien réglée, philosophie, dessin pur, correct ; formes et proportions statuaires ; expressions fortes, sages, austères, sublimes ; réunion des sensations au sentiment, science profonde de l'architecture et de

la perspective ; draperies trop chargées de plis ; coloris égal, mais harmonieux ; symétrie, ordre, sagesse dans l'ensemble et la disposition des groupes ; peu d'accessoires ; mode antique (1).

Jean le Tellier, qui se trouve porté sur le testament du Poussin, son neveu et son légataire universel, est le même qui vient d'être nommé plus haut, et un habile artiste nouvellement reconnu par d'excellens tableaux trouvés dans

---

(1) Vente de M. de Boisset, n°. 165 du catalogue :

Une Fête en l'honneur du dieu Pan, composition de dix figures ; hauteur, trois pieds six pouces ; largeur, quatre pieds trois pouces. 14,999 liv.

Vente de M. de Gagny, n°. 194 du catalogue :

Jupiter allaité par la chèvre Amalthée ; hauteur, trois pieds ; largeur, trois pieds huit pouces. 8,500 liv.

Vente du prince de Conti, n°. 539 du catalogue :

Les Sept Sacremens ; hauteur, trois pieds six pouces ; largeur, cinq pieds six pouces. 3000 liv.

Ce sont des copies de ceux qui, de la galerie d'Orléans, ont passé en Angleterre, et que le Poussin a faits pour M. de Chantelou.

Les tableaux et les dessins du Poussin s'élèvent actuellement à des prix considérables, et ils iront toujours en augmentant. Les estampes qui composent son œuvre deviennent plus rares chaque jour. Il arrivera un temps où on ne pourra point parvenir à les compléter ; ce qui rendra son œuvre, gravé par les anciens graveurs, d'une cherté exorbitante.

quelques églises en Normandie, sa patrie, lesquels ornent actuellement le Muséum de Rouen.

J'ai vu de le Tellier, *une Adoration des Bergers*, figures grandes comme nature (1), qui rappelle les leçons d'un grand maître. On y voit de belles imitations, des têtes d'une vérité étonnante, et une bonne exécution. Le coloris tire un peu sur le rouge briqueté.

François PERRIER naquit à Mâcon en Bourgogne, l'an 1590, et mourut en 1650. Il montra à Lyon les plus heureuses dispositions dans le *Cloître des Chartreux*, qu'il peignit en entier, quoique fort jeune encore. Il passa en Italie, et prit des instructions de Lanfranc. L'espèce d'incurie que ce peintre apporta en naissant, influa sur son existence, qui fut toujours pauvre et malheureuse, et sur ses ouvrages qui se ressentent de sa mauvaise éducation. Partout ils offrent un dessin incorrect, des airs de tête communs, un mélange d'idées grandes et triviales; enfin, ses compositions annoncent le déréglement d'un esprit sans fond et sans conduite.

---

(1) Chez M. le Monnier, peintre d'histoire, existant, natif de Rouen, à qui cette ville doit les soins d'un Muséum qu'il a enrichi de morceaux précieux, fruits de ses recherches, de son goût, et même de ses talens.

Ce qui vient d'être dit sur Perrier, ne détruit pas le mérite de quelques-uns de ses ouvrages, qui montrent une force d'ame susceptible des plus hautes conceptions. Je cite pour exemple *la Mort de Cicéron*, galerie Giustiniani (1), belle composition, où chaque acteur de cette scène tragique est peint avec l'expression convenable à son rôle. Cicéron, avec celle de l'indignation, présente tranquillement son cou au fer meurtrier de l'infâme Popilius Lena; cette action est la plus belle du tableau.

Perrier a fait très-peu de tableaux. Après un second voyage en Italie, il fut élu professeur à l'Académie. Il a consacré la plus grande partie de sa vie à la gravure; et les pièces que nous avons de lui sont nombreuses. D'après ses compositions, il a gravé *saint Roch guérissant les pestiférés*; une *Fuite en Egypte*, un *Christ*, où la Vierge est évanouie au pied de la croix, et une *Sainte Famille*. A Rome, il a publié une suite de cent planches des statues antiques. Cet ouvrage, quoique estimé, a été surpassé pour la pureté du dessin; la meilleure édition est celle qui porte le nom de la ville de Rome. Il a aussi publié *une suite de cinquante planches représentant des bas-reliefs*.

Quelques auteurs attribuent à Perrier l'inven-

---

(1) *Voyez* le no. 132 du catalogue.

tion de la gravure claire-obscure ; mais le Parmesan l'avait pratiquée avant lui. Dans cette manière, Perrier a gravé *le Temps qui rogne les ailes de l'Amour.*

Guillaume PERRIER, son neveu, se rendit coupable d'un meurtre qui l'obligea à se réfugier à Lyon, dans la maison des Minimes. Là, au milieu des remords et de l'oisiveté, il entreprit d'orner le couvent de plusieurs peintures assez médiocres.

Jacques STELLA, né à Lyon en 1596, et mort à Paris en 1657, âgé de soixante et un an, se rendit en Italie dans sa vingtième année ; l'amitié que prit le Poussin pour lui, et les conseils de ce savant peintre, conduisirent Stella à suivre sa manière, dont il s'est peu écarté. Dans ses momens d'inspiration, il composa et fit les dessins soignés d'une *Vie de la Vierge*, dignes de son célèbre guide.

De retour en France, Stella s'attira l'estime et la protection du cardinal de Richelieu. Le roi le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il semble que ces honneurs ne tournèrent point à l'avantage de ses talens ; car, dès l'instant qu'il les reçut, il négligea la nature et fit tout de mémoire, de sorte que ses derniers ouvrages ne peuvent passer que pour des esquisses. Ceux de son meilleur temps sont d'un excellent goût,

moelleusement peints et gracieux, et ont surtout cette grace divine qui convient aux sujets religieux. Il est sorti de son pinceau des vierges admirables. Dans le long séjour qu'il fit en Italie, on raconte que, sur de fausses accusations, il fut mis en prison. Dans un moment de l'oubli de ses disgraces, il dessina sur le mur, avec du charbon, une Vierge. Ce petit chef-d'œuvre lui valut sa liberté, que le cardinal Barberin lui accorda. Pendant long-temps les prisonniers allaient se prosterner aux pieds de cette image pour faire leur prière, et y entretenaient une lampe allumée.

Nous avons de Stella, *la Vierge tenant l'Enfant Jésus, à qui saint Joseph présente une branche de cerises*; G. Vallet, sculp. *Une Sainte Famille; la Vierge tient l'Enfant Jésus, monté sur le mouton de saint Jean*; Reg. Rousselet, sculp. *La Vierge allaitant l'Enfant Jésus*; Van Schuppen, sculp. *L'Ascension, avec le portrait de Stella, parmi les apôtres*; J. Couvai, sculp. *Deux Paysages* dans le goût héroïque; Claudine Stella, sculp. L'*Intérieur d'une Maison rustique*, idem. *Cérémonie des hommages rendus au grand-duc de Toscane, par les villes*, gravé par lui-même en 1621.

(Stella est sur la liste de 1673).

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Esprit aimable, enjoué, noble dans la disposition, modéré dans l'expression, naïf dans les attitudes, cru dans le coloris, froid dans l'exécution.

Cette famille a produit quatre artistes, outre celui-ci : François STELLA, Antoine BOUSSONNET (voyez la suite des peintres du dix-septième siècle, classe des peintres d'histoire) ; Claudine BOUSSONNET STELLA, et Antoinette BOUSSONNET, sa sœur (voyez ces deux dernières dans le Dictionnaire des Graveurs).

§ II.

Le goût de la décoration dans les palais du souverain et des princes, fit naître, à cette époque, d'habiles peintres d'architecture. Sans avoir exercé une très-grande influence sur les arts, on ne peut refuser de justes éloges à ceux qui s'y sont distingués. Jean LE MAIRE, surnommé le Gros le Maire, fit le voyage de Rome deux fois ; la première fois il y resta vingt ans, et s'y fit remarquer par plusieurs ouvrages à fresque très-estimés. De retour en France, il peignit, à Bagnolet, un *Grand morceau de perspective*, dont l'illusion était parfaite. Le plus célèbre de ce genre était sur les

murs de la maison du cardinal de Richelieu, à Ruel. L'effet en parut si étonnant que, pour en faire l'éloge, on disait que les oiseaux, abusés par la séduction, se tuaient en se heurtant contre le mur, croyant passer à travers des arcades. La poésie a célébré ce morceau d'une manière moins vulgaire, dans les vers suivans :

Que nous aimons qu'il nous séduise!
Et que nous sommes enchantés
Quand nos yeux, loin de nous, cherchent avec surprise
Des objets près de nous par son art écartés!

Cette perspective a été détruite en 1763. Jean le Maire fit un second voyage à Rome, pour reconduire le Poussin, son ami, lorsqu'il abandonna, par suite de quelques disgraces, les travaux de la galerie des Tuileries. Il y resta fort peu de temps. A son retour à Paris, le roi lui donna un logement dans un des pavillons des Tuileries, où il pensa être brûlé par un incendie qui gagna des offices dans les appartemens. Ce peintre, né à Dammartin, près de Paris, en 1597, se retira, après cet événement, à Gaillon, où il mourut âgé de soixante-deux ans.

Il parut dans ce même temps Jean Mosnier, de Blois, né en 1600, dont le père et l'aïeul ont été peintres sur verre. Ses talens, sans aucune espèce d'influence, furent cultivés en Italie, dans

les Académies de Florence, sous la protection de Marie de Médicis, dont il s'attira la bienveillance en copiant, pour cette princesse, une *Vierge d'après André Solario.* Mosnier envoya depuis en France une magnifique *copie d'après Raphaël*, que la reine fit placer aux Minimes de Blois. Les principaux ouvrages de sa composition sont *les Quatre premiers Conciles*, anciennement exposés dans le palais épiscopal de Chartres.

Jean Mosnier eut un coloris assez vigoureux, un style réfléchi qui aurait consolidé sa réputation, avec plus de sagesse dans la composition, et un dessin moins maniéré. Il mourut à Blois en 1656, âgé de cinquante-six ans. Pierre MOSNIER, son fils, et dont on ne parle plus, mourut professeur à l'Académie royale de Peinture.

§ III.

On voit des hommes qui gagnent à être extraordinaires ; et, comme dit la Bruyère, ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échouent et se brisent. En blessant toutes les règles, ils tirent souvent de leur irrégularité et de leur folie, les fruits d'une sagesse consommée. Ce qui reste d'eux sur la terre, c'est l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui veulent le suivre. Tel fut Moïse le VALENTIN, né à Coulommiers en

Brie, en 1600, mort à Rome en 1632. Avec toutes les dispositions nécessaires pour devenir un grand peintre d'histoire, Valentin quitta l'école du Vouet pour aller se perfectionner à Rome, sans pouvoir redresser son esprit enclin vers les objets bas et ignobles. Ses relations avec les hommes du premier mérite, entre autres le Poussin, ne purent même le détourner de ses inclinations naturelles. Michel-Ange de Caravage fut le seul maître de son goût; il imita son style outré pour les grandes ombres; il étudia son coloris, et parvint à saisir la vérité jusqu'à l'illusion. Vagabond dans ses mœurs, il observait les caractères et l'expression dans les tabagies, les assemblées de joueurs, et les cavernes de bohémiens et de voleurs. Peu sensible au choix de ses modèles, il en copiait également les beautés, les défauts. A travers tant de bizarreries, on ne peut lui refuser l'admiration. Valentin a laissé des chefs-d'œuvre de galerie et de grandes leçons dans l'art des teintes fugitives, fraîches, transparentes, au passage très-rapproché des plus vives lumières aux plus grandes ombres.

On voit de lui, au musée Napoléon, *un Concert* composé de huit personnes faisant de la musique; et un autre *Concert* composé de six personnes qui chantent et s'accompagnent de divers instrumens; *le Martyre des saints Processe et Martinien*; *le*

denier de César : ce dernier est gravé par Et. Baudet ; *Judith tenant la tête d'Holopherne.* A la galerie Giustiniani, *le Lavement des pieds.* Donat Jardinier a gravé *deux Soldats jouant aux cartes ;* et W. Baillie, *cinq Soldats qui se disputent en jouant aux dés.*

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Masses larges, grandes ombres, lumières resserrées, fraîches, vives ; expressions fortes, triviales ; dessin naturel, ton général brun, harmonieux dans tout ; demi-figures plus généralement.

Une ambition mieux réglée entraîna de l'école du Vouet Jean-Baptiste MOLA, que Malousia appelle Mola da Francia, pour le distinguer de François Mole, qu'il nomme Mola di Roma. On ignore toutes les particularités de la vie de ce peintre, qui vécut presque toujours en Italie : il s'attacha à l'école de l'Albane, et fit des choses dignes de son maître ; quelquefois même il le surpassa. On cite *quatre grands paysages* qui étaient à Rome, dans le palais Salviati, qu'on donne à l'Albane, quoiqu'ils soient dus au pinceau de Jean-Baptiste Mole.

Basan, dans son catalogue des graveurs, le fait naître dans le Milanais en 1600, et mourir

à Bologne en 1670 : il cite une eau-forte de Mole, représentant l'*Amour dans un char que traînent deux autres petits Amours*, d'après l'Albane. De Laferté place ce peintre dans l'école française ; et Felibien dit que ce même Jean-Baptiste Mole, dans l'école du Vouet, était Italien, ainsi que Pierre François Mole, tous deux, dans la suite, élèves de l'Albane.

Etienne du Perac, né à Bordeaux en 1560, se perfectionna en Italie sur les antiquités de Rome, dont il publia, dans une suite gravée, les principales. De retour en France, il signala ses talens dans la peinture et dans l'architecture, et mourut architecte du roi.

Du Perac a peint plusieurs tableaux dans la salle des bains à Fontainebleau ; il a encore gravé quelques paysages d'après le Titien.

§ IV.

Les différens genres de la peinture ont été bien moins divisés dans ce siècle que dans les deux derniers ; la plupart des artistes français les réunissaient tous, c'est-à-dire qu'ils s'y exerçaient selon les occasions. Aussi voit-on à la fondation de l'Académie, des professeurs donner aux expositions publiques des sujets d'histoire, des portraits, des batailles, et même des fleurs et

des fruits. On ne trouve presque point de peintres de marine. Quant au paysage, on voyageait trop peu en France pour y acquérir des lumières, et enrichir cette partie de l'art des belles connaissances de la nature. Le Poussin y donna le ton héroïque : plusieurs cherchèrent à l'imiter ; mais les efforts que l'on fit pour l'atteindre, justifient la comparaison qu'en a faite Felibien avec les tragédies d'Euripide, que l'on regardait dans la Grèce comme les restes des festins d'Homère. Les fleurs et les fruits ne furent pas plus heureusement traités sous le pinceau des peintres français. Cette belle décoration de la peinture avait besoin d'être vivifiée par la science de la botanique, encore dans le berceau à cette époque.

Jean-Ninet de l'Estain, élève du Vouet, travaillait encore à Paris en 1636. Nous avons de lui *la Conversion de saint Denis aréopagiste, par saint Paul;* Ab. Bosse, sculp.

Jean Rabel, né à Paris en 1550. Il ne reste de ses talens, que quelques gravures à l'eau-forte, assez médiocres, représentant *les douze Sibylles*. Il mourut en 1603.

Daniel Rabel, son fils, peintre médiocre, a aussi gravé à l'eau-forte plusieurs pièces de sa composition, dont la plupart sont *des Paysages*.

Louis Beaubrun, oncle de Henri et de Charles, qui ont fleuri dans le siècle suivant. Il a peint le

portrait avec vérité et en concurrence avec Pierre Porbus, peintre hollandais. On voyait de ces deux artistes d'excellens tableaux à l'Hôtel-de-Ville de Paris.

Etienne DE LAUNE, né à Orléans en 1518, et suivant Bazan, en 1536. Il vivait encore en 1570. La collection du Musée Napoléon possède de ce dessinateur *cinq sujets tirés de la vie de Samson*, dessin de forme ronde, divisé par des ornemens à la plume et au lavis. De Laune a gravé un nombre assez considérable de pièces au burin, entr'autres, *le Serpent d'airain*, d'après le tableau que Jean Cousin a peint pour les Cordeliers de Sens; des copies en petit *du Goliath*, du *Massacre des Innocens*, de l'*Enlèvement des Sabines*, et autres, d'après Marc-Antoine.

Jacques CALLOT, célèbre dessinateur et graveur de ses propres ouvrages, né à Nanci en 1593, d'une famille noble, et mort dans la même ville le 28 mars 1635. Callot a fait très-jeune le voyage d'Italie; il a été disciple de Canta-Gallina à Florence; et à Rome, de Jules Parigi et de Philippe Thomassin (1). Le Musée Napoléon possède de

---

(1) J'ai donné sa vie dans le nécrologue des *Annales de la Calcographie générale*.

cet artiste, *quatre Dessins à la plume, représentant des hommes tirant des armes.*

Son œuvre gravé passe 1500 pièces. Pour l'histoire de son temps, on a de lui *le Siége de Breda*, attaqué et pris l'an 1626 par Spinola, qu'il fit pour l'infante Isabelle, et les *Siéges de la Rochelle et de l'île de Rhé*, qu'il fit pour Louis XIII. Les principales pièces de son œuvre sont, *la Tentation de saint Antoine, les Supplices, les misères de la Guerre, la grande Foire de Florence, la Carrière* ou *la rue Neuve de Nanci*, etc. Callot a peint; mais ses tableaux sont très-rares. Dans le catalogue de M. de Julienne, on trouve de lui les *Géans foudroyés par Jupiter*, tableaux sur cuivre, forme ovale, sept pouces neuf lignes de haut sur treize pouces de large.

Louis du Gernier vivait dans le même temps. Les époques de sa naissance et de sa mort sont incertaines. Du Gernier s'est rendu célèbre dans la miniature. Ses portraits, souvent réduits jusqu'à la plus petite proportion d'une bague, conservaient la plus parfaite ressemblance. Il peignait ordinairement sur le vélin, et pointillait sans faire usage du blanc. Il a peint plusieurs fois le portrait du roi, ceux des princes et des personnages les plus distingués de son temps. Le duc de Guise, avant de partir pour Rome, lui commanda les figures d'un livre de prières, où il a représenté

les plus jolies femmes de la cour sous l'emblême des saintes. Du Gernier, né protestant, laissa plusieurs enfans qui ont suivi la carrière des arts. Il se trouva, à la fondation de l'académie, être un des anciens; mais il fut obligé de se retirer à la révocation de l'édit de Nantes (1).

Le Père Saillant, augustin, contemporain de du Gernier, peignait aussi la miniature sur vélin, avec talent.

A. E. Gribelin, qui vivait en 1640, selon Felibien, peignait le portrait en pastel. Nous avons de lui la *Prêtresse compatissante, et la Correction conjugale*, gravés par Car. Porporati, et L. Valperga.

Claude Dervet, né à Nanci en 1611, mort en 1642, contemporain et ami de Callot. Il a dessiné et gravé plusieurs pièces qui approchent de la manière de Callot. On trouve le portrait de Dervet dans l'œuvre de ce dernier.

Ferdinand Elle, que l'on place quelquefois parmi les peintres français, était de Malines. Il

---

(1) La peinture en miniature sur vélin a été long-temps en vogue, ainsi que l'usage d'en enrichir les *Heures*, *Bréviaires* et autres livres de piété. Nous avons dans ce goût des objets qui n'ont point été surpassés, faits avant la découverte de l'imprimerie, et même depuis.

florissait dans le portrait à Paris, vers 1600. On connaît un portrait du Poussin jeune, en profil, gravé d'après ce peintre. Il a laissé un fils qui a aussi peint le portrait.

Il reste à voir plusieurs artistes que donne Felibien, qu'il a pris dans l'école du Vouet, sans faire attention que le sort de la plupart n'étant point fixé, il devait nécessairement en résulter des erreurs qu'on ne peut détruire qu'à l'aide de beaucoup de recherches pénibles, et souvent infructueuses.

Felibien nous apprend que Simon Vouet a eu deux frères, peintres; Aubin Vouet, et Claude. Aubin a travaillé dans la chapelle de Saint-Germain-en-Laye et dans le cloître des anciens Feuillans, rue Saint-Honoré; il est mort âgé de quarante-deux ans. Il ne nous apprend rien sur Claude. Ensuite viennent les nommés *Charles Meslin*, dit le Lorrain; *François Dupuis* d'Auvergne, *Jacques l'Homme*, *Remi Wibert*: c'est *Remi Vuibert*, peintre, de qui nous avons *la Guérison d'un Possédé*, de sa composition, et dont il a fait une eau-forte portant la date de 1639; *une Descente de Croix, d'après le Poussin*, et diverses autres pièces d'après le Guide, le Dominiquin et autres: *Henri Sate*, de Picardie; le *Frère Joseph*, feuillant; *Charles d'Offin*; on trouve *Olivier Dofin*, peintre et graveur, qui

vivait dans le même temps, vraisemblablement le même artiste, et de qui nous avons plusieurs eaux-fortes, d'après les Carrache et autres maîtres. Suivant Basan, il est mort à Bologne en 1693. *Jacques Belly*, de Chartres, et *Belli* suivant Basan, lequel a gravé plusieurs pièces d'après Annibal Carrache et autres. *Louis Beaurepère*, *André le Nostre*, *Hanse*; on trouve les *Hens* ou *Hensch*, peintres hollandais, et qui ont gravé: le premier vivait en 1638; ou Heince (Zacharie) peintre et graveur, né en 1611, lequel a gravé, avec Bignon, les portraits de plusieurs personnes illustres que Vouet avait peints dans une galerie du Palais-Royal, qui a été détruite en 1764. Ce Heince peignait la miniature. *Lombart*: c'est Pierre Lombart de Paris, graveur, mort en 1682, de qui on a plusieurs pièces d'après Van Dyck, entre autres, *Charles I.er, roi d'Angleterre*, à cheval. *Besnard*, *Vivot*, *Piccot*, *Nicolas Strabe*, *Valie*, *Juste d'Egmont*, d'après lequel N. Pitau a gravé le *Portrait de Daillon du Lude*. *Bellange*: c'est *Jacques Bellange*, que Basan dit mauvais peintre, et encore plus mauvais graveur du dix-septième siècle. *Boullanger*; serait-ce *Jean Boulanger*, graveur, né à Amiens en 1607, de qui on a des pièces estimées, de sa composition, d'après Raphaël et plusieurs grands peintres français de son temps? Felibien nous donne aussi

deux autres artistes de ce même temps ; savoir : *Horace le Blanc*, qui vivait à Lyon ; il a peint pour le duc d'Angoulême, la galerie de Gros-Bois, à quatre lieues de Paris ; *Jacques Blanchard* a peint son portrait, et Horace a peint celui de Blanchard; et *Simon Guillain*, qu'il dit peintre de portraits au pastel. Ce Guillain est devenu sculpteur : il était né à Tours vers 1654 : on a de lui quelques pièces gravées à l'eau-forte.

§ V.

Vouet, qui était à la tête de toutes les manufactures de tapisseries, dont on faisait un très-grand commerce à cette époque, a donné lieu à la réputation de plusieurs artistes, dont Felibien a recueilli les noms. L'école du peintre Vouet, devenue célèbre, fournissait les trois quarts de ceux qui y étaient employés à tracer les cartons, tant à huile qu'à détrempe. Le goût des tapisseries s'est perdu ; mais la manufacture des Gobelins, toujours entretenue aux frais du gouvernement, a produit des choses si étonnantes pour le goût et le luxe, que tout ce qui a été fabriqué en France antérieurement à ce grand établissement, est sans valeur pour le commerce, sans mérite pour l'art, et ne peut intéresser que l'histoire, qui

ramasse toutes les combinaisons de l'esprit humain (1).

Les artistes bien antérieurs à ces derniers, dont les noms sont restés à la postérité, avec peu ou même point de preuve de leur savoir, sont les *Dorigny*, famille qui a fourni des artistes dans le siècle suivant; *Jean Lerambert*, *Charles Charmoy*, *Louis-François-Jean-Guillaume Rondelet*, *Germain Munier*, *Guillaume Hoey*, *Eustache Dubois*, *Antoine Santose*, *Michel Rochetet*, *Jean Sanson*, *Girard Michel*, *Corneil*, de Lyon; *du Moutier* le père, et *Bunel*.

Quelques monumens rappellent la mémoire de Jean-Marie de Brece. En 1500 il a peint l'histoire d'*Élie* et d'*Élisée* chez les Carmes de la ville de Brece; en 1502, il a gravé la Vierge assise sur des

---

(1) La manufacture des Gobelins a pris son nom d'un teinturier originaire de Reims, dont les ateliers étaient établis dans le lieu où elle est aujourd'hui. Colbert, qui en était voisin, en fit l'acquisition pour le Gouvernement, et en nomma Lebrun directeur, en 1667. Les plus belles pièces de tapisseries, avant les succès de cette manufacture, ont été exécutées en Flandre, sur les cartons de Raphaël, qui depuis ont passé à Londres. Ces pièces ont été rapportées de Rome à la suite de nos conquêtes; et elles ont été exposées dans la cour du Louvre en l'an 8.

nues ; au bas, saint Jérôme et trois saints de l'ordre des Carmes : il a gravé aussi d'autres pièces, par lesquelles on voit qu'il vivait encore en 1534.

On ne doit pas oublier un certain Duchesne, premier peintre de la reine-mère, artiste médiocre en tout, lequel a conduit les travaux de la fameuse galerie du Luxembourg avec assez de jugement pour employer des artistes distingués, mais malheureux, qu'il accablait d'humiliations pour les écarter loin de lui et de la cour, quand il n'en avait plus besoin. Le Poussin et Philippe de Champagne ont été traités par lui comme des journaliers. L'abbé de Saint-Ambroise, attaché au service de la reine, qui connaissait l'incapacité et les intrigues de Duchesne, profita de la mort de ce peintre, arrivée vers 1627, pour appeler Philippe de Champagne à remplir sa place, lequel en prit possession le 10 janvier 1628.

La profession de peintre n'était point alors séparée de celle de vitrier ; et le goût de la peinture sur vitraux a fourni d'excellens artistes, dont les ouvrages sont dignes d'admiration, précieux pour le costume du temps et l'état de l'art aux époques où ils ont été faits.

Ceux qui méritent une distinction particulière, sont : *Jean Cousin*, déjà cité ;

Bernard Palissy, dont on admirait autrefois

les ouvrages sur les vitraux du château d'Ecouen ;

Robert PINAIGRIER, lequel ne fut pas moins habile. On peut voir au Musée des Monumens français les précieux restes du talent de ces hommes célèbres.

Après eux on trouve *Bourdon*, le père de Sébastien Bourdon, et *les Mosnier*, famille qui a fourni un bon artiste dans ce siècle, ainsi que *Bollory*, oncle de Blanchard.

AMATEURS

DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Louis XIII.

Le marquis d'Hauterive.

Dufresne Annequin.

Moreau, valet de chambre du roi.

Le cardinal de Richelieu.

La Reine-Mère.

Gaston d'Orléans.

Fromont de Veines.

Gamard des Chasses.

Richaumont.

Blondel, maître des mathématiques du dauphin.

Chantelou, maître d'hôtel du roi.

Le chevalier de Lorraine.

Le maréchal de Créquy.

La duchesse d'Aiguillon.

De la Ravoir.

Gillier.

De l'Isle-Sourdière.

Belliève, président.

Dreux.

Le marquis de Seignelay.

De la Vrillière, secrétaire d'état.

Passart, maître des comptes.

Jacques Stella, qui formait une belle collection de tableaux et autres objets de curiosité.

De Noyers, ministre secrétaire d'état.

De Bois-Franc.

Lumague.

Scarron.

Raynon.

Pointel, grand amateur des tableaux du Poussin.

Duplessis-Rambouillet.

Mercier, trésorier à Lyon.

Cerisiers, pour lequel le Poussin a fait son portrait.

Madame de Montmort.

Lebrun, qui formait une collection de tableaux de toutes les écoles.

Martin de Charmois, sieur de Lauré, conseiller du roi en ses conseils.

Le duc de Liancourt.

De la Noue.

D'Erval.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

FONDATION

DE L'ACADÉMIE ROYALE

DE PEINTURE ET DE SCULPTURE.

La peinture, ainsi que les arts libéraux, destinés à concourir à la gloire nationale, a été jusqu'au dix-septième siècle assimilée aux corps et métiers. Quelques artistes, sans cesse inquiétés dans l'exercice de leur profession, par la communauté des entrepreneurs de peintures pour le bâtiment, formèrent une société qui fut autorisée par le roi. Errante et incertaine, elle eut longtemps le sort des nouveaux établissemens : elle s'assembla d'abord chez Charmois, ancien secrétaire du maréchal de Schomberg, conseiller du roi en ses conseils, lequel fit usage de son crédit pour tenter auprès du monarque la liberté des arts et des artistes (1).

En suivant les cascades de cette société, on la voit tenir ses séances dans une maison située près de Saint-Eustache ; de là passer à l'hôtel de

(1) *Voyez* le catalogue des amateurs qui ont exercé les arts dans les trois siècles, à la fin du volume.

Clisson, rue des Deux-Boules; ensuite rue des Déchargeurs; puis aux galeries du Louvre, dans le logement de Sarrazin, sculpteur; se transporter au Palais-Royal, sous les auspices de M. de Ratabon, surintendant des bâtimens; y demeurer environ trente ans; et enfin venir s'asseoir dans le palais des rois. Elle en est sortie démembrée; mais elle a été ensuite rétablie sur de nouvelles bases, et partagée en deux classes, l'une enseignante, sous le titre d'*École spéciale de Peinture et de Sculpture*, et l'autre formant la classe des beaux arts à l'Institut (1).

(1) L'École spéciale de Peinture et de Sculpture est actuellement (au ci-devant Palais-Mazarin) Palais des Beaux-Arts. On y enseigne la peinture, la sculpture et l'architecture : il y a des professeurs pour chacun de ces trois arts. L'établissement est aux frais du gouvernement; tous les jours on y pose le modèle vivant.

La classe des beaux arts, à l'Institut national, est divisée en cinq sections, savoir : *peinture*, *sculpture*, *architecture*, *gravure* et *musique*. Le secrétaire de cette classe n'est point artiste. La section de peinture est composée de six peintres, un antiquaire, et du directeur du Musée impérial.

Cette classe donne les sujets de concours pour les grands prix : elle dirige et juge ces concours, et décerne les prix dans sa séance publique annuelle. Ceux qui les obtiennent sont envoyés, aux frais de l'état, à l'École française des Beaux Arts à Rome.

Le titre d'Académie, que sollicita cette société dans son origine, ne lui fut accordé que le 20 janvier 1648; et l'Académie ne fut établie, par lettres patentes de Louis XIV, qu'en 1655. Ces lettres patentes furent enregistrées au parlement (1).

---

(1) La création d'une Académie sous la protection du monarque, suggéra à la communauté des maîtres peintres de Paris la formation, dans son sein, d'une compagnie d'émulation, sous le titre d'*Académie de Saint-Luc*, son patron. Eustache Lesueur, Lepautre, fameux dessinateur, et plusieurs habiles gens, ont été de la fondation. Lesueur y est resté fidèle. L'Académie de Saint-Luc tenait ses séances rue Saint-Denis-de-la-Chartre, dans la Cité. La forme de réception pour les académiciens était la même que celle de l'Académie royale : le tribut d'élection était un morceau de peinture ou de sculpture. Elle avait douze professeurs dans les deux arts, un professeur d'anatomie, et un professeur de perspective. Tous les jours elle posait le modèle vivant, et distribuait annuellement des médailles à la suite d'un concours. Le protecteur de cette compagnie était un seigneur. A des distances très-éloignées, elle a donné des expositions publiques : la dernière a eu lieu en 1772 ou 1773, à l'ancien hôtel de Jabach, rue Saint-Merri. Pierre, premier peintre du roi, ennemi de toute espèce de concurrence, profita de l'exécution des plans et réformes du célèbre économiste Turgot, contrôleur-général des finances, pour anéantir l'Académie de Saint-Luc;

Charmois dressa les premiers statuts de l'Académie; toutes les lettres de provisions s'expédièrent long-temps en son nom; et la compagnie semblait le reconnaître pour son chef. Le cardinal Mazarin devint bientôt jaloux de ce titre, sous le nom de protecteur. Le chancelier Seguier, qui l'avait alors, se démit de cette dignité pour faire sa cour au ministre, et se contenta de celui de vice-protecteur.

Les réglemens et statuts furent arrêtés par douze anciens, parmi lesquels étaient les plus grands hommes que l'on verra figurer dans ce siècle. Ce nombre composait l'Académie, après la personne du protecteur et du vice-protecteur.

Les différens changemens apportés dans les statuts pour améliorer l'enseignement et accroître l'émulation, donnèrent un directeur, un chancelier, quatre recteurs, douze professeurs, des adjoints à recteurs et à professeurs, des conseillers, un secrétaire, deux nouveaux professeurs, l'un pour l'anatomie, l'autre pour la géometrie et la perspective, deux huissiers, et des académiciens non gradués (1).

---

et il ne resta de son établissement, que la communauté des maîtres et entrepreneurs de peintures, qui fut également anéantie en 1776.

(1) Une des meilleures institutions de la fondation de

La liberté d'exercer la peinture et de l'enseigner sans droit de maîtrise, se réduisait au corps académique ; et ce droit exclusif dura jusqu'au règne de Louis XVI, qui rendit enfin aux arts une liberté sans réserve, dont ils n'auraient jamais dû être privés, de l'aveu même du prince. Mais Louis XVI leur accorda en outre une bienveillance spéciale, propre à les diriger vers leur but et leur perfection. Il se déclara protecteur de l'Académie royale de Peinture, et porta à 10,000 livres la pension de 4000, dont elle avait été dotée par Louis XIV, en 1663, à l'insinuation de Colbert (1).

A la suite de la déclaration du roi en faveur de l'Académie, donnée à Versailles le 15 mars, en-

---

l'Académie, qui s'est perdue avec le temps et l'indifférence apportée dans l'éducation des artistes, était les conférences où l'on discutait les points constitutifs de l'art au milieu d'une réunion nombreuse de savans antiquaires, d'artistes lettrés, et de personnes du premier rang, amis des beaux arts. Par les fragmens qui nous restent de ces conférences, interrompues après la mort de Lebrun, et la direction qu'elles donnaient aux idées, on conçoit qu'elles dûrent être nécessaires pour maintenir les mœurs de l'art, toujours en opposition avec les mœurs nationales.

(1) Les boutiques élevées sur les quarts de ronds du Pont-Neuf ont été construites aux frais du gouvernement, pour en donner le revenu à l'Académie.

registrée au parlement le 2 septembre 1777, sont des statuts et réglemens qui font connaître l'organisation, le régime, la discipline de cette compagnie.

Par le premier, le directeur des bâtimens, confirmé dans ses prérogatives et dans ses fonctions de ministre en cette partie, était le seul intermédiaire entre le roi et l'Académie.

Par le second, le nombre des sujets était illimité, pouvant s'augmenter et se restreindre suivant le vœu des électeurs (clause judicieuse, et qui devrait avoir lieu dans toutes les compagnies où le génie et les preuves de talens doivent donner entrée); mais l'administration ne variait point : elle devait être constamment représentée par un même nombre d'officiers et de gradués, au nombre de cinquante-quatre; savoir : un directeur, un chancelier, quatre recteurs, deux adjoints à recteurs, seize honoraires, dont huit amateurs et huit associés libres, douze professeurs de peinture et de sculpture, six adjoints à professeur, un professeur de géometrie pour donner des leçons de perspective et d'architecture, un professeur d'anatomie, huit conseillers et un secrétaire historiagraphe exerçant les arts.

Les fonctions de ces officiers, développées dans les articles suivans, se déterminent la plupart par leur titre; telles sont celles de directeur : il chan-

geait tous les trois ans, et ne pouvait être continué qu'une fois, excepté le premier peintre du roi qui pouvait l'être à perpétuité. Le chancelier avait la garde des sceaux de l'Académie, pour en sceller les actes, mettre le *visa* sur les expéditions; et sa place était à vie. Le sceau portait d'un côté l'effigie du roi, et de l'autre, les nouvelles armes que le monarque accordait à l'Académie; savoir : *Minerve*; et pour exergue, *Libertas Artibus restituta*.

Les recteurs étaient perpétuels; ils devaient être choisis entre les professeurs, et pouvaient seuls être élevés à la chancellerie; ils présidaient par quartier en l'absence du directeur, et, en cas de décès, ils étaient remplacés par les adjoints à recteurs.

C'est dans un comité du directeur et des recteurs, que se jugeaient tous les différends qui survenaient touchant la connaissance des arts de peinture et de sculpture : ils étaient seuls arbitres des ouvrages, ainsi que des contestations élevées entre les membres de l'Académie.

Les honoraires étaient partagés en deux classes d'amateurs, d'associés libres. On ne pouvait monter à la première qu'après avoir passé par la seconde, qui avait lieu sans nouvelle élection, de plein droit et par rang d'ancienneté (1).

---

(1) *Voyez* à la fin du volume, la liste des amateurs associés à l'époque de la dissolution de l'Académie.

Tous ces membres étaient ou des protecteurs pris entre les grands seigneurs, les gens en place, les gens riches, ou des particuliers qui, sans exercer les arts, en avaient la théorie, le goût, se montraient zélés pour leurs progrès, réunissant encore en matière d'affaire une intelligence susceptible d'une surveillance utile pour le maintien et la conservation des droits et des intérêts de la compagnie.

On appelait agréé le premier grade auquel on passait pour être académicien. On ne pouvait obtenir l'un et l'autre que sur des ouvrages présentés, et réunissant au moins les deux tiers des suffrages de l'administration, c'est-à-dire, des officiers détaillés ci-dessus, ayant seuls voix délibérative. Un académicien, excepté la capacité de passer par élection aux dignités de l'administration, n'avait d'autre distinction de l'agréé, que l'admission aux assemblées, et autres avantages intérieurs; mais celui-ci, dans la crainte que, satisfait de ce premier honneur, il ne tombât dans un relâchement, dont on a eu de fréquens exemples, était tenu, dans les trois ans de son admission, de se présenter pour être académicien, sous peine de perdre son titre d'agréé (1).

---

(1) Il y avait une exception pour les agréés sculpteurs et graveurs, en ce que les ouvrages demandés pour leur

On distinguait dans l'ordre de réception, les peintres d'histoire d'avec ceux qui s'occupaient du portrait, du paysage, des batailles, des animaux, des fleurs, des fruits ou de la miniature.

Dès 1765, Louis XIV avait fondé à Rome une école pour les peintres français, dont Errard fut le premier directeur; ce qui commença à donner une haute idée de l'Académie de Paris, et fit désirer à celle de Rome de former une agrégation mutuelle des deux compagnies. La proposition ayant été acceptée (1), l'Académie romaine choisit Lebrun pour son prince, honneur qu'elle n'avait point encore accordé aux étrangers.

Sous Louis XIV, il fut établi à Paris un concours de prix entre les élèves; et ceux qui remportaient le premier prix, étaient envoyés à Rome aux frais du roi. Cette institution, protégée d'une manière plus spéciale sous Louis XV, continuée sous Louis XVI, a été conservée dans l'organisation de l'Institut.

La première exposition publique des artistes, réunis en corps académique, eut lieu en 1673,

---

réception sont ordinairement dispendieux et de longue exécution; et l'Académie pouvait, à leur égard, proroger le terme fixé.

(1) Les lettres de réunion en furent expédiées au conseil, et vérifiées au parlement en 1676.

et non pas en 1737, comme le dit l'auteur de la Correspondance de Mylord All'ey et Mylord All'ear (1), qui attribue cette institution à M. Orry, ministre des finances et directeur général des bâtimens (2).

La pièce qui constate cette première exposition, est aussi rare que curieuse. On la trouvera ci-après fidèlement copiée.

La seconde exposition, et la première au Louvre, eut lieu en 1699, sous les auspices de Mansard; et toutes celles qui se sont succédé, laissent entrevoir des intervalles plus ou moins longs jusqu'en 1737, où elles furent réglées par M. Orry, à une époque fixe chaque année. Elles commençaient le 25 août, et duraient un mois. La difficulté de fournir suffisamment, durant ce court intervalle, des ouvrages nouveaux, a engagé le ministre à en reculer les époques; et elles n'eurent plus lieu que tous les deux ans, depuis 1753 jusqu'à présent, si l'on en excepte les années de

---

(1) D'où j'ai extrait le paragraphe sur la fondation de l'Académie, en grande partie copié sur la déclaration même du roi.

(2) On trouve effectivement dans les OEuvres de Gresset, une lettre à M. Orry sur l'exposition au Louvre; mais c'est à l'occasion de ce que ce ministre régénéra cet usage dans un local, et avec une pompe qui n'avait pas encore eu lieu jusqu'à lui.

troubles, où l'on voulut faire revivre l'exposition annuelle ; mais on en fut bientôt dégoûté par les mêmes raisons qui les ont fixées à des époques plus reculées (1).

---

(1) Le salon, avant le superbe escalier où l'on y parvient, et l'ouverture du comble, était très-incommode pour le public, et mal éclairé. Le peu de soin qu'on y prenait, a fait dire au marquis de Villette, dans une critique en vers :

Il est au Louvre un galetas
Où, dans un calme solitaire,
Les chauve-souris et les rats
Viennent tenir leur cour plénière :
C'est là qu'Apollon, sur leurs pas,
Des beaux arts ouvrant la barrière,
Tous les deux ans tient ses états,
Et vient placer son sanctuaire.

Les plaintes des artistes molestés par les critiques que l'on débitait à la porte du salon, n'ont jamais été écoutées : l'usage s'en est toujours conservé depuis l'origine des expositions jusqu'à présent.

Les plus fameuses ont été : 1°. celle du salon de 1769, intitulée : *la Réponse de M. Jérôme, râpeur de tabac, à M. Raphael, peintre de l'Académie de Saint-Luc, entrepreneur-général des enseignes de la ville, faubourgs et banlieue de Paris*; par Cochin fils.

2°. *Observations sur le Salon de Peinture de* 1765, par Diderot, en société avec Cochin. Le sel de la gaîté

caustique du philosophe, avec la science de l'artiste, qui haïssait ses confrères, produisirent cette fameuse critique, scandaleuse par les médisances et les offenses personnelles dont elle est remplie.

3°. *Lettres sur les Salons de* 1767 *et* 1771, attribuées à Bachaumont.

4°. *Observations sur les Ouvrages exposés au Salon du Louvre, ou Lettre à M. le comte de ****; par Colson, 1775.

5o. *Dialogue sur la Peinture, à l'occasion du Salon de* 1773.

6o. *Observations sur les Ouvrages de Messieurs de l'Académie de Peinture et de Sculpture, exposés au Salon du Louvre en l'année* 1753, *et sur quelques écrits qui ont rapport à la Peinture, à M. le président de B***.*

7o. *Réflexions sur quelques causes de l'état présent de la Peinture en France, avec un Examen des principaux Ouvrages exposés au Louvre le mois d'août* 1746.

8o. *Lettres de M. Raphael le jeune, sur le Salon de* 1771; par Daude de Jossan.

9o. *Lettres sur la Peinture, à un amateur.*

10o. *Caractères des Peintres français actuellement vivans.*

11o. *Lettre à un partisan du bon goût, et plusieurs Écrits sur divers Salons*; par le baron de Saint-Julien, auteur d'un *Poëme sur la Peinture.*

Il y a eu diverses expositions publiques d'ouvrages d'artistes vivans, outre celles de l'Académie royale et de l'Académie de Saint-Luc.

Une des plus anciennes est celle de la *Jeunesse*, qui avait lieu tous les ans à la place Dauphine, dans l'angle du nord, le jour de la petite Fête de Dieu, depuis six heures du matin jusqu'à midi. Les tableaux et dessins s'attachaient sur les tentures de tapisseries exigées par la police, sur le passage des processions du Saint-Sacrement. Beaucoup de grands talens y ont débuté. La révolution ayant fait disparaître ce vieil usage, on essaya de le faire revivre dans un local plus commode : une exposition eut lieu hôtel de Cléry, rue du Gros-Chenêt ; et depuis l'exposition générale de tous les artistes vivans, sans distinction, au salon du Louvre, il n'y en a point eu de particulière pour les débutans.

Liste des Tableaux *et* Pieces de Sculpture *exposez dans la court du Palais-Royal, par Messieurs les Peintres et Sculpteurs de l'Académie Royale.*

Quatre tableaux faits par Monsieur le Brun, chancelier et recteur de l'Académie :

Le premier représentant la Défaite de Porus par Alexandre.

Le second, le Passage du Granique.

Le troisieme, la Bataille d'Arbelle.

Et le quatrieme, le Triomphe d'Alexandre.

Vn tableau fait par M. Champagne (1), recteur de l'Académie, représentant *Jésus-Christ* avec les deux pélerins d'Emaüs.

Encore vn autre du mesme, où sont les deux portraits de MM. Anguier et de Mlle. Anguier.

Trois tableaux de M. Loir, recteur de l'Académie. Le premier représente Berenice, qui arrache vn papier des mains de Ptolomée, dans lequel estoient les noms des personnes condamnées à mort, parce que le roy le lisoit en joüant, jugeant que quand il y va de la vie des hommes, il faut plus d'attention.

Le second, Pithopolis, femme de Pithes, roy, faisant servir sur table toutes sortes de viandes représentées en or massif, pour guérir l'avarice de ce prince qui vouloit que ses sujets ne travaillassent qu'aux mines d'or.

Le troisieme, Policrite qui envoye vn pain à ses freres, dans lequel estoit vn avis important.

---

(1) Philippe de Champagne.

De M. Girardon (1), recteur de l'Académie, vn buste de marbre représentant Monsieur le Président.

De M. Bernard professeur, vn petit *Jésus* de miniature ovale, et vn petit paysage en quarré.

De M. Beaubrun, trésorier, deux portraits : l'un représentant M. Bottar, auditeur des comptes, dans vn ovale; et l'autre, M. Renaudot, médecin.

De M. de Seve, conseiller de l'Académie, vn tableau représentant vn Moyse qui donne à boire au troupeau des filles de Jethro.

De M. Juste le pere, deux tableaux : dans l'vn des deux sont les portraits de Monsieur et de Madame de Perseval; dans l'autre, de Monsieur Perseval le fils.

De M. Boulogne professeur, deux tableaux; l'un représentant Dédale et Icare; et l'autre Samson à qui Dalila coupe les cheveux pour le livrer aux Philistins.

De M. Buister conseiller, vne figure de marbre représentant Ganimède.

De M. Testelin secrétaire, deux portraits; l'vn du Roy et l'avtre de la Reine; et vn autre tableau du Temps qui arrache les ailes à l'Amour.

De M. Paillet professeur, trois tableaux deux desquels sont jaune, verd, clairs-obscurs, ou camayeux (c'est comme l'on nomme cette sorte d'ouvrage) : l'vn représente Clélie qui se sauvant de chez le roy Porsenna où elle estoit en ostage, passe le Tibre accompagnée de neuf compagnes : et le petit ovale coloré la mesme chose.

---

(1) Célèbre sculpteur du siècle de Louis XIV, mort en 1715.

L'autre camayeux ou clair-obscur représente Hispsicratée concubine du roy Mitridates, qui le suit à la guerre.

De M. Mauperche conseiller, vn paysage dans lequel est vne Vierge accompagnée d'Anges.

De M. Renaudin conseiller, trois portraits; l'vn de Democrite, et l'avtre d'Heraclite, et vne petite Vierge en bas-relief bronzé.

De M. Ferdinand conseiller trois portraits; l'vn de Monsieur Hugot; l'avtre en ovale de Monsieur le chevalier d'Harcourt; et vn autre ovale de Monsieur Mouchi.

De M. Champagne (1) professeur, deux tableaux; l'vn représentant Alexandre, auquel l'Ambassadeur d'Éthiopie vient faire des soumissions; et l'autre est Ptolomée qui fait voir sa bibliotheque aux philosophes avec lesquels il confere.

De M. Blanchard professeur, quatre tableaux; le premier représentant la Nativité de Nostre-Seigneur. Le second Vespasien qui fait bastir le Colisée. Le troisieme Coriolan retenu par sa mere et par ses sœurs pour l'empescher d'aller à l'armée; et le quatrieme est vn portrait de femme, en ovale.

De M. Lefevre (2) conseiller, dix portraits; le premier vn Saint-Pierre dans la grande salle; le second de Monsieur de Segnelay fils de Monsieur Colbert; le troisieme de M. le comte du Lude grand-maistre de l'artillerie; le quatre de Madame la duchesse d'Aumont;

---

(1) Jean-Baptiste Champagne, neveu de Philippe.

(2) C'est Lefebure (Claude), peintre de portraits, que l'on trouvera dans le cours du dix-huitième siècle.

le cinq de M. le président de Torigny; le six où est représenté Monsieur de la Grange, religieux de S. Victor; le sept vn petit ovale ou est le portrait du sieur Poisson comédien; le huit le portrait de M. Lecamus; le neuf, le portrait du sieur la Fleur comédien; et le dixieme Mademoiselle Raimond.

De M. le Hongre, professeur, la figure du Roy sur le cheval de bronze.

De M. Desjardins professeur, deux bas-reliefs; l'un représentant Apollon qui poursuit Daphnée et l'autre représentant une Justice.

De M. Friquet professeur pour l'anatomie, vn tableau représentant Moïse apporté par deux hommes à la fille de Pharaon.

De M. Rousselet (1) conseiller, quatre tailles-douces; l'une représentant vn Hercule qui tue l'Hidre; la seconde, le mesme Hercule combatant Acheloüs; la troisieme l'enlevement de Déjanire par le centaure Nesse; et la quatrieme, Hercule se jettant dans le bûcher qu'il avoit allumé sur le mont Oeta. Ces quatre estampes gravées sur les tableaux du Guide qui sont dans le cabinet du Roy. Davantage, une autre taille-douce d'vn *Christ* descendu de la croix, et porté au sepulcre par ses Disciples, gravé d'après le tableau du Titien qui est au cabinet du Roy. Lesdites taille-douces sont dans la petite salle.

De M. Rebon conseiller, un portrait représentant le sieur Perier.

---

(1) Gilles Rousselet, graveur au burin, né à Paris en 1614, mort dans la même ville en 1688, disciple de Lebrun.

De M. Bodesson conseiller, quatre tableaux : l'vn représentant des fleurs dans un vaze de crystal posé sur vne corniche ; vn autre représentant un perroquet et des fleurs sur un tapis violet ; vn autre vn panier plein de fleurs posé sur une balustrade ; et le quatrieme est vn autre vaze pareillement plein de fleurs.

De M. Lemaire sept tableaux : l'un représentant le portrait du général des Peres Mathurins, et l'autre M. le curé de Saint-Jean-en-Greve. Vn autre où est représenté Monsieur Bachot et sa femme, laquelle présente à son mary un cœur enflâmé. Le quatrieme est vn portrait de Madame Daquin ; le sixieme celuy de Monsieur l'abbé son fils. Et le septieme celui de son autre fils, chanoine de Saint-Nicolas-du-Louvre.

De M. Rousseau trois paysages, et vn autre tableau d'architecture en perspective, tous de trois pieds chacun ou environ.

De M. Stella vn tableau représentant le baptesme de *N.-Seigneur.*

De M. Montagne vn tableau rond représentant vn *Christ* qui entre dans une nacelle avec ses Disciples, et vn autre où est représenté l'Enlevement d'Hercule dans le Ciel.

De M. Chasteau (1) trois estampes. La premiere est le Martyre de Saint-Estienne, gravé sur le tableau d'Hannibal Carrache. La seconde, S. Paul enlevé au troi-

(1) Guillaume Château, habile graveur français, né à Orléans en 1663, et mort âgé de cinquante ans, selon Basan ; ce qui fait vingt ans de différence, en supposant la date de la mort de Château, d'après cet auteur, jusqu'à l'exposition de 1673, où on le voit figurer en concurrence avec les artistes vivans.

sieme ciel, gravé sur le tableau du Poussin : et la troisieme, vne Assomption de la Vierge, de Carrache. Ces trois tableaux sont dans le cabinet du Roy.

De M. Valet (1) six estampes : la premiere d'une grande these représentant l'Église qui foudroie l'Hérésie. La seconde, vne Vierge d'après le Guide. La troisieme, le portrait du duc de Savoie. La quatrieme, celui de M. l'abbé de Noüailles. La cinquieme, le portrait de feu M. d'Aubray lieutenant-civil. Et la sixieme le portrait de M. le lieutenant-particulier.

De M. Picard (2), trois taille-douces ; la premiere représentant la Vertu victorieuse des Vices, accompagnée des autres Vertus, et couronnée par les mains de la Gloire, gravée d'après le Correge. La seconde un concert de musique. Et la troisieme, une Sainte-Cécile chantant les louanges de Dieu. (Ces deux dernieres gravées d'après les tableaux du Dominiquin qui sont dans le cabinet du Roy.)

Un grand tableau plat-fond fait par M. Vignon, représentant Mars avec sa planete.

Un tableau représentant des moutons et quelques chevres, fait par M. Nicasius (3).

---

(1) Guillaume Valet, habile graveur au burin, né à Paris en 1636, mort en 1704.

(2) *Etienne*, surnommé *Picart-le-Romain*, né à Paris en 1631, et mort à Amsterdam en 1721, père du célèbre Bernard Picart, dessinateur et graveur, né à Paris en 1673, et mort en Hollande le 8 mai 1733.

(3) Nicasius (Bernard) était d'Anvers ; il fut reçu à l'Académie, sur un tableau d'animaux. Louis XIV le fit employer dans ses maisons royales, où il a travaillé avec Van-Boucle, Grif et

De M. Maniere (1) deux petites figures de sculpture, l'vne d'vn homme et l'autre d'vne femme, tenant chacune vn vaze d'où elles versent de l'eau.

De M. Weugle vn petit tableau représentant vn Moïse à genoux devant le Buisson ardent.

De M. Charmeton, vn paysage représentant Diane qui va à la chasse avec ses filles.

De M. Dupuy, vn grand tableau représentant un tapis et vn singe.

De M. Baptiste quatre tableaux de fleurs, desquels trois représentent des vazes antiques pleins de fleurs, et dans le quatrieme on void des singes qui cueillent des grenades.

De M. Laminoy vn tableau de paysage où est saint François qui reçoit les stigmates.

De M. Huliot deux tableaux de fleurs, dans l'vn desquels est vn jardin où l'on void vne fontaine et vn buste de femme couvert d'vn rideau et dans l'autre est représentée vne moissine de raisins (2).

De M. Garnier cinq portraits ; à sçavoir : celuy de Monsieur Remy, de Monsieur Figuel, de Monsieur

---

Pierre Boel. Il ornait ses fonds de beaux paysages, qu'il traitait avec un goût infini. Nicasius mourut en 1678, et eut pour élèves *David de Coninche*, d'Anvers, et *Desportes*.

(1) Ou *Mazière*, dont on voit au Musée des Monumens français, un fragment en marbre blanc du tombeau de Jean le Camus, lieutenant-civil, mort en 1710.

(2) Il y a eu deux Huilliot académiciens. Huilliot le père, peintre de paysage, est mort le dernier samedi de septembre 1702 ; et Huilliot le fils, peintre de fruits et de nature morte, est mort le 24 décembre 1751, âgé de soixante-dix-huit ans.

Dautan, de Monsieur Balthasar, de Mademoiselle Ragné, ce dernier fait de pastel, outre lesquels portraits sont encore six tableaux de fruits, melons et raisins.

De M. Raon vne figure de terre de deux pieds de haut, représentant Apollon.

De M. Corneille (1) quatre tableaux : l'vn représentant Sapho chantant et jouant de la lyre. Le second représentant Aspasie, reine d'Egypte au milieu d'une conversation de savans hommes. Le troisieme représentant Orphée et Euridice. Et le quatrieme est un petit paysage, où l'on void un Moïse qu'on expose sur l'eau.

De M. Vendremeule (2) deux tableaux, l'un représentant la ville de Lisle et l'autre celle de Dole où dans tous les deux est le Roy.

---

(1) Michel Corneille le fils, dont le père, ancien de l'Académie, est mort faisant la charge de recteur, en 1664.

(2) C'est Ven-der-Meulen (Antoine-François), né en 1634, reçu académicien cette même année 1673, et mort à Paris en 1690, âgé de cinquante-six ans. Ses ouvrages sont autant estimés pour la fidélité historique, que pour la beauté du coloris et la finesse du dessin. Louis XIV l'honora d'une pension de 6000 livres, et lui donna un logement aux Gobelins. Ven-der-Meulen suivit ce prince dans toutes ses conquêtes, et dessina sur les lieux mêmes les villes fortifiées et leurs environs ; toutes les différentes marches de l'armée, les campemens, les haltes, les fourrages, les escarmouches, et tout l'attirail de la guerre, dont il a composé les tableaux qui nous donnent l'histoire militaire de Louis XIV. Ce peintre n'a point été surpassé dans l'art de dessiner et de peindre les chevaux. Ses élèves sont : *Martin* l'aîné ; *Jean-Baptiste Lecomte ; Martin,* dit *le jeune ; Duret, Bauduin* et *Bonnart.* Ces deux derniers ont publié quelques eaux-fortes d'après Ven-der-Meulen.

De M. Bourguignon quatre tableaux, desquels l'vn est son portrait, vn autre grand portrait d'une dame à qui une petite fille présente des fleurs et les deux autres sont deux portraits d'hommes.

De M. Cotelle deux tableaux, l'vn dans vn paysage ovale, où est présenté vn petit Moïse dans vn berceau à la fille de Pharaon, et l'autre est vn petit tableau de miniature représentant un sacrifice.

De M. Ouast vn grand tableau d'vn plat-fond représentant Saturne chassé du ciel par Jupiter.

De M. Leclerc deux estampes gravées à l'eau-forte : l'une représentant le mosolée ou catafalque qui a esté fait à la mémoire de feu Monsieur le Chancelier par Messieurs de l'Académie, de laquelle il a esté le protecteur (1); et l'autre représentant l'arc triomphal de la Porte Saint-Antoine, et vne façade du chasteau du Louvre, toutes dans la petite salle.

De M. Armant vn paysage dans lequel est représenté vn Moïse sur l'eau.

Six tableaux de trophées d'armes faits par Mademoiselle Madelaine Boullogne, avec vn autre de fruits.

---

(1) Les honneurs funèbres du chancelier Seguier, mort en 1672, ont été célébrés dans l'église des PP. de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré. Felibien donne une description très-détaillée de cette pompe funèbre, exécutée sur les dessins de Lebrun, et auxquels contribuèrent aussi les plus habiles peintres et sculpteurs de la compagnie. Sébastien Leclerc, très-bon graveur et excellent dessinateur, né à Metz en 1637, et mort en 1714, à soixante-dix-sept ans, a gravé cette pièce pour sa réception à l'Académie; c'est ce qui la rend si précieuse pour les curieux, qui la recherchent avec un intérêt particulier.

Et vn autre tableau d'vn paysage, fait par Mademoiselle Genevieve Boullogne, sa sœur.

Le portrait de Mademoiselle Cheron, peint par elle-mesme.

De M. Francisque deux tableaux paysages de quatre à cinq pieds chacun, ou environ.

De M. Aillier, vn tableau représentant vne Charité romaine, et deux portraits ovales.

De l'imprimerie de Pierre le Petit, imprimeur et libraire ordinaire du Roy, 1673.

L'exemplaire de cette *liste*, unique dans l'Europe, et fidèlement copiée, m'a été communiqué très-obligeamment par M. Deloynes, ancien auditeur des comptes. Elle fait partie de sa riche collection, peut-être unique aussi, de tous les livrets des expositions de l'Académie Royale, depuis 1673 jusqu'à présent, outre les *Observations, Critiques* et *Pièces* qui ont rapport à ce même objet. Cette collection, commencée par M. Mariette, a été continuée par M. Deloynes depuis la mort de ce célèbre amateur.

---

§ PREMIER.

Le dix-septième siècle commence par un grand nom, celui de Lesueur. Ce siècle, que l'on peut regarder comme le second période des progrès de l'art en France, offre des artistes du premier ordre, et qui, dans leurs productions, caractérisent peut-être d'une manière toute particulière le génie original des Français dans les beaux arts. L'école de France date véritablement de cette époque. Elevée sur les ruines de celles d'Italie, elle montra tout-à-coup un grand éclat; mais la négligence de l'antique fut la cause de sa décadence dans un très-court espace. Lesueur et Lebrun en font une grande partie de la gloire. Le premier, avec beaucoup moins d'influence sur le goût, fut cependant supérieur, et le peintre français le plus près du chef de l'école romaine.

Eustache Lesueur, né en 1617, semble un ange descendu du ciel au commencement de ce beau siècle, pour offrir à sa patrie la peinture dans toute sa pureté. Il n'apprit rien de l'Italie, qu'il ne vit jamais, et porta néanmoins dans ses ouvrages la philosophie et la haute sagesse qui distinguent l'école romaine de toutes les autres. Lesueur posséda les parties les plus essentielles de

la peinture, et fit briller, dans ses compositions, la justesse, la naïveté; dans son dessin et ses attitudes, la correction, la grace et la finesse du sentiment le plus exquis. Sans se faire remarquer par des pensées approfondies, il n'est pas moins élevé dans le style et l'expression. Son coloris est faible à la vérité; mais il est racheté par une harmonie douce et suave, qui fait oublier ce qu'on n'y trouve point. Son cœur comme son esprit furent les sources de son talent et de cette sage simplicité qui le rend si noble et si grand; enfin, son ame semble n'avoir jamais été agitée que par des passions douces, qui le conduisirent au sublime sans efforts.

La France perdit ce rare génie en 1655, âgé de trente-quatre ans.

Ses principaux ouvrages sont : *la Vie de saint Bruno; saint Paul prêchant à Ephèse pour convertir les Gentils*, Et. Picart, sculp. *Le Martyre de saint Gervais, de saint Protais, et le Martyre de saint Laurent*, G. Audran, sculp. *Antiochus faisant martyriser les Israëlites attachés à la loi; Jésus chez Marthe et Marie*; B. Audran, sculp. *Jésus porté au sépulcre par Joseph d'Arimathie, et pleuré par les saintes Femmes*; Et. Picart, sculp. *Alexandre prenant la coupe des mains de son médecin*, B. Audran, sculp.

On a toujours regardé la vie de saint Bruno comme un des chefs-d'œuvre du génie de Lesueur. Ce fut la reine-mère qui le chargea de cette entreprise pour la décoration de la Chartreuse de Paris. Il distribua la vie de saint Bruno en vingt-quatre tableaux, qu'il acheva en trois ans, aidé par *Thomas Goulai*, son beau-frère, et ses trois autres frères, Philippe, Pierre et Antoine.

Ces tableaux ornent maintenant le Sénat conservateur (1).

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Grande ordonnance, pensées sublimes, attitudes simples, nobles et gracieuses; expressions fines et justes, dessin correct, proportions sveltes, mode antique dans l'agencement des draperies et l'ordre des plis; coloris faible.

Lesueur ne fit point d'élève marquant, si l'on en excepte Nicolas COLOMBEL, natif de Sotteville,

---

(1) Vente de M. Potier, n°. 15 du catalogue:

Un sujet allégorique représentant un ministre d'état, forme ovale. 1500 liv. et 2400 liv.

Jésus-Christ guérissant l'aveugle-né; hauteur, dix-huit pouces; largeur, vingt-quatre pouces. 1820 liv.

Les tableaux de Lesueur seront toujours d'une haute valeur dans le commerce.

près de Rouen, en 1646, reçu à l'Académie sur *les Amours de Mars et de Rhéa,* et mort professeur en 1717, âgé de soixante-onze ans. Colombel a fait quelques bonnes copies à Rome, d'après Raphaël et d'après le Poussin. En France, on conservait de lui dans les maisons royales, un *Orphée jouant de la lyre*, *Moïse sauvé des eaux*, et *Moïse défendant les filles de Jéthro.* Le caractère distinctif de ce peintre est d'être froid; mais il montra néanmoins un excellent goût, une savante perspective, et souvent des fonds d'architecture bien ordonnés et magnifiques. Michel Dossier a gravé d'après Colombel, en 1712, *Jésus guérissant les deux aveugles de Jéricho.*

Laurent de LAHIRE est un des premiers artistes qui levèrent le bouclier contre l'oppression des arts, et un de ceux qui ont le plus concouru à leur liberté. Après avoir achevé ses études dans l'école du Vouet, emporté par une extrême facilité, il se fit une manière expéditive et originale, plus recherchée et plus légère que celle de son maître. Ses compositions sages et fleuries lui obtinrent la protection du cardinal de Richelieu, du chancelier Seguier, et sa réception à l'Académie. Le gouvernement a depuis employé son imagination féconde à faire d'excellens modèles qui ont été exécutés en tapisseries. L'*Histoire de saint*

Etienne, dont les dessins ont passé dans la collection du musée Napoléon, est un des chefs-d'œuvre que la gravure réclame. Lahire les composa dans son meilleur temps, pour être exécutés en tapisseries. Beaucoup d'autres de ses compositions ont été gravées, telles que la *Conversion de saint Paul*, *la Vierge et l'Enfant Jésus servis par des Anges*, *la Vierge et l'Enfant Jésus qui écrase le dragon avec la croix*, *la Vierge et l'Enfant Jésus, et les Anges qui montrent la croix*; eaux-fortes du peintre. *Sainte Famille*, F. Chauveau, sculp.; *saint Pierre pénitent*, S. Valé, sculp.; *le Martyre de Sébastien*, Rousselet fec.

Il est pourtant vrai que le dessin et le pinceau de Lahire ne se ressentent point assez de l'étude profonde où conduit la méditation : il semble même que la nature entrait peu dans son exécution, plus pratique que vraie ; mais elle si est belle, elle peint des objets si heureux de choix et d'invention, que les productions de ce grand homme seront long-temps estimées.

Lahire, né à Paris en 1606, mourut dans la même ville en 1656, à l'âge de cinquante ans. Sur la fin de sa vie, il a peint des paysages très-estimés pour la finesse et la légéreté : il réussissait également dans le portrait.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Spirituel, fin dans l'invention et l'exécution, style maniéré, incohérence dans l'effet, coloris séduisant.

Claude Vignon, né à Tours en 1590, où il mourut en 1673, dans un âge fort avancé, a suivi d'abord le goût de Michel-Ange de Caravage, ce qui le conduisit à une manière expéditive, qui contribua peu à sa gloire. Ses tableaux, quand on en rencontre, ne montrent que des idées hors de toute vraisemblance dans les conceptions et les formes. Son coloris, dans la fraîcheur, dut paraître séduisant; mais le faux éclat, terni par le temps, n'en fait point regretter la perte. On trouve quelques pièces, d'après Vignon, dans l'œuvre de Gilles Rousselet.

Vignon a gravé à l'eau-forte, d'après ses propres dessins, une *suite de treize petits sujets en hauteur, tirés de la Vie de Jésus-Christ; saint Jean dans le Désert, et saint Philippe baptisant l'eunuque de Candace.*

Un des artistes de l'école du Vouet qui s'est le plus attaché à en suivre le goût, est Michel Dorigny, gendre de ce fondateur de l'école de France, et son élève. Ce qui nous reste de lui en peinture, n'est pas d'un excellent goût : on y voit ce que montrent toutes les manières dans la dégé-

nération. Les gravures qu'il a faites d'après Vouet, seront toujours plus estimées que ses propres ouvrages. Dorigny mourut à Paris, professeur à l'Académie, en 1665, âgé de quarante-huit ans.

Il a laissé un fils, Louis Dorigny, né à Paris en 1654, qui étudia dans l'école de Lebrun, d'où il passa en Italie pour s'y fixer, et mourut à Véronne, en 1743, âgé de quatre-vingt-huit ans. Louis Dorigny avait un génie facile et propre aux grandes compositions, mais une exécution maniérée, peu de correction, et des caractères qui manquent de grace et d'élévation. Il a orné les *Pensées Chrétiennes* du Père Bouhours, de trente-deux pièces de sa composition, y compris le titre.

L'artiste le plus extraordinaire de ce siècle, est Claude Gelée le Lorrain, que la peinture retira de la profonde obscurité dans laquelle il vint au monde, en 1600. C'est l'Italie et la nature qui formèrent ce génie prodigieux dans le paysage. Sandrat dit de Claude, que les feuilles de ses arbres paraissent agitées et bruyantes. Ce grand peintre mourut à Rome, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, laissant beaucoup de biens à sa famille, et à la postérité des chefs-d'œuvre, qui sont autant de diamans dispersés dans divers cabinets de l'Europe.

Le musée Napoléon possède de Claude Lorrain, un *Soleil couchant*, *une Marine*, *une Vue de Campo Vaccino*, *la Vue d'un port au soleil cou-*

chant, la Fête Villageoise, David sacré par Samuel, et le Débarquement de Cléopatre. Les meilleures gravures qui ont été publiées d'après ce grand peintre, sont celles de François Vivarès, célèbre graveur français, mort à Londres en 1780. (Voyez son œuvre.)

Le Lorrain n'est jamais parvenu à dessiner les figures de bon goût : souvent il les faisait peindre dans ses tableaux, par Philippe Lauri et Courtois. André Both, frère de *Johan Both,* dit d'Italie, ainsi que J. Miel, lui en ont peint quelquefois (1).

---

(1) Vente de M. de Gagny, n°. 200 du catalogue :

Deux paysages, dans l'un desquels on remarque un homme, deux femmes et un enfant assis au bord de l'eau. 23,999 liv. 19 s.

Vente de la comtesse de Verrue :

Vue de *Campo Vaccino,* et pour pendant un port de mer; les figures sont par J. Miel : hauteur, vingt pouces; largeur, vingt-six pouces. 3350 liv.

Le même, à la vente de M. de Gaignat, n°. 23 du catalogue. 6200 liv.

Le même, à la vente de M. de Gagny, n°. 195 du catalogue. 11,904 liv.

Le même, à la vente de M. Poulain, n°. 104 du catalogue. 11,003 liv.

Vente de M. de Gagny, n°. 196 du catalogue :

Un paysage dont le fond est orné de fabriques et d'un aqueduc : hauteur, deux pieds deux pouces; largeur, trois pieds. 10,000 liv.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Portrait exact de la nature, simplicité dans le choix des sites, souvent ornés d'architecture;

Vente de M. de Fonspertuis, nº. 427 du catalogue :

Un temple près duquel on remarque Énée et son père Anchise ; dans l'éloignement, on aperçoit à la rade la flotte troïenne; hauteur, trente - sept pouces; largeur, cinquante pouces. 2001 liv.

Le même, à la vente de M. de Gagny, nº. 197 du catalogue. 9900 liv.

Vente de M. le comte de la Guiche, nºs. 31 et 32 du catalogue :

Deux paysages maritimes, dans l'un desquels on voit les pélerins d'Emaüs ; hauteur, trois pieds; largeur, quatre pieds. 8001 liv.

Vente de M. de la Roque, nº. 138 du catalogue :

Le Soleil levant et le Soleil couchant; hauteur, vingt-sept pouces six lignes; largeur, trente-six pouces. 2301 liv.

Vente de M. le duc de Choiseuil, nºs. 124 et 125 du catalogue :

Junon confie Io aux soins d'Argus ; pour pendant, Mercure l'endormant aux sons de sa flûte; hauteur, dix-huit pouces; largeur, vingt-sept pouces. 6750 liv.

Le même, à la vente du prince de Conti, nº. 544 du catalogue. 7900 liv.

En Angleterre, les tableaux de Claude Lorrain ont été portés à des prix exorbitans. M. de Betfor en possède deux qu'il a payé *sept mille cinq cents guinées.*

vérités aériennes, terrestres et maritimes jusqu'à l'illusion, aux quatre heures du jour, spécialement au soleil couchant; exécution secrète, coloris diaphane, action dans tout, air vital partout.

§ PREMIER.

Au milieu de cette immense galerie, que nous présentons aux yeux de la postérité, on n'est pas également satisfait des hommes que la renommée y a placés, ni des productions qui la décorent; mais cette inégalité qui se trouve partout, ne sert qu'à relever avec plus d'éclat les beautés qui attirent tous les suffrages.

Charles-Alphonse Dufrenoy, né à Paris en 1611, y mérite une place distinguée. La peinture et la poésie, qu'il a cultivées avec un égal succès, ses belles connaissances dans les langues anciennes, les sciences de l'anatomie, de la perspective, de l'architecture, ont rendu son nom immortel.

Dufrenoy, après avoir remporté les prix dans

Deux autres pendans qui ont appartenu au prince de Bouillon, ont été vendus *huit mille guinées*, vers 1805.

En 1806, un marchand de Paris y a vendu un seul tableau de ce maître *dix-neuf mille guinées*.

S. M. l'Impératrice de France possède dans sa collection deux *Claude Lorrain* qu'on estime généralement *cinq cent mille livres*.

toutes ses classes, se livra à la peinture. A l'âge de vingt-cinq ans il se rendit à Rome, et forma son talent sur la simplicité sublime de l'antique, les graces de Raphaël, la hardiesse de Michel Ange et le coloris du Titien. Cette étude l'a conduit à peindre, pour le Vénitien *Marc Paruta*, une *Vierge à demi-corps*, et une *Vénus* couchée dont on a toujours fait le plus grand cas. Selon Depiles, son meilleur ouvrage était au Rinci : il le fit pour M. Bordier, intendant des finances. Dans l'église de Sainte-Marguerite, on voyait de son pinceau *le Martyre de la Sainte*. De la Ferté dit : On ne compte qu'environ cinquante tableaux de Dufrenoy, tant histoire, paysage, architecture, ruines de Rome, que copies, d'après le Titien et autres maîtres. Si ce petit nombre d'ouvrages était insuffisant pour la gloire de Dufrenoy, on pourrait y ajouter, pour que rien n'y manquât, son poëme *de Arte Graphicâ*, qui a été traduit en italien, en anglais, en français, et qui, par le mérite de ses préceptes et de sa belle latinité, est comparé à l'Art Poétique d'Horace.

Cet homme rare mourut à Villiers le Bel en 1685, âgé de cinquante-quatre ans.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Pensées nobles, érudition, convenances dans tout, compositions chargées, expressions modé-

rées, dessin correct, coloris plus recherché que vrai, exécution peinée, touche molle.

Un des noms qui resteront toujours célèbres dans les annales de l'école française, c'est celui de Sébastien BOURDON. Il naquit à Montpellier en 1616. Cet homme extraordinaire n'eut presque point d'enfance. Les premiers élémens de la peinture qu'il reçut de son père, ne firent, pour ainsi dire, que développer en lui un germe qui semblait n'avoir besoin que de la nature pour le faire éclore. Il avait à peine quatorze ans, lorsqu'il fit un plafond dans un château voisin de la ville de Bordeaux. Il vint se fortifier à Paris, et se rendit ensuite en Italie, où il fit des prodiges. A son retour en France, il débuta par le fameux tableau du *Crucifiement de saint Pierre*, autrefois à Notre-Dame, actuellement au musée Napoléon : il avait alors vingt-sept ans.

Bourdon était protestant; persécuté à la révocation de l'édit de Nantes, il fut du nombre des gens de mérite qui s'expatrièrent, et il se réfugia en Suède, auprès de la reine Christine, qui accueillait avec honneur tous les talens étrangers. Cette princesse, en le nommant son premier peintre, lui donna les marques les plus éclatantes de sa libéralité et de son goût pour les beaux arts. En 1663, Bourdon revint à Paris, et continua à

signaler ses talens dans des entreprises qui lui ont valu sa célébrité, telles que l'*Hôtel Bretonvilliers*, la *Décollation de Saint-Protais*, autrefois dans la nef de l'église Saint-Gervais, actuellement au musée Napoléon. *Astianax découvert par Ulysse dans le tombeau d'Hector*, Sam. Bernard, sculp.; *Persée, après la délivrance d'Andromède, se lavant les mains dans la fontaine d'Hypocrène*, Bassan exc.; *Jacob emportant les idoles de Laban*, eau-forte de R. Earlom; *Retour d'Égypte, où la Vierge lave du linge*, E. Hainzelmann, sculp.; *la Vierge, le sein nu, et l'enfant Jésus endormi*, M. Natalis, sculp. Bourdon a gravé de sa main à l'eau-forte plus de quarante pièces assez capitales : les plus renommées sont *les Sept Œuvres de miséricorde* (1); savoir :

1°. *Esurientes pascere :* Abraham traite les anges qui lui annoncent la fécondité de Sara.

2°. *Potare sitientes :* Élie nourrit de pain et d'eau les prophètes persécutés par Jezabel.

3°. *Hospitio excipere advenas :* Lot donnant l'hospitalité aux deux anges à Sodome.

4°. *Vestire nudos :* Jacob soulage les pauvres, et leur fait distribuer des vêtemens.

5°. *Aegros curare :* David prosterné demande

---

(1) Les premières épreuves sont, avec l'adresse de l'auteur, au faubourg Saint-Antoine.

au Seigneur la guérison de son peuple frappé de la peste ; et l'ange exterminateur remet l'épée dans le fourreau.

6°. *Liberare captivos :* Après la prise de Jérusalem, Nabuzardan fait ôter les chaînes à Jérémie.

7°. *Sepelire mortuos :* Tobie fait ensevelir les morts que Sennacherib avait fait tuer.

Indépendamment du grand caractère que développa Bourdon pour graver dans la mémoire les faits historiques, religieux, accroître la vénération des hommes par des chefs-d'œuvre dignes de leur admiration, ce peintre fut encore un vrai protée dans les arts. Familiarisé avec tous les genres, il imitait les maîtres de son temps avec tant d'adresse, qu'il les trompait eux-mêmes. On connaît de lui les imitations de Claude le Lorrain, du Poussin, du Carrache, d'André Sacci, jusqu'à des sujets dans le goût et la manière de bamboche, capables de séduire les yeux des plus fins connaisseurs. Enfin il traita avec un égal mérite l'histoire, le portrait et le paysage. Nous avons *douze grands paysages* de sa composition, qu'il a gravés lui-même ; le portrait de *Christine, reine de Suède,* gravé par Nanteuil en 1654. Dans le goût des bambochades, nous avons *un Corps-de-Garde*, gravé, J. Cœlemans.

Agité par un sentiment particulier, son imagination ardente, poétique, riche d'observation, souvent bizarre et sauvage ; l'ordonnance grande,

élevée de ses compositions; la force, l'énergie de ses expressions, l'inégalité de son esprit et de ses pensées, jettent diverses impressions dans l'ame. Ses paysages inspirent la mélancolie, l'étonnement ou l'effroi; quelquefois, indocile aux règles des sciences qui lui étaient familières, il paraît plus romantique que vrai. Dans l'histoire, il montait souvent son style sur celui du Poussin, et l'on remarque dans son coloris quelques nuances de celui du Titien. Les goûts variés, bizarres et vraiment pittoresques du *Bendetto* n'eurent pas moins d'empire sur son esprit; mais, en général, il montre une chaleur dans ses ensembles, une liberté, en un mot, une physionomie dans ses caractères et ses attitudes, qui le rendent original et facile à distinguer.

Ce savant peintre fut un des douze anciens qui jetèrent les fondemens de l'Académie royale de Peinture : il en était recteur, lorsque la mort le surprit en 1662.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Proportions sveltes, attitudes naïves, expressions austères, distribution antique, style noble, dessin correct, coloris aérien, transparent (1).

---

(1) Vente du prince de Conti, n°. 464 du catalogue : Le Départ de Jacob; hauteur, deux pieds neuf pouces; largeur, trois pieds neuf pouces. 4701 liv.

§ II.

La faveur met au-dessus de ses égaux, et la chute met au-dessous, dit la Bruyère : le Brun en offre un exemple frappant. Sous le ministère de Colbert, il ne manqua à sa fortune que le titre de souverain des arts ; sous celui de Louvois, il fut disgracié et abandonné des courtisans. La philosophie, qui aide à supporter les revers, n'étant point venue à son secours, il succomba sous le poids des ressouvenirs et du regret ; mais si l'on ne perd pas de vue sa conduite noble, généreuse, la quantité de chefs-d'œuvres que lui doivent les arts, on trouvera que son ambition fut trop punie.

Charles Lebrun apporta en naissant les plus brillantes qualités ; la fortune seconda son mérite ; il fut habile dès qu'il eut la force de penser, et

---

Vente de M. Trouard, n°. 12 du catalogue :

Le Martyre des Machabée ; hauteur, dix-huit pouces ; largeur, quatorze pouces. 1500 liv.

Vente de M. de Boisset, n°. 168 du catalogue :

L'Adoration des Bergers et celle des Mages ; hauteur, dix-sept pouces six lignes; largeur, treize pouces. 3901 liv.

Vente de M. Ledoux, n°. 46 du catalogue :

Autre Adoration des Rois. 3600 liv.

Les tableaux de Bourdon sont répandus dans les galeries des souverains et les plus riches cabinets de l'Europe.

son esprit élevé le conduisit toujours à une plus grande perfection. Il dut son éducation au chancelier Seguier, protecteur éclairé des beaux arts, et les règles de la peinture au célèbre Poussin, dont il mit à profit les leçons pendant son séjour à Rome. De retour en France, il se fit remarquer par des travaux surprenans. Louis XIV, dont l'histoire ne devait être confiée qu'à de savantes mains, le chargea de peindre les principaux événemens de son règne; et il justifia le choix du monarque. Aussi grand poëte que bon historien, il sut toujours faire un heureux emploi des sentimens qui mirent en œuvre ses belles connaissances littéraires. Ses observations sur le cœur humain, ses recherches sur les anciens, et son génie universel, lui ont mérité les surnoms de l'Homère et du Quint-Curce du siècle de Louis XIV.

Au comble des faveurs, on lui reproche d'avoir exercé un esprit de domination, toujours nuisible aux progrès de l'art. On ne peut cependant croire à cette basse jalousie qu'on lui attribue pour flétrir sa mémoire. Il eut sans doute une influence considérable sur le goût qui régna long-temps dans l'école française; mais, si l'on veut être impartial, on conviendra que l'ascendant seul de son génie suffisait pour lui donner cette influence. Cet ascendant, il est vrai, perd les arts, lorsque l'am-

bition ou le besoin s'en rendent captifs, parce qu'il entraîne à une constante imitation, et que celle-ci amène la décadence des beaux arts.

Le Brun, favori de la cour, où il effaçait tous les artistes ses contemporains, et recevant d'une main les faveurs pour les dispenser de l'autre, devait nécessairement attacher à son char ses émules et ses rivaux. La gloire n'est que trop ordinairement sacrifiée à la fortune. On imite pour plaire, quand on pourrait créer et se faire un nom célèbre; et c'est, pour l'ordinaire, à ce penchant naturel, qui nous fait céder aux circonstances, qu'il faut attribuer ces systêmes, près desquels vient se perdre l'originalité de conceptions et d'idées que chaque être apporte en naissant.

Quoique grand admirateur de l'école romaine, le Brun paraît s'être attaché plus particulièrement à l'étude du Carrache. Son caractère de dessin, son coloris solide et vigoureux, indiquent une préférence marquée pour ces illustres fondateurs de l'école lombarde.

On lui reproche cependant plus de pratique que d'imitation dans son coloris; à la vérité, il manque de cette variété de teintes qui nuance les mouvemens oscillatoires de la vie, et souvent il pousse trop au rouge. Un reproche que l'on peut encore lui faire, est d'avoir trop négligé l'examen de l'antique, pour se livrer à cette vaste théorie qui lui

a fait contracter des habitudes d'autant plus vicieuses, qu'elles sont environnées de perfections; mais ce génie fait tout oublier devant ses magnifiques batailles d'Alexandre, et les actions glorieuses de Louis XIV, dont il a enrichi la superbe galerie de Versailles. Ces monumens honoreront à jamais la nation française, le siècle qui les a vu naître, et la scène des beaux arts.

Le traité curieux que le Brun a laissé sur les Passions de l'Ame, annonce sa pénétration. Les figures en sont le principal objet; elles expriment bien le caractère de chaque passion. Les observations dont elles sont accompagnées devaient nécessairement faire suite au traité sur la Physionomie, dont il s'occupait quand la mort le surprit (1).

Le Brun, né à Paris en 1619, mourut en 1690, âgé de soixante-onze ans. La considération et l'estime générale qu'il s'était acquises à la cour, lui firent obtenir les priviléges de l'Académie royale de Peinture, dont il fut élu le premier directeur. Le monarque, pour couronner ses succès, l'anoblit, le nomma son premier peintre, et lui fit présent de son portrait enrichi de diamans.

---

(1) J'ai donné des éclaircissemens sur cet Ouvrage, dans l'avis préliminaire *des Passions et de leurs expressions générales et particulières, sous le rapport des beaux arts, etc.*, que j'ai publié en 1804.

La poésie, qui devait un hommage à ses travaux, les a célébrés ainsi :

Lebrun peint à nos yeux le fier et le terrible;
Il étonne, il instruit : tout nous paraît sensible.
L'heureuse allégorie illustra ses travaux.
On croirait que Pallas dirige ses pinceaux.
Ce sublime génie, à qui tout est possible,
De son savant flambeau éclaire tous les arts;
Palais, temples, tombeaux lui doivent nos regards.
La faveur qu'un grand roi daigna sur lui répandre,
Lui fit, par son savoir, ressusciter la cendre.

Les ouvrages de ce grand peintre sont trop connus pour en faire l'énumération; d'ailleurs, la plupart ont été traduits par les premiers graveurs de l'Europe. Si j'en cite quelques-uns, c'est pour remplir le plan que je me suis proposé dans cette galerie, et ne rien laisser en doute sur l'existence et la gloire des hommes qui s'y trouvent placés.

Actions d'Alexandre, cinq pièces :

Alexandre passe le Granique, et met les Perses en fuite.

Alexandre défait Darius à la Bataille d'Arbelles.

Alexandre, après avoir vaincu et pris Porus, le reçoit au nombre de ses amis.

Alexandre fait son entrée triomphante dans Babylone, gravés par G. Audran.

Alexandre, accompagné d'Éphestion, entre dans la tente de Darius, où il trouve la mère, la femme et les filles de ce prince, gravé par G. Edelinck.

Les quatre Élémens, à la gloire de Louis XIV, gravé par Sébastien le Clerc.

Le Plafond du Salon de la Guerre, à Versailles; Marie-M. Horlemels, sculp.

Jésus-Christ dans sa gloire parle aux Puissances célestes; voûte de l'ancienne chapelle de Sceaux; B. Picard, sculp.

Plafond du grand escalier de Versailles; Ch. Simonneau, sculp.

Les différentes Nations de l'Europe; A. Loir.

Jésus-Christ servi par les Anges; J. Mariette, sculp.

Le Christ aux Anges; G. Edelinck, sculp.

Le Massacre des Innocens; A. Loir.

La Madeleine foulant aux pieds ses atours; G. Edelinck.

La Franche-Comté conquise pour la seconde fois; Ch. Simonneau, sculp.

Saint Jean en extase dans l'île de Pathmos; F. de Poilly, sculp.

Saint Louis en prière; G. Edelinck, sculp.

Le Martyre de saint Étienne; G. Audran, sc.

L'Amour fixé; de Marcenay de Ghuy, sculp.

L'Assomption de la Vierge; Louis Simonneau, sculp.

Voûte de la galerie du président Lambert; Mathys Pool, sculp.

Grande Thèse, Louis XIV, protecteur des Arts et des Sciences; S. de Poilly, sculp.

Grande Thèse, Louis XIV à cheval, protecteur des Vertus, et destructeur des Vices; G. Edelinck, sculp.

Les amis des arts regrettent son beau plafond du séminaire de Saint-Sulpice, dont la démolition a entraîné la perte en 1804 : il en reste la gravure par C. Simonneau.

Nous avons le portrait de ce grand homme peint par Largillière, pour sa réception à l'académie, gravé par G. Edelinck.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Compositions vastes, abondances réfléchies, érudition, expressions fortes et sublimes, attitudes imposantes, dessin mâle, proportions un peu courtes, ordre et vérité dans les draperies, coloris vigoureux, tirant quelquefois sur le rouge briqueté, mode de l'école lombarde.

§ III.

On voit des hommes si heureux dans le cours de leur vie, qu'ils semblent n'avoir qu'à comman-

der à l'opinion ou à la fortune pour s'élancer hors de la sphère commune des hommes ordinaires : tel on voit figurer Mignard dans le siècle de Louis XIV.

Pierre MIGNARD, né à Troyes en Champagne, en 1610, surnommé le Romain, pour le distinguer de Nicolas son frère, et parce qu'il passa un grand tiers de sa vie à Rome, eut l'avantage de séjourner dans cette capitale des arts sous le pontificat d'Urbain VIII, et d'être intimement lié avec le Poussin. De l'aveu de ce grand peintre, il paraît qu'il s'était déjà fait une réputation considérable dans le portrait. Mignard quitta l'Italie pour se rendre en France, aux ordres de Louvois. Ce ministre, ennemi de Colbert, était toujours disposé à nuire à ses favoris ; et Mignard, adroit, spirituel et ambitieux, profita de cette circonstance pour son avancement. Envieux des faveurs dont la cour comblait l'illustre auteur des batailles d'Alexandre, et se laissant aller aux passions hideuses de la haine et de la jalousie, il ne négligea rien pour attirer sur lui-même ces faveurs. Le Brun en mourut de douleur, et la fin de ce grand homme fut le dernier échelon qui porta Mignard au faîte des grandeurs. Il remplaça son rival dans la fonction de premier peintre du roi ; et le monarque le décora de l'ordre de Saint-Michel.

Pierre Mignard, quoique beaucoup inférieur à son illustre prédécesseur, fut cependant un grand peintre : Molière a chanté ses talens dans un poëme français à sa louange, sur la coupole du Val-de-Grace (1).

Le coloris de Mignard est d'une grande fraîcheur; son pinceau est suave, moelleux, agréable et bien touché. Ses compositions, en général, annoncent un génie fécond, riche d'idées, et la poétique des beaux arts; mais son dessin et ses caractères n'ont ni l'expression ni l'énergie qui conviennent à l'histoire, ni cette philosophie qui élève l'ame jusqu'au sublime, dans le style noble et magnifique des sujets religieux, allégoriques ou fabuleux.

Le portrait fit sa fortune : il a peint des tableaux de famille qui sont d'une grande beauté. L'art d'embellir, qu'il possédait au suprême degré, son pinceau délicat et mignardé, lui valurent les applaudissemens des graces, et les honneurs du triomphe, dans l'illusion mensongère de la flatterie.

Ses ouvrages, accueillis de son temps avec transport, jouissent encore de l'estime publique, mais ne sont plus classés qu'au troisième ordre de l'école de France. Peu ont passé chez l'étranger; la plu-

(1) Monument de la piété d'Anne d'Autriche.

part ornaient les palais de nos rois, tels que Versailles, Trianon, Compiègne, le Louvre (la galerie d'Apollon) et Saint-Cloud.

La mémoire et les traits de Pierre Mignard ont été consacrés à la postérité par les plus savans burins de l'Europe : en voici une idée, par quelques morceaux de son œuvre.

Prométhée dérobant le Feu du Ciel, excite la colère de Jupiter; premier salon de Versailles, Sébast. Antoine. *Vulcain présentant Vénus à Jupiter et aux Dieux assemblés*; second salon de Versailles, Ch. Dupuis, sculp. *Apollon distribue des récompenses aux Sciences et aux Arts*; à Versailles, Simon Thomassin, sculp. *La Vierge, l'enfant Jésus et le petit saint Jean*, Fr. de Poilly, sculp. *La Vierge et l'enfant Jésus qui prend une grappe de raisin*, J. L. Roullet, sculp. *Le Mariage de sainte Catherine*, S. de Poilly, sculp. *La Visitation de la Vierge*, J. L. Roullet, sculp. *Saint Charles Borromée donnant la communion aux Pestiférés*, J. S. de Poilly, sculp. *La Jalousie et la Discorde*, salon de Saint-Cloud, J. Audran, sculp. *La Peste d'Égine, causée par la jalousie de Junon, qui plane dans les airs*, G. Audran, sculp. *Syrinx poursuivie par le dieu Pan, est reçue par le fleuve Alphée*, Ed. Jeaurat, sculp.

PORTRAITS.

Louis XIV en armure à l'entrée d'une tente, L. Roullet, sculp.

Catherine Mignard, comtesse de Feuquière, tenant le buste de Mignard son père, J. Daulle.

Le Pelletier, P. Drevet; *Louvois*, G. Edelinck; *madame de Maintenon*, Etienne Fiquet; *la duchesse de Guise*, Ant. Masson, en 1684; *Mazarin* dans un ovale, au bas les armes de France et de Navarre, Robert Nanteuil, 1660; *le pape Alexandre VII*, N. Pitau; *Silva, médecin*, G. F. Schmidt. Le même a gravé le portrait de P. Mignard, d'après H. Rigaud, pour sa réception à l'Académie royale de France.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Beaux choix dans l'invention, poésie, érudition, pensées ingénieuses, actions froides, expressions vagues, dessin mou, coloris clair, frais, pinceau suave, touche arrondie.

Nicolas Mignard, dit d'Avignon, frère aîné du précédent, né à Troyes en Champagne en 1608, s'est également distingué dans l'histoire et le portrait. Il a traité avec fraîcheur les sujets dans le goût érotique, à l'exemple de l'Albane, qu'il avait étudié avec soin. Nicolas Mignard est mort

à Paris, en 1668, âgé d'environ soixante ans. On remarque qu'il peignait de la main gauche. Nous avons de lui : *le Portement de Croix*, J. Boulanger; *la sainte Famille et saint Jean*, Ant. Masson, sculp.; et le portrait de Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, devenu fameux par la gravure d'Antoine Masson, morceau connu sous le titre du *Cadet à la Perle*.

Il a gravé à l'eau-forte sept sujets historiques et fabuleux, d'après les peintures d'*Ann. Carraci*, au palais Farnèse.

Il semble que l'histoire des peintres français serait incomplète, si l'on n'y trouvait point Philippe de Champagne, compagnon d'étude et ami du Poussin. Les uns le classent dans l'école flamande, les autres dans l'école française; mais, attaché à cette dernière depuis son enfance, un des fondateurs de l'Académie royale de Peinture, recteur de cette compagnie jusqu'à sa mort, la nation française a de justes droits pour revendiquer la mémoire d'un homme élevé dans son sein, lorsqu'elle a tant contribué à sa gloire.

Champagne, grand peintre, homme sage et vertueux, vint au monde à Bruxelles, en 1602. Excellent dans une infinité de parties de la peinture, il n'avait qu'un pas à faire pour les réunir toutes en perfection, si la nature ne lui eût pas

refusé le génie de l'invention. Dans les traits simples de la vérité, c'est-à-dire dans les sujets de peu de figures, ou le portrait, il est admirable; rien n'y est négligé pour la séduction; son coloris est flou-suave et frais, son pinceau est moelleux, agréable et fini; mais ses caractères sont sans force, sans énergie, et ses situations immobiles. Une grande scène de Philippe de Champagne, est comme un bon livre qu'il faut lire posément feuillet à feuillet, pour en tirer des jouissances infinies, dont les beautés ravissantes, la richesse des détails, échappent à l'esprit, lorsqu'il cherche l'unité de l'ensemble dans le point de vue.

En rapportant qu'il était aimé de Perefixe, évêque de Rhodez, considéré du cardinal de Richelieu, et chéri de la maison de Port-Royal, c'est faire de lui un grand éloge.

Humble par caractère, Champagne vit avec résignation Lebrun prendre le timon de la peinture dans le moment de sa plus grande force; il fut même un des premiers à applaudir au choix de Louis XIV. Cet artiste, qui jouissait de l'estime universelle, fut généralement regretté, lorsqu'il mourut en 1693 (1).

Ses ouvrages publics, et les plus précieux, dé-

---

(1) On trouve son nom sur la liste de 1673.

corent aujourd'hui le musée Napoléon et la galerie du Sénat conservateur; on y voit :

Saint Ambroise, archevêque de Milan, en oraison de nuit dans un temple, et saint Gervais et saint Protais qui lui apparaissent, en lui révélant le lieu où leurs corps sont inhumés.

Saint Ambroise qui fait transporter les corps de ces deux saints, de l'endroit où ils ont été trouvés, à la cathédrale de Milan.

La Cène, sous les traits du Christ et des Apôtres, représentant les portraits des principaux solitaires de Port-Royal, parmi lesquels on distingue Antoine le Maître, Arnaud d'Andilly, Blaise Pascal, etc.

Les Religieuses. C'est la fille aînée de P. de Champagne, religieuse à Port-Royal, réduite à l'extrémité par une fièvre continue, qui recouvre la santé, après s'être mise en prière avec une de ses compagnes.

Le Repas chez le Pharisien; Jésus en Croix; la Mère de douleur; la gravure a publié *Jésus-Christ parlant à la Samaritaine;* G. Edelinck, sculp.; *Moïse avec les tables des dix Commandemens,* gravé par Nanteuil et Edelinck; *l'Ange du Seigneur apparaît en songe à saint Joseph;* P. Lombars, sculp. *Saint Bruno, prosterné avec ses confrères, adresse ses prières au Christ dans les nues;* N. Pitau, sculp.

PORTRAITS.

Philippe de Champagne, peint par lui-même; G. Edelinck, en 1676. *Antoine Armand*, P. Drevet. *Charles de Benoise*, conseiller de grand-chambre; Nanteuil, sculp. *Léon Bouthillier*, comte de Chavigny, secrétaire d'état, *idem*. *Henri Duplessis de Guénégaud*, médecin, *idem*. *Latour d'Auvergne* en cuirasse, *idem*. *Henri d'Orléans*, duc de Longueville et d'Estourville, prince souverain de Neufchâtel. *Ferdinand de Neufville*, évêque de Chartres, *idem*. *Pompone de Bellièvre*, premier président, *idem*. *Armand Duplessis*, cardinal de Richelieu, *idem*. *Michel Letellier*, ministre et secrétaire d'état, *idem*. *Vincent Voiture*, homme de lettres, de l'Académie française, *idem*.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Choix noble, imitation fidèle, ordonnance et disposition faibles; actions, expressions inchoatives; pinceau suave, coloris vigoureux, transparent (1).

---

(1) Vente de M. de Julienne, n°. 127 du catalogue : Notre-Seigneur à table avec ses disciples; hauteur, deux pieds trois pouces; largeur, quatre pieds sept pouces. 400 liv.

Le même, à la vente du prince de Conti. 2590 liv.

Jean-Baptiste Champagne, élève et neveu du précédent, naquit à Bruxelles en 1657, et mourut professeur de l'Académie en 1693. Il a peint dans le style et la manière de Philippe de Champagne; et quoique lui étant de beaucoup inférieur, il a laissé quelques ouvrages qu'on estime. B. Pitau a gravé d'après lui *la Vierge, l'Enfant Jésus, sainte Anne* et *saint Jean*, sujets en demi-figures.

§ IV.

Quelqu'un a dit : La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau. Elle lui donne de la force et du relief; mais on est fondé, d'après l'expérience, à croire que l'excès en est nuisible. C'est ainsi que pensait Montaigne; car il dit quelque part : *Quand on se ravale, trop souvent on vous prend au mot.* Il ajoute : *Si je me semblois bon et sage, je l'entonnerois à pleine teste. Dire moins de soy qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie : se payer de moins qu'on ne vaut, c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote.* La société préconise en effet la modestie; mais il lui arrive assez rarement de récompenser celui dont elle honore les talens; et l'homme modeste, si j'ose le dire, n'est que trop souvent victime de cette vertu. Nous en trouverons une preuve dans Louis Testelin,

né à Paris en 1615. Cet artiste timide, dont le mérite fut constamment en butte à l'envie et à la jalousie, assez sage pour ne jamais défier ses rivaux, et pour fuir les grands et les riches plutôt que de s'en plaindre, eût été oublié, sans les secours généreux de Lebrun, qui veillait sans cesse aux succès des talens distingués. Le plus beau tableau sorti des mains du modeste Testelin, est *la Résurrection de Tabithe par saint Pierre* : il fit tant de sensation, qu'on en attribuait la conduite à Lebrun. On cite encore *la Flagellation de Paul et de Silas*. Ces deux tableaux décoraient autrefois l'église de Notre-Dame. Un troisième tableau, représentant *saint Louis qui panse un malade au milieu des princes de sa cour*, décorait l'autel d'une des salles de la Charité (1). G. Audran a gravé d'après lui : *le Temps, chassant l'Ignorance, découvre la vérité de la Peinture*. Testelin a gravé à l'eau-forte quatre pièces de *Jeux d'Enfant*, d'après ses propres dessins ; *l'Union, la Félicité céleste et terrestre, la Fidélité, la Fraude découverte*.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Grand style, uniformité dans les masses, dessin

---

(1) A Paris, rue des Saints-Pères.

régulier, proportions lourdes; couleurs locales bien entendues; pinceau léger, moelleux; effet général suivant le mode de Lebrun.

Thomas BLANCHET, né à Paris en 1617, étudia d'abord la sculpture, que lui fit abandonner la faiblesse de son tempérament. S'étant rendu très-jeune en Italie, il confia le soin de ses études à l'algarde André Sacchi. Le Poussin, qu'il visitait souvent, l'aida de ses conseils; et il fit des progrès étonnans en très-peu de temps. De retour en France, il s'arrêta à Lyon, où on le retint pour peindre les plafonds de l'Hôtel-de-Ville. Il y a représenté un mélange d'histoire et d'allégories, qui caractérise *la Justice et ses attributions*. A Paris il a peint, pour la Cathédrale, *le Ravissement de saint Philippe, après le baptême de l'Eunuque de la reine de Candace*. Blanchet a composé *la Thèse de Philosophie, soutenue par François d'Albigny, sous l'invocation de saint François de Paule*, et *la Thèse de Philosophie soutenue par les trois princes palatins du Rhin*. Ces deux pièces sont gravées par J.-J. Thourneyser. Nous avons encore de ce peintre le frontispice allégorique de *la Bilancia Politica, del Boccalini*, et le *portrait d'un magistrat*, avec des attributs allégoriques gravés par le même, ainsi que le *portrait de Charrier*, gravé par Antoine Masson.

On trouve de l'esprit et du goût dans les ouvrages de cet artiste : son coloris est vigoureux ; mais son style est faible et de petite manière.

Verdier, Houasse, Audran, tous trois élèves de Lebrun, et ses coopérateurs, montrent dans leurs ouvrages plus de flexibilité dans l'esprit que d'invention. Entièrement voués à leur maître, ils s'attachèrent plus à imiter sa manière qu'à s'en faire une particulière, et ne purent jamais s'affranchir de cette espèce d'esclavage que l'on trouve dans leurs productions.

Claude AUDRAN, né à Lyon en 1639, fut un des trois en qui Lebrun reconnut plus de capacité ; aussi l'employa-t-il dans les *Batailles d'Alexandre*. Il a peint, pour Notre-Dame et la Chartreuse de Paris, *le Miracle des cinq pains* ; B. Audran, sculp. ; et *la Décollation de saint Jean*. En 1684 il fut élu académicien, sur *l'Institution de l'Eucharistie* ; tableau assez médiocre. En 1681 il fut reçu professeur, et en 1684 il mourut, âgé de quarante-trois ans. Le style de son maître, qui faisait la passion du temps, a singulièrement contribué à sa réputation : cette disposition dans le goût fit également celles de Houasse et de Verdier.

René-Antoine HOUASSE, né à Paris en 1645, fut élu à l'Académie en 1673, sur *Hercule com-*

battant l'Hydre dans les marais de Lerne. En 1699, le roi le nomma directeur de l'Académie de Rome, où il demeura cinq ans. Il se rendit ensuite à la cour d'Espagne, où il a fait beaucoup de grands ouvrages, et mourut à Paris, trésorier de l'Académie Royale, en 1707, dans la soixante-cinquième année de son âge. Houasse a peint les plafonds des salons de Vénus et de l'Abondance, à Versailles, ainsi que plusieurs sujets des Métamorphoses à Trianon.

François VERDIER, né à Paris en 1691, fut le meilleur des trois, et l'un des élèves de Lebrun qui a le plus approché de sa manière. L'illustre peintre lui donna sa nièce en mariage, et le fit recevoir à l'Académie avec une distinction particulière. Verdier mourut professeur en 1730, âgé de trente-neuf ans, avec les honneurs d'une célébrité bien tombée de nos jours. Cet artiste a laissé une quantité prodigieuse de dessins, et quelques tableaux à Trianon, qui prouvent un génie abondant, facile, et une belle érudition de l'histoire sacrée et profane. On rencontre dans le nombre de ses études, quelques figures dessinées dans un bon caractère, lesquelles font connaître qu'il dut être un excellent professeur pour l'enseignement des élèves. On a gravé, d'après Verdier, vingt-huit sujets de l'*Histoire de Samson.*

CARACTÈRE DISTINCTIF DE CES TROIS ARTISTES.

Compositions, dispositions, style, coloris, dessin suivant le mode de Lebrun, mais dégénéré en profusion, affectation et lourdeur.

Dans le troisième ordre des bons artistes de ce temps, on trouve Nicolas Loir, né à Paris en 1624, et mort dans la même ville en 1679. Quoiqu'élève du Bourdon, il ne prit rien de son maître, et se fraya une route particulière et originale en Italie, où il se rendit en 1637. Ses ouvrages décèlent partout l'homme érudit et la connaissance de toutes les parties qui tendent à la perfection de l'art qu'il a exercé; il ne lui manqua, pour les faire valoir, qu'un peu plus d'ame et de pathétique. L'allégorie, la perspective, l'architecture, ornaient ses compositions; on y admirait l'étude du raccourci dans les plafonds, et les convenances dans le costume; deux points constitutifs de l'art, où l'on reconnaît le peintre savant et lettré. Le premier tableau qui a fait sa réputation en Italie, est *Darius qui visite le tombeau de Sémiramis*. A son retour en France, il fut élu académicien, en 1663, sur un tableau représentant *les Progrès de la Peinture et de la Sculpture sous le règne de Louis XIV*. Son plus

bel ouvrage est *Cléobis et Biton traînant le char de leur mère, prêtresse de Junon, jusqu'au temple de la déesse.* Le peintre en a fait une eau-forte. On voyait autrefois, de Loir, dans l'église de Saint-Barthélemy, à Paris, *Notre-Seigneur qui met un anneau au doigt de sainte Catherine;* et à Notre-Dame, *saint Paul devant le consul Sergius, aveuglant un Magicien.* Dans les appartemens du roi, à Saint-Germain-en-Laye, il a peint *Deux Femmes tenant une couronne de laurier,* et *Flore entourée des Amours.* J. Boulanger a gravé *Salvator mundi, miserere nobis. La Vierge et l'Enfant Jésus adoré par le petit saint Jean;* deux autres *Saintes Familles,* sont gravés par Alexis Loir, frère du peintre; et Nicolas Loir lui-même a gravé, d'après ses propres compositions, *douze petits sujets de Vierge,* et *deux grands Paysages.*

Loir s'est attaché, à Rome, à copier le Poussin, et quelques-unes de ses copies sont si excellentes, qu'on les a quelquefois prises pour les originaux. Tel est le tableau du *Jugement de Salomon,* au Musée Napoléon, qui porte son faire; deux superbes copies, *le Veau d'or* et *le Passage de la mer Rouge,* que j'ai rapportées d'Auvergne, et qui sont passées en Allemagne.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Erudition, convenances, dessin vrai, faiblesse dans les contours; affectation dans le style; caractères de tête maniérés, draperies lourdes, coloris agréable.

Paris CORNEILLE, né à Orléans en 1603, et mort à Paris en 1664, est père de deux artistes distingués. Poilly a gravé d'après lui *saint Paul et saint Barnabé refusant le Sacrifice de la ville de Lystre.* Les ouvrages de Paris portent un très-bon caractère, et un goût qui rappelle le mode antique : on y désirerait un peu plus d'intelligence du clair-obscur.

Son fils aîné, Michel CORNEILLE (1), né à Paris en 1642, et mort dans la même ville en 1708, âgé de soixante-six ans, doit être placé au rang des grands peintres de la France. On trouve son nom sur la liste de 1673. Il fut un des anciens fondateurs de l'Académie royale de Peinture : ses tableaux se voyaient autrefois dans plusieurs églises de Paris; la plupart ont été perdus pendant les troubles. Les plus remarquables

(1) Ou M. A. Corneille; c'est ainsi que se trouve signée la pièce représentant le Martyre de saint André, gravé par l'auteur.

sont *le Massacre des Innocens; saint Antoine de Padoue et saint François d'Assise; la Vocation de saint Pierre et de saint André; Dieu parlant à Moïse dans le buisson ardent*, gravé par lui-même; *Cléopâtre prenant l'aspic d'un panier de fruit que lui présente une paysanne*, idem; *Mercure annonçant la Paix aux Muses*, plafond du salon de la Reine; Cochin, sculp. *Pénélope occupée au milieu des femmes de sa maison*, idem; *Aspasie disputant au milieu des Philosophes de la Grèce*, idem; *Énée sauvant sa famille de l'embrasement de Troie*; Moitte, sculp. *La Présentation au Temple*; J. Mariette, sculp.; et *la Visitation*, P. Daret, sculp.

La chapelle de Saint-Grégoire, aux Invalides, est ornée de six tableaux de sa main, représentant les actions les plus éclatantes de la vie de ce docteur de l'Église : le sixième a été entièrement restauré par Doyen, peintre français actuellement en Russie.

On pourrait encore citer les plafonds qu'il a peints, tant à Versailles que dans d'autres maisons royales.

Corneille montre partout des pensées nobles, élevées, quoiqu'un peu agreste dans le style, le choix et l'expression. Savant dans la perspective, il sut ouvrir, percer, approfondir la scène, ménager avec art les espaces nuisibles à l'intérêt des

groupes et au caractère imposant qu'ils doivent conserver dans les sujets héroïques. Cette connaissance, appuyée du clair-obscur, dont il avait une parfaite intelligence, aide à faire supporter son coloris, qui annonce la timidité d'un pinceau peu familier avec les couleurs amies et les couleurs ennemies. Corneille avait beaucoup étudié les Carrache; il s'est quelquefois élevé à la hauteur de ses modèles. Sa mémoire était tellement empreinte du style de ces fameux fondateurs de l'école lombarde, qu'il s'amusait souvent à copier leurs dessins avec tant de perfection, qu'un grand nombre de ces copies sont répandues parmi les curieux pour les originaux.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Style grave, expressions vives, attitudes nobles, draperies suivant le mode antique, dessin fier, savante perspective, coloris médiocre.

Jean-Baptiste Corneille, son frère puîné, naquit à Paris en 1646, et mourut dans la même ville en 1695.

Nous avons de ce dernier : *Jésus-Christ apparaissant à saint François et à sainte Thérèse; l'Ange gardien conduisant l'enfance*, gravé par J. Mariette; *et saint Jean de la Croix*, dont le tableau était autrefois aux Carmes Déchaussés, à Paris.

Jacques Courtois, appelé communément le Bourguignon, vint au monde en 1621. Errant dans les armées, il gravait dans son esprit les siéges, les batailles et les escarmouches. Conduit par la nature à ce genre de composition, il cherchait toutes les occasions de s'y livrer. Long-temps il promena son émulation sans se fixer au sentiment particulier qui le sollicitait. Il s'essaya dans plusieurs villes d'Italie; l'école de Florence excita ses désirs, mais Rome termina ses courses; et la bataille de Constantin, par Jules Romain, fut le flambeau qui l'éclaira dans la route de la gloire qu'il s'est acquise. Cet artiste, né à Saint-Hypolite dans la Franche-Comté, en 1621, prit l'habit de jésuite sur la fin de ses jours, et mourut à Rome en 1676, âgé de cinquante-cinq ans.

A. Clouwet a gravé d'après lui, *un Combat de Cavalerie;* et Chatelin, *la Vue d'une Tour carrée au bord d'une rivière;* paysage.

Bourguignon sera toujours regardé comme un grand peintre de batailles. Sous les auspices du Guide, il a fait quelques tableaux d'histoire; mais en cela il est inférieur à lui-même. Son génie animé de la fureur des combats aimait mieux tracer le choc des escadrons, la fougue, l'élan rapide des chevaux, leur chute et les derniers soupirs des victimes du carnage. Avec un style mâle et un co-

loris plein de feu, il faisait encore ressortir l'horreur d'une mêlée, par des expressions fortes et vigoureuses, et des attitudes pleines d'action et de vie. Sa touche, variée selon la nature des objets, fait illusion; et son dessin léger, spirituel, n'est pas dénué de caractère.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Génie ardent, actions violentes plus généralement, touche large et spirituelle, coloris vigoureux, empâté et transparent; contraste brusque du clair au brun; effet éclatant, harmonieux partout.

Quoique Bourguignon se fût fixé en Italie, ses talens ne furent point perdus pour la France : Parrocel suivit ses traces dans cette contrée pour en enrichir sa patrie.

Joseph Parrocel, né à Brignole en Provence, en 1648, égala le Bourguignon dans les batailles : il le surpassa même dans l'action. Si le costume bizarre de son temps ne gâtait point ses tableaux, on pourrait les offrir à l'étude comme de grands modèles à imiter. A son retour d'Italie, il trouva pour rival Vendermeulen, que Lebrun employait dans les travaux pour le roi; cette concurrence pensa le perdre. Dégoûté par l'intrigue des jaloux, il songeait à fuir sa patrie, lorsque son

mérite commença à se faire connaître, malgré les piéges que lui tendait l'envie. Le monarque l'aperçut : ce prince avait un coup d'œil si juste, qu'aucun talent ne pouvait lui échapper. Le ministre reçut des ordres à l'avantage de Parrocel, et l'artiste fit des tableaux admirables.

Ses compositions, avec une belle ordonnance, ne s'écartent jamais de la vérité. Il se plaisait, comme son maître, à tracer les fureurs de la guerre ; mais dans l'ardeur des combattans, toutes ses pensées, ses situations sont tourmentées sans invraisemblance, et la raison s'y trouve toujours à côté du sentiment. L'expression était son unique objet; de ce côté il surpassait encore le Bourguignon, et il le savait bien; car quand il en parlait, il disait *que ce peintre ne savait pas tuer son homme*.

Parrocel joignait à ses talens en peinture, l'amour des belles lettres. Ses connaissances littéraires lui inspirèrent l'envie d'être poëte. Oh! combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique! dit un grand modèle de son temps (1). Cette leçon lui fit reprendre sa palette, qu'il ne quitta qu'à sa mort, arrivée en 1704.

Nous avons le portrait de Charles Parrocel, peint par lui-même, et gravé par G. F. Schmidt.

---

(1) Madame de Sévigné.

Les pièces qui ont été gravées d'après Joseph Parrocel, sont : *Aurora, l'Armée se prépare à marcher; Meridies, l'Armée fait halte; Vesper, Bataille; Nox, Champ de Bataille; l'Ange parle à Monoah prosterné; David présente à Saül la tête et l'épée de Goliath,* etc.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Génie brûlant, expressions fortes, dessin correct, attitudes vraies, coloris chaud, vigoureux; clair-obscur parfait.

Il a laissé deux fils qui appartiennent au dix-huitième siècle.

§ V.

Les beaux arts encouragés et florissans firent naître des familles de peintres. Les plus renommées, après celle de Stella, dont j'ai parlé plus haut, furent : les Hallé, les Coypel, les Boullongne et les Detroy; celle des Coypel en a fourni quatre.

Dès qu'elles influencèrent l'instruction publique, il se fit une révolution très-sensible dans le goût; ou plutôt il fut si partagé, qu'il est difficile d'en donner une idée bien exacte.

La jalousie des nations étrangères contre l'école française, surtout des Italiens, l'ignorance de l'antique, et la passion du théâtre, furent les germes de cette décadence du grand goût, que l'on verra

toujours descendre jusque vers la fin du dix-huitième siècle. Le théâtre, qui donnait une si grande impulsion à la nation entière, produisit un effet contraire sur les beaux arts. Il paraîtra peut-être étonnant que, dans le temps même que Corneille et Racine plaçaient sur la scène le Sénat Romain, ce spectacle, aussi noble qu'imposant, devenu l'école des premiers hommes de l'état, de l'éloquence du barreau, et même de la chaire, n'ait été que nuisible aux artistes. Cependant si l'on fait attention au costume des acteurs du temps, qui figuraient les anciens peuples en habit de cour, et aux anachronismes sans nombre dans les accessoires et décorations, on sentira l'effet d'une pantomime fausse, étouffer, pour les arts d'imitation, la force de l'expression qui devait résulter de la vigueur des pensées sublimes dont retentissait la scène française. Nous trouvons, pour ainsi dire, le type de toutes ces inconvenances dans nos peintres d'histoire de cette époque.

Antoine Coypel, avec beaucoup d'instruction, se laissa entraîner comme bien d'autres. Cet artiste s'attacha particulièrement à l'histoire. On trouvait de l'invention, de la magnificence dans ses compositions, quoiqu'à une distance énorme des traits énergiques qui animent les expressions sublimes de l'idéal. Ses modèles, toujours trop

près de nos mœurs, ont fait dire, par un observateur judicieux, que cet artiste fut un des premiers qui introduisit des physionomies françaises pour représenter des personnages grecs et romains. Un Italien, spectateur d'une de ses compositions, dont il avait emprunté le sujet d'Homère, en faisait la description en disant : *Monsieur Achille, monsieur Agamemnon.*

En 1681, il fut reçu à l'Académie, sur un tableau représentant *Louis XIV qui se repose dans le sein de la Gloire après la Paix de Nimègue.* Il fut professeur en 1707, et directeur en 1714.

Ses principaux ouvrages sont : *Notre Seigneur dans le Temple avec les Docteurs ; l'Assomption de la Vierge ; la Guérison de l'Aveugle de Jéricho ;* et plusieurs sujets de l'Écriture sainte, exécutés en tapisseries, tels qu'*Athalie, Jephté, Suzanne, le Jugement de Salomon, l'Évanouissement d'Esther, Tobie, Jacob, Laban* et autres ; *Rebecca recevant les présens du serviteur d'Abraham ;* P. Drevet, sculp. *Vénus sur les Eaux ;* L. Desplaces, sculp. *La Vérité enlevée par le Temps, et la Sagesse et les Vices précipités ;* idem. *Le Père Eternel parlant à Adam et Eve après leur péché ;* P. Drevet, sculp.

Il a laissé *des Préceptes sur son art, mis en vers,* et qu'il a adressés à son fils ; ils ont eu l'approbation de l'Académie royale et des meilleurs poëtes

de son temps, tels que Boileau, La Fontaine et Racine, avec lesquels il était intimement lié.

Un ouvrage qui rendra toujours sa mémoire chère aux Français, est l'histoire métallique de Louis XIV, qu'il fit pour l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dont il fut associé. Antoine Coypel termina sa vie en 1722, âgé de soixante et un an.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Génie poétique, abondant; distribution scénique, expressions équivoques, attitudes guindées, actions préparées, dessin et touche maniérés, mélange bizarre de l'antique et du moderne, anachronisme dans le costume et accessoire, coloris haut et harmonieux.

L'influence de ses successeurs n'en a pas moins été nuisible aux progrès des beaux arts.

Noël Coypel, père d'Antoine, né à Paris en 1628, et mort dans la même ville en 1707, âgé de soixante-dix-neuf ans, s'était déjà illustré par une quantité prodigieuse de tableaux de chevalet et de travaux pour la décoration des maisons royales. Sa réception à l'Académie date de 1668. C'est à lui que l'on doit le lustre de l'Académie de France à Rome. Lorsqu'il en fut nommé directeur, il la logea dans un palais, et en posa les statuts, qui ont toujours

été observés depuis. Quelques-uns de ses travaux publics sont : *les Peintures à fresque, au-dessus du maître-autel des Invalides, et le Martyre de saint Jacques le Majeur; la Trinité et l'Assomption de la Vierge; la Samaritaine,* et plusieurs autres dispersés dans différentes églises de Paris, avant les troubles qui les ont fait disparaître.

G. Duchange a gravé d'après Noël : *Solon ayant donné des lois aux Athéniens, leur en explique le sens; l'empereur Trajan donnant audience et rendant justice à tous ses Sujets; Ptolomée Philadelphe, roi d'Égypte, donnant la liberté aux Juifs; l'empereur Alexandre Sévère faisant distribuer du blé au peuple de Rome :* quatre morceaux dignes d'éloge et des plus grands maîtres.

La famille des Boullongne a fourni cinq peintres.

Bon Boullongne fut le protée de cette famille; peu d'artistes ont été plus laborieux que lui. Les études qu'il fit à Rome, devancèrent sa réputation en France, et lui méritèrent, du fameux Lebrun, l'avantage d'être employé aux travaux du palais de Versailles. Il a peint dans la chapelle, neuf petits plafonds, et plusieurs sujets de la fable dans les appartemens.

En 1677, il fut reçu à l'Académie, sur *le Combat d'Hercule contre les Centaures.* Les ouvrages de son meilleur temps sont : *la Coupole des In-*

valides ; la Chapelle de saint Jérôme ; celle de l'ancien Couvent de l'Assomption (1) ; *la Résurrection du Lazare ,* autrefois dans le chœur des Chartreux ; *Jésus guérissant les Malades au bord de la Piscine ,* Langlois, sculp. ; *l'Annonciation de la Vierge ,* F. Chereau ; et *une Sainte Famille,* gravée par lui-même.

Les compositions de Bon Boullongne annoncent le génie de l'invention , et développent, sous les apparences d'une couleur forte et brillante, souvent un grand parti, solide d'effet et d'exécution, auquel ne répond pas le dessin, presque toujours sans caractère.

Quelques auteurs ont avancé que ses tableaux rappellent la manière exacte du Dominiquin. D'abord, qu'est-ce qu'on entend par la manière de ce grand peintre ? C'est une solidité de réflexion, un assemblage de pensées justes, profondes, une élévation d'esprit et une force d'expression qui le placent au faîte de la gloire des beaux arts. Or, la réputation de Bon Boullongne, étayée de qualités aussi essentielles par ses apologistes, est bien déchue ; on ne la place, tout au plus, qu'au troisième rang parmi celles des plus excellens peintres de son siècle. Cette comparaison choquante doit être re-

(1) Rue Saint-Honoré.

levée comme une erreur qui, tôt ou tard, peut être nuisible au goût et à l'éducation des artistes.

On aperçoit cependant dans les ouvrages de ce peintre, une certaine naïveté bien voisine de la grace; heureuse disposition qu'il avait apportée en naissant, qui se trouve gâtée par des airs de tête, une manière de draper qui rappelle trop le costume et les usages de son temps, et qui, dans certains sujets qu'il a traités, soit de l'histoire, soit de la fable, donne l'idée qu'on peut se faire des vieux portraits du siècle de Louis XIV. Comme il ne faisait rien que d'après nature, l'air de vérité qui intéresse dans ses meilleures productions, joint à un pinceau tendre, moelleux, dut lui obtenir des succès, dans un temps où l'on s'éloignait à grands pas de la ligne savante du beau.

Bon Boullongne, né à Paris en 1649, mourut dans la même ville, âgé de soixante ans.

La réputation de Louis de Boullongne, frère cadet du précédent, n'a pas été moins célèbre. Né à Paris en 1654, il fit des progrès rapides dans la peinture, se perfectionna en Italie, et revint en France, où il fut élu académicien, *sur Auguste qui fait fermer le Temple de Janus après la bataille d'Actium*. Il se fit ensuite remarquer par un grand nombre d'ouvrages publics, qui lui mé-

ritèrent la protection de Louis XIV, *la Décoration de ses Palais, la Peinture de la Coupole des Invalides,* où il a représenté les principaux événemens de la vie de saint Augustin. Il fut encore honoré par le monarque du titre de son premier peintre, d'une pension de 10,000 livres, et choisi pour continuer les médailles de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, après la mort de Coypel. L'Académie l'élut recteur, et ensuite directeur, grade qu'il a conservé jusqu'à sa mort, arrivée en 1733, âgé de soixante-dix-neuf ans.

Louis de Boullongne, père de cette famille, naquit à Paris en 1609, et mourut dans la même ville en 1674. Nous avons de lui : *la Décoration de saint Paul; saint Paul à Ephèse, chassant le Démon du corps d'un Possédé,* gravé par lui-même d'après ses compositions; et *le roi David jouant de la Harpe,* gravé par Van-Thulden (1).

CARACTÈRE DISTINCTIF DES BOULLONGNE.

Composition systématique, érudition nulle, expression modérée, dessin rond, touche molle, costume de caprice, désordre dans les draperies, héros de théâtre, femmes naïves, têtes françaises,

---

(1) *Voyez* les deux demoiselles Boullongne, au chapitre des peintres de fleurs, dans la *Suite des Peintres du dix-septième siècle.*

front découvert, nez long, petite bouche, coiffures à la Maintenon, coloris haut, frais, harmonieux; pinceau suave et moelleux.

Daniel Hallé, né à Paris, et mort dans un âge très-avancé, en 1674, a peint l'histoire avec distinction. On remarquait autrefois de cet artiste : *saint Jean devant la Porte Latine*, à la métropole de Paris; et *le Martyre de saint Symphorien*, à l'Abbaye Saint-Germain. Ce sont les ouvrages qui ont fait sa réputation. G. Edelinck a gravé, d'après Daniel Hallé, *l'Enfant Jésus perçant le Dragon de sa Croix.*

Claude-Guy Hallé, son fils, naquit à Paris en 1651, et mourut dans la même ville en 1736. Il donna pour sa réception à l'Académie, *le Rétablissement de la religion catholique dans la ville de Strasbourg*, et passa successivement des grades de professeur, de recteur, à celui de directeur.

On trouve au nombre de ses travaux publics : *la Soumission que fit à Louis XIV la ville de Gênes, en 1684*, morceau qui a été exécuté en tapisserie aux Gobelins; *Jésus-Christ qui chasse les Marchands du Temple*, et *l'Annonciation*, qu'il fit pour la métropole de Paris. Trois frises représentant *Minerve*, *Apollon et Amphion*; G. Edelinck, sculp. *Saint Jean de Dieu*; Cl. Drevet, sculp. *Saint Fauste*, *Martyr espagnol*; de

Larmessin, sculp. *Saint Athanase étudiant les Pères*; L. Simonneau. *Le Serviteur d'Abraham donnant des présens à Rébecca*; J. Audran, sculp. *Le Saint-Esprit descendu sur les Apôtres*. Ed. Jeaurat, sculp.

On entrevoit dans les ouvrages des Hallé, de l'invention, de belles idées, du clair-obscur, une grande facilité d'exécution, et un coloris gracieux. N'étant jamais sortis de leur patrie, et n'ayant eu sous les yeux d'autres exemples à suivre que ceux des peintres les plus célèbres de leur école, ils en devinrent presque en tout les imitateurs, mais, en général, si lourds et si dégénérés, que leur influence fit presque entièrement perdre toute espèce d'idée de choix et de délicatesse.

Il me reste à parler de la famille des Detroy, dont la réputation commença par François Detroy, né à Toulouse en 1645, élève de son père Nicolas Detroy, de qui on ne trouve rien à dire.

François s'est signalé, dit-on, dans le portrait, avec un pinceau flatteur, et l'art de rendre toutes les femmes belles. Il a traité aussi l'histoire, et fut élu académicien en 1674, sur *Mercure qui coupe la tête d'Argus*. Nous avons son *portrait* peint par lui-même, J. B. Poilly, sculp.; celui de *Jean Detroy*, S. Vallée, sculp.; le *Prince de Galles*; *cognoscent mei me*, G. Edelinck, sculp.;

Grégoire Gilbert, religieux augustin, M. Dossier, sculp.; *Mezetin* en habit de costume, C. Vermeulen, sculp. C'est la célébrité des graveurs qui rend ces pièces précieuses.

La réputation de ce peintre, qui a fait les jouissances des gens du monde, semble être déplacée dans ce long cours de la prospérité de la peinture. On verra quelle fut l'influence de son fils et son son élève, dans le dix-huitième siècle (1).

§ VI.

Jean-Baptiste Santerre, né à Magny près de Pontoise, en 1651, fut un des meilleurs rejetons de l'école des Boullongne. Indocile au système académique, sa réputation, pendant sa vie, n'égala jamais son mérite. Au milieu d'une vie philosophique et modeste, Santerre s'instruisait; il s'attachait avec persévérance aux études de toutes les

(1) François Detroy quittait peu les petits appartemens de Versailles. Complaisant de mesdames de Maintenon et Montespan, il passait sa vie au milieu de cette apathie mélancolique qui régnait dans la vieille cour de Louis XIV, à esquisser les jeux héroïques de l'enfance du monarque, que ces dames brodaient, pour le distraire des ressouvenirs du passé et des inquiétudes de l'avenir.

parties de son art, sans montrer extérieurement d'autres inclinations que le portrait, dont il faisait publiquement sa principale occupation, lorsque tout-à-coup on vit sortir de son pinceau des objets dignes d'un esprit plus élevé. Cette surprise rappelle à l'imagination son tableau de *la Chaste Suzanne*, sur lequel il fut élu académicien en 1704 : charmante production, qui offre les graces de Vénus ornées des attraits de l'innocence et de la pudeur. Le charme et l'artifice de son pinceau portaient la séduction jusque sur les objets les plus religieux. On ne pouvait célébrer les saints mystères à l'autel de la chapelle du roi à Versailles, où se trouvait placée *la sainte Thérèse en méditation*, accompagnée d'un ange qui semble lui lancer une flèche; l'expression et l'action en sont si vives et si pénétrantes, que l'œil et l'esprit ne s'en détachaient que difficilement.

Cet habile homme mourut en 1717, âgé de soixante-dix ans; il ne voulut point laisser après lui un recueil d'études précieuses de femmes nues, qu'il livra aux flammes.

Les morceaux les plus estimés de Santerre sont, après ceux qui viennent d'être cités : *une Madeleine*, que Louis XIV plaça dans son cabinet avec une prédilection singulière, et quelques autres sujets familiers, tels que la *Coupeuse de Choux*; *les Femmes qui lisent à la lumière d'une Chan-*

delle, et autres. Son tableau de *la Chaste Suzanne* est gravé par Carlo Porporati.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Sensibilité, attitudes moelleuses, dessin régulier, pinceau flou, coloris clair, tendre et harmonieux (1).

Louis GALLOCHE, élève de Bon Boullongne, fut un très-bon peintre ; il a été reçu à l'Académie sur un tableau représentant *Hercule*. Il parvint successivement aux premiers grades, et finit par celui de chancelier.

Après une assez longue carrière, il mourut à Paris.

---

(1) Vente de M. de Gagny, no. 218 du catalogue :

Adam et Eve dans le Paradis terrestre; hauteur, sept pieds; largeur, cinq pieds cinq pouces. 12,400 liv.

Même vente, no. 219 du catalogue :

La Coupeuse de Choux; hauteur, trois pieds trois pouces; largeur, deux pieds sept pouces. 3215 liv.

Le même, vente de M. Poullain, no. 110 du catalogue. 6899 liv. 19 s.

N. B. Santerre a peint un petit tableau d'Adam et Eve, qui lui a servi de guide pour le grand. Il a été vendu chez M. Dazincourt, sous le no. 33 du catalogue. 1400 liv.

La Transfiguration des Reliques de saint Augustin, autrefois dans l'intérieur de la maison des Petits-Pères de la place des Victoires, était regardée comme son meilleur ouvrage.

Sans s'élever au premier rang, Galloche s'est fait remarquer par des compositions dont l'ordonnance est sage, simple, et un coloris amené en vigueur et en lumière, par les belles connaissances du clair-obscur.

Saint Toqué a donné le portrait de Galloche pour sa réception à l'Académie.

§ VII.

L'éloge ou l'exagération sans analyse donnent rarement l'idée juste qu'on doit se faire des talens qui en sont l'objet : Charles de Lafosse, dont la réputation ne fut pas une des moindres dans ce siècle, donne matière à l'examiner. Il eut la célébrité du coloriste, et c'est sous ce point de vue qu'il faut l'examiner.

De Lafosse était véritablement né avec le germe et l'œil du talent qui le distingue plus particulièrement. Il fit à cet égard une si vive sensation sur les yeux de ses contemporains, qu'il fut déclaré le rival des Wandick, des Rubens et des Titien.

D'autres voulaient qu'il surpassât Paul Véronèse (1).

Il est bien vrai que ce peintre, dès son bas âge, avait montré une grande préférence pour les écoles florentine et flamande; qu'il les étudia à Rome, et même dans l'école de Lebrun, où il passa les premières années de sa jeunesse. Il s'y livra peut-être avec trop d'ardeur; car, avec une obéissance moins servile, on est tenté de croire qu'il les eût atteint. Il n'eût pas négligé ces moyens secrets qui conduisent au coloris essentiellement vrai; ainsi, en s'abandonnant à son sentiment propre, il eût pu, à l'aide de l'observation et de la comparaison, deviner ce qu'il cherchait à pénétrer.

Ce peintre semble solliciter une admiration plus réfléchie dans sa belle intelligence du clair-obscur, et dans l'union des couleurs propres à rendre les effets pittoresques de son ardente imagination. En cela il est vraiment plus original ou plus lui-même que du côté de son coloris, qui n'est que l'écorce très-épaisse des écoles florentine et flamande.

---

(1) Était-ce en inconvenance sur le costume, ou en force de coloris et d'effet, que M. Dargens entendait mettre en parallèle ces deux artistes? Du côté du costume, de Lafosse n'a pas eu tout-à-fait les torts de Paul Véronèse; quant à la fierté du pinceau, du coloris, de l'expression générale, Paul Véronèse écrase de Lafosse.

De Lafosse n'avait point l'élévation d'ame qui convient au style sublime, ni le sentiment vif de l'expression. Ce qu'il aurait bien entendu, c'est l'ordonnance d'une scène, s'il n'avait affaibli la dignité des principaux personnages par une surabondance d'objets trop lourdement enchaînés : mais c'était la manie du temps; il fallait du remplissage pour se soutenir à côté du luxe et du génie intarissable de Lebrun. Cette espèce d'esclavage, à laquelle s'assujétissaient volontairement les artistes les plus distingués, se remarque dans toutes les productions de la fin du dix-septième siècle.

Quant à son style de dessin et de draperies, il est nul dans l'histoire de l'art. Quoi qu'il en soit, ce peintre a conservé des droits à l'estime publique, et, malgré ses écarts, il laissera toujours dans l'esprit d'intéressans ressouvenirs.

Charles de Lafosse a été élu à l'Académie sur *l'Enlèvement de Proserpine* (1). Dans la coupole des Invalides il a peint *saint Louis qui met sa couronne et son royaume sous la protection de Jésus-Christ*, et plusieurs autres plafonds à Versailles, Trianon, et même en Angleterre, où il a été appelé par mylord Montaigue. Les pièces gravées d'après ses compositions sont : *Iphigénie en Au-*

(1) Ce morceau est gravé par L. S. Lempereur.

lide délivrée par Diane; Surugue, sculp. *L'Enlèvement d'Oritye par Borée;* P. Dupin, sculp. *Énée guéri par le Dictame;* Ch. Simonneau, sculp. *Coriolan fléchi par les Femmes romaines;* H. S. Thomassin, sculp.

De Lafosse, né à Paris en 1640, mourut dans la même ville en 1716, âgé de soixante-seize ans. G. Duchange a gravé son portrait peint par H. Rigaud.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Compositions riches, heureuses dispositions dans les groupes, actions vives sans passions, inconvenances, anachronismes; proportions courtes, dessin mauvais, airs de tête communs, désordre dans l'agencement des draperies, confusion dans les plis, pinceau ferme, touche heurtée, coloris ardent, lumineux, tirant sur le jaune doré; grand contraste dans l'effet harmonieux, dans tout (1).

---

(1) Vente du prince de Conti, no. 585 du catalogue : Le projet d'un plafond représentant l'Apothéose de la Vierge, forme ronde; diamètre, deux pieds dix pouces. 720 liv.

Le même, vente de Boileau, en 1779, no. 74 du catalogue. 681 liv.

Vente de M. de la Sive de Jully, no. 46 du catalogue : L'Apothéose de saint Louis, esquisse terminée du dôme

François Marot et Antoine Pesne ont été ses élèves.

François Marot, né à Paris en 1667, et mort dans la même ville en 1719, a suivi de très-près la manière de son maître. *Notre Seigneur se faisant voir aux trois Marie*, était regardé comme son meilleur ouvrage. Nous avons de lui *Vertumne et Pomone*, gravés par F. Chereau; et *Acis et Galathée troublés dans leurs Amours par la jalousie de Poliphème*, gravé par B. Audran. On peut dire de cet artiste, que le goût et la grace qu'il avait naturellement se trouvent noyés dans un mauvais système d'exécution qu'il avait emprunté de l'école de Lafosse.

Antoine Pesne, neveu de Jean Pesne le célèbre graveur, et petit neveu de Lafosse, s'est distingué dans le portrait. Il a été élu à l'Académie sur celui de Veugle. La réputation qu'il avait à Venise, par ses études d'après le Titien et Paul Véronèse, le fit connaître du roi de Prusse, qui le nomma son premier peintre, titre dont il fut ho-

---

des Invalides, forme ronde; diamètre, cinq pouces. 500 l.

Vente du prince de Conti, nº. 597 du catalogue. 1400 l.

Vente de Boileau, en 1779, nº. 73 du catalogue. 650 l.

De Lafosse, presque toujours employé aux travaux publics, a fait très-peu de tableaux de chevalet.

noré une seconde fois par le grand Frédéric. Pesne a fait dans cette cour un grand nombre de portraits, plusieurs tableaux d'histoire et des plafonds. Il mourut à Berlin, après une résidence d'environ trente années (1). Nous avons de lui : *son Portrait,* peint par lui-même; *Frédéric, roi de Prusse; le ministre F. W. Borch,* gravés par G. F. Schmidt; *Latour,* peintre de portrait, gravé par le même; *Coignard,* gravé par Petit. Wille a gravé d'après Pesne le *Portrait* de Frédéric II, roi de Prusse, vu à mi-corps, un chapeau sur la tête.

Le roi lui disait dans une épître :

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux !
Cher Pesne, ton pinceau t'égale au rang des dieux.

« Ce Pesne, s'écrie Voltaire, dans une lettre à madame Denis, c'est un homme qu'il ne regarde

---

(1) C'est ce même peintre dont parle M. Erman, auteur de douze mémoires sur les bévues littéraires, donnés à l'Académie de Berlin. Voici le passage qui le concerne, extrait des *Archives Littéraires :*

« C'est pour avoir lu mal le nom d'un peintre dans le manuscrit des poésies de Frédéric II, que Voltaire eut un mouvement d'humeur après l'avoir parcouru. Il imputait à ce roi une expression qui n'était pas de lui. Le peintre s'appelait Pesne ; le roi, en écrivant son nom, supprimait l'*S;* et le nom, ainsi raccourci par une négligence d'écriture, se changeait en Pene.

pas, c'est un Dieu. Il pourrait bien en être de même de moi. »

Nicolas Veugle ou Vleughel, dont Pesne a fait le portrait pour sa réception à l'Académie, est né à Paris en 1670, et mort à Rome en 1738, directeur de la pension des élèves, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il a peint l'histoire en petit; ses tableaux ont été estimés pour le coloris et les idées ingénieuses, quoique d'un style faible et peu noble. Il a peint: *la Magnificence de la France*, allégorie, Thomassin, sculp.; *le Bouclier d'Achille*, C. Cochin, sculp.; *l'Amour indiscret*; *Apelle amoureux de Campaspe*, L. Surugue, sculp.; *l'Amitié généreuse*; *Alexandre cédant sa maîtresse à Apelle*; *sainte Geneviève gardant les troupeaux*, Ed. Jeaurat, sculp.; *frère Luce*, de Larmessin, sculp.; *Thétis plongeant son fils Achille dans les eaux du Styx*, Ed. Jeaurat, sculp.

Au milieu de cette décadence, vers laquelle nous approchons, il parut un homme qui s'éleva seul, et par son propre génie, bien au-dessus de ses contemporains. Cet homme extraordinaire est Jouvenet, dont les talens s'annoncent par des traits hardis, une grande ordonnance et une facilité d'exécution qui étonne.

Jean Jouvenet, fils de Laurent, naquit à

Rouen en 1644. Son père commença à faire éclore les dispositions naturelles qu'il avait apportées en naissant. Il se rendit à Paris pour achever son éducation ; et, sans avoir vu l'Italie, il s'éleva jusqu'à la hauteur des brillantes écoles qui en font la gloire. En 1675, l'Académie le reçut dans son sein sur *Esther devant Assuérus*, un des plus beaux morceaux de réception dont les salles de cette illustre compagnie étaient décorées. Dans ces mêmes salles on voyait de Jouvenet une *Descente de Croix*, gravée par L. Desplaces (1), maintenant au musée Napoléon. C'est avec justice que l'on regarde encore ce tableau comme un des plus beaux de l'école française. *La Madeleine aux pieds de notre Seigneur chez le Pharisien* (2), *Jésus-Christ chassant les Marchands du Temple*, *la Pêche Miraculeuse et la Résurrection de Lazare* sont les morceaux qui lui ont assuré une réputation qui traversera les siècles. Ce grand peintre, qui reçut des marques honorables de Louis XIV, mourut en 1717, âgé de soixante-treize ans.

---

(1) Ce tableau, qui était au maître-autel des Capucines de la place Vendôme, a été accordé, à la prière de l'Académie, par le roi, en considération de l'estime que cette compagnie faisait de l'ouvrage et de son auteur.

(2) Dans celui-ci Jouvenet s'est peint, avec sa famille, parmi les spectateurs qui sont sous le portique à gauche.

Quelque temps avant sa mort, il devint paralytique de la main droite, et fit de la main gauche *le Magnificat*, qui vient d'être replacé dans le chœur de Notre-Dame, à la grande satisfaction des amis des arts. Thomassin a gravé ce morceau : *J. Jouvenet, dextrâ paralyticus, sinistrâ pinxit, 1717*. Les tableaux qui viennent d'être cités ont été gravés. En voici encore plusieurs que j'ajoute pour la curiosité. *Le Christ mort au pied de la Croix; l'Adoration des Rois; la Présentation au Temple*; gravés par A. Loir. *Vénus dans les Forges de Vulcain; Astianax arraché des bras d'Andromaque; saint Bruno en prières; l'Élévation en Croix*, gravés par Desplaces; et *le Portrait de Jouvenet*, peint par lui-même, gravé par Ant. Trouvain.

L'esprit et la fécondité du génie, la facilité dans l'exécution, sont, sans contredit, de grands avantages; mais, si ces heureuses dispositions ne sont point fécondées par l'instruction tirée des poëtes, des historiens, des monumens de l'antiquité, en un mot, de toutes les sciences spéculatives dont l'artiste doit constamment s'environner, elles n'abordent que les idées communes et les masses extérieures. Jouvenet, ému par un sentiment naturel, atteignit souvent l'expression de son sujet, sans toucher le cœur; secret qui n'est révélé qu'aux ames tendres, qui ne touchent que parce qu'elles

se laissent aisément toucher. Considérons-le comme un habile homme qui saisissait bien tout ce qu'il voyait, et qui a bien exprimé tout ce qu'il a senti, mais en qui il manquait la science de la pénétration, et l'étude bien approfondie de toutes les nuances du cœur humain. Ce qui fixe et attache plus particulièrement, et ce qui rend Jouvenet original au milieu de ses contemporains, c'est l'excellent choix des attitudes, la justesse des actions, la fermeté de la touche et la belle harmonie qu'il a su répandre sous les accords d'un coloris solide, vrai et bien entendu dans les masses claires-obscures. Quant à ses draperies, elles sont larges et bien jetées; mais on peut faire quelque reproche à son exécution. Il est souvent tombé dans une manière qu'il est dangereux de suivre, et dont les élèves sortis de son école serviront d'exemple pour en établir la preuve.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Esprit élevé, modération, inégalité dans l'expression; maniéré dans le dessin, original dans le style, savant dans le clair-obscur; effet grandement contrasté, coloris chaud, lumineux, transparent (1).

---

(1) A la vente du prince de Conti, no. 636 du catalogue :

Dans ce beau siècle, les graces se réunirent à la force pour en éterniser la mémoire. Élisabeth-Sophie CHÉRON, née à Paris en 1648, célèbre par l'universalité de ses connaissances, peignit le portrait très-ressemblant, d'un bon coloris et d'un excellent goût de dessin. Nous avons de cette fille illustre, le portrait de *madame Deshoulières* et celui de *mademoiselle de Scuderi*, gravés par Wille. Son extrême facilité à saisir et à retenir les traits de la physionomie la portaient quelquefois à peindre de mémoire ses amis, jusqu'à faire croire qu'elle les avait peints d'après nature. Elle a signalé son goût pour l'antiquité dans une *suite de cornalines* dessinées avec toute la pureté possible. Elles ont été gravées, et trois le sont de sa main. Elles représentent *la Nuit qui répand ses Pavots; Bacchus et Ariane; Mars et Vénus*. Le reste a été gravé par Ursule et Jeanne de la Croix, ses nièces, par C. Simoneau, B. Picard, J. Audran, etc. Elle a encore gravé une *Descente de Croix*, d'après un morceau de sculpture en cire coloriée, exécuté par un Sicilien nommé Zumbo; *un Livre à dessiner* en trente-six feuilles, et le fameux tableau de

---

Le Sacrifice d'Iphigénie; hauteur, six pieds; largeur, quatre pieds, cintré. 1350 liv.

Le même, vente de Boileau, en 1779, no. 58 du catalogue. 850 liv.

sainte Cécile, d'après Raphaël. Dans les lettres, elle a publié une *Traduction en vers français de plusieurs Psaumes*, que son frère, Louis Chéron, orna de figures gravées de sa main; un *poëme* intitulé les *Cerises renversées*, qui lui valut une place dans l'Académie de Padoue, en 1699, sous le nom de la muse Erato; et *une Traduction de l'Ode latine* de l'abbé Boulard, contenant la description de Trianon. Enfin elle joignit à tous ces talens celui de la musique, ce qui fit dire par un homme d'esprit de son temps, que la nature s'était méprise dans mademoiselle Chéron, ainsi que dans madame Dacier, puisque l'on reconnaissait dans ces deux illustres femmes les traits de deux grands hommes.

Cette intéressante fille, née dans la religion protestante, fit abjuration à la révocation de l'édit de Nantes. Elle mourut en 1711, âgée de soixante-trois ans, associée de l'Académie royale de Peinture. On trouve son nom sur la liste de 1673. Elle fut regrettée des savans, d'une foule d'amis et des cercles dont elle faisait les délices et l'ornement.

L'abbé Bosquillon a fait ce quatrain pour mettre au bas de son portrait :

De deux talens exquis l'assemblage nouveau
Rendra toujours Chéron l'ornement de la France;
Rien ne peut de sa plume égaler l'excellence,
Que la grace de son pinceau.

Louis CHÉRON, frère puîné d'Élisabeth Sophie, n'ayant point voulu faire abjuration, se retira de l'Académie, et mourut à Londres en 1723, à l'âge de soixante-trois ans. L'amour de l'antique, en Italie, lui avait donné un dessin pur, correct, qu'il pratiqua sans goût; il ne fut pas plus heureux du côté du coloris, ordinairement sale, gris et sans harmonie.

Dupuis a gravé d'après sa composition : *une Nymphe endormie, découverte par des Faunes; saint Pierre guérissant les Boiteux à la porte du Temple; Ananie et Saphire punis de mort, et l'Eunuque baptisé par saint Philippe;* composés et gravés par lui-même. On voyait autrefois à la métropole de Paris, *Hérodiade tenant la Tête de saint Jean, et le Prophète Agabus devant saint Paul.*

François DESPORTES, né au village de Champigneule en Champagne, en 1661, et mort à Paris en 1743, s'est fait une grande réputation à peindre les animaux; il réussissait aussi dans le portrait, les fleurs et les fruits. En Pologne, il a peint les portraits du roi Jean Sobiesky, de la reine et de plusieurs grands de la cour; en France, il se voua entièrement au service de Louis XIV en qualité de peintre des chasses du prince. Il fut élu à l'Académie sur son portrait parfaitement ressemblant.

Les tableaux de Desportes ont beaucoup perdu pour la postérité ; les prestiges de la décoration, pour lesquels ils semblaient être plus particulièrement destinés, s'évanouissent près de l'œil qui y cherche en vain le charme de l'imitation : d'ailleurs, on y désirerait plus de perspective, une plus grande connaissance de l'architecture, qui est d'un très-mauvais goût dans ses fonds, et des effets moins bornés.

Nous avons de ce peintre, *un Loup forcé par des Chiens*, gravé par Joulain ; et *un Chien qui étrangle un Chat*, gravé par Démarteau l'aîné.

Le portrait de Desportes, pour sa réception à l'Académie, est gravé par Joulain.

§ VIII.

La postérité, qui se plaît à considérer les traits des hommes qui se sont illustrés, de quelque manière que ce soit, doit un tribut d'admiration et de reconnaissance aux artistes qui se vouent à les lui transmettre fidèlement. Les plus fameux peintres de portraits figurèrent dans ce siècle. Cette époque est leur bel âge. Forcés d'imiter la nature, ils en connurent mieux le prix, et s'écartèrent moins de la bonne voie que les peintres d'histoire.

Claude Lefebure, né à Fontainebleau en 1633,

mort à Londres en 1675, semblait destiné à faire revivre les hommes célèbres. Cette tâche lui fut en quelque sorte confiée par Lebrun. Il fit des portraits, en général, d'une grande ressemblance : on y admire la vérité, le coloris et l'esprit du sujet. La gravure en a immortalisé quelques-uns, tels que *Charles Patin*, gravé par lui-même; *François Chauveau* graveur, dessinateur, membre de l'Académie royale; L. Coffin, sculp. *Le marquis de Louvois*; P. Van Schuppen, sculp. *J. Colbert*; B. Audran. Alexandre *Petau*, N. Pitau. J. Boulanger a gravé un *Buste de la Vierge*. Lefebure était académicien; on trouve son nom sur la liste de 1673.

On sait les tracasseries qu'éprouvent les peintres de portraits, et combien ils ont à souffrir des observations de l'ignorance : Lefebure ne fut pas plus heureux que ses confrères à cet égard; mais il sut mieux se défendre. Les saillies de son esprit ont été soigneusement recueillies, et ses chefs-d'œuvre faisaient taire la critique sans fondement et les railleurs indiscrets (1).

(1) Il est aussi curieux qu'utile d'apprendre que Lefebure se préparait à saisir la ressemblance, l'esprit et même les inclinations de ses modèles, en s'exerçant d'avance à en chercher les ridicules, par comparaison avec d'autres ridicules. Cet exercice, quand il part d'une main savante, d'un esprit observateur, est une belle

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Naturel, simplicité, vérité, finesse; coloris juste, exact; touche naïve, fond brun. Faible dans l'harmonie.

Peu de réputations ont été plus rapidement acquises que celle de Nicolas de LARGILLIÈRE, né à Paris en 1656. A l'âge de dix-huit ans il fit des choses surprenantes au château de Vindsor, en Angleterre. Charles II, qui le regardait comme un enfant, eut de la peine à croire qu'il en fût l'auteur. De retour en France, il se fit connaître par des portraits séduisans, qui semblaient fixer sur la toile les graces mobiles et légères des femmes, l'expression sourcilleuse des penseurs, la noblesse et la dignité inhérentes aux anciennes origines. Choisi pour perpétuer dans la mémoire des Français *l'allégresse de la ville de Paris sur la convalescence de Louis XIV, la Célébration du mariage du duc de Bourgogne avec la princesse Adelaïde de Savoie, un Vœu fait à sainte Geneviève*

---

leçon, dont Léonard de Vinci, Annibal Carrache et Lebrun ont donné l'exemple.

N. B. Il y a un autre Lefebure (Valentin), aussi peintre, né à Bruxelles en 1642, qu'il ne faut pas confondre avec celui-ci.

dans une calamité publique (1), il éleva des monumens qui peignent les mœurs, la grandeur de son siècle, et qui ont inscrit son nom sur la colonne de l'immortalité. Rien ne manquait à son génie pour traiter avec honneur le genre qu'il avait choisi. C'était là où la gloire l'appelait, et non dans l'histoire, où il ne montra que des essais faibles, quoique assez sentis pour faire connaître que rien ne lui était étranger dans son art.

Peu connu à la cour, il se trouva bien récompensé du suffrage de ses contemporains. L'Académie signala le cas particulier qu'elle faisait de lui en le nommant professeur, contre les règles de ses statuts, qui n'admettaient dans cette fonction que des peintres d'histoire. Il en avait été élu membre en 1686, sur le *Portrait de Lebrun*. Il mourut dans la fonction de chancelier, en 1746, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Outre *son Portrait peint par lui-même*, et gravé par Chereau, il en existe plusieurs que les

---

(1) Ce dernier tableau est un vaste monument de la capacité de Largillière. Il a été donné en présent à Sainte-Geneviève, par l'Hôtel-de-Ville de Paris. Largillière s'y est peint lui-même parmi les assistans. Il y représenta malicieusement le poëte Santeuil enveloppé d'un manteau noir, au lieu d'être en surplis : le poëte l'attaqua vivement dans une requête en vers latins ; et Largillière fut condamné à lui donner satisfaction.

-ateurs recherchent avec empressement, tels que les portraits de *madame Titon, mademoiselle Duclos*; L. Desplaces, sculp.; *madame de Motteville*; P. Drevet, sculp.; Charles *Lebrun*; Ger. Edelinck; *Titon du Tillet*, G. E. Petit; *l'Abbé de Louvois*; J. L. Roullet, sculp.; *Vander-Meulen*; Schuppen; *De Mesme, Bertin et Roettiers*; C. Vermeulen, sculp. *Nicolas Lambert*, seigneur de Thorigny, et *Marie Lauberpine*, sa femme; P. Drevet, sculp.; *J. Sorest, idem.*

Largillière joignait à une grande correction un très-bon coloris; les têtes et les mains de ses portraits sont admirables : on lui reproche, avec raison, de ne s'être pas en tout attaché à l'imitation. Si la franchise de son pinceau fait disparaître la captivité de la ressemblance, ce mérite est pour lui seul; tout le monde ne le partage point, parce qu'il détruit quelquefois des vérités nécessaires et d'obligation, surtout dans le portrait.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Grandes conceptions, ressemblances nobles, dessin savant, beaux choix dans l'invention, coloris excellent, pinceau mâle; touche libre, large, spirituelle; imitation faible; licence dans l'exécution.

De l'école de Largillière est sorti Jean-Bap-

tiste Oudry, habile peintre de chasses et d'animaux, né à Paris en 1685, et mort dans la même ville en 1755, âgé de soixante-neuf ans. On devait à cet artiste la prospérité de la manufacture de Beauvais, où, selon quelques-uns, il finit ses jours. Oudry joignait à son talent particulier, celui du portrait ; les maisons royales étaient ornées de ses tableaux : on y admirait une force d'expression et des connaissances plus générales que dans ceux de Desportes; et s'ils ne jouissent pas d'une plus grande estime pour la conservation, c'est par les mêmes raisons dont j'ai rendu compte dans l'examen de ce dernier. Oudry a signalé son goût, son esprit, et la belle connaissance qu'il avait des formes, des inclinations et des mœurs des animaux, dans l'édition de Montenault, *des Fables choisies et mises en vers par J. de La Fontaine; Paris*, 1783, 2 *vol.* in-*fol.*, qu'il a ornés de cent cinquante-deux figures environ. Il a gravé à l'eau-forte, d'après ses compositions, *le Roman Comique*, en vingt-six pièces, et *plusieurs sujets d'animaux*.

Enfin nous arrivons à Rigaud, l'honneur de son pays et le prince des peintres de portraits en France.

Hyacinthe Rigaud naquit à Perpignan,

(1) Oudry appartient plutôt au dix-huitième siècle qu'à celui-ci.

en 1659. Immédiatement après son arrivée à Paris, il concourut au grand prix de peinture, et le remporta d'une voie unanime. Lebrun, toujours habile à faire tourner au profit de la société le talent des émules de la peinture, le détourna du voyage de Rome, et l'engagea à se consacrer au portrait. Rigaud, docile à des conseils qui, d'ailleurs, favorisaient son inclination naturelle, les suivit. L'Académie l'honora de la même faveur que Largillière, en le recevant en qualité de peintre d'histoire, vers 1700, *sur l'Ebauche d'un Crucifiement*, et sur le *Portrait du sculpteur Desjardins*, qu'il donna dans la suite pour son tribut d'usage.

Les portraits de Rigaud sont répandus dans presque toute l'Europe; il a peint cinq monarques, presque tous les princes du sang royal, une grande quantité de savans, d'orateurs, d'artistes, et les personnages les plus distingués de son siècle.

Ce grand peintre, à qui les familles, les arts et la nation entière doivent un tribut d'éloges et de reconnaissance, mourut chevalier de l'ordre de Saint-Michel, le 27 décembre 1743, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Les traits curieux et honorables qui font l'ornement de sa vie, ont été transmis à la posterité par lui-même. Il en envoya un extrait manuscrit,

qu'il accompagna de son portrait, au grand-duc de Toscane (1).

Beaucoup de peintres saisissent la ressemblance; l'art de l'animer se trouve dans bien peu. Rigaud eut cela de commun avec les Titien, les Van-Dyck : aussi obtint-il, et ce fut à juste titre, le nom de Van-Dyck français, pour la beauté de son coloris et la suavité de son pinceau. Il savait donner à ses portraits autant de ressemblance que de vérité, et saisir le caractère particulier de ceux qu'il représentait. Il joignit à ce grand talent l'art de donner beaucoup de dignité et de noblesse à toutes ses figures, qu'il savait orner d'une manière grande. Il ne faisait rien sans consulter la nature : tout ce qu'il a peint porte ce caractère de vérité qui est comme

---

(1) Quoique Rigaud fût naturellement galant avec les dames, il n'aimait pas à les peindre, encore moins les coquettes surannées, plus difficiles à satisfaire. *Si je les fais,* disait-il, *telles qu'elles sont, elles ne se trouveront pas assez belles; si je les flatte, elles ne ressembleront pas.* A ce sujet, il rapporte la réponse qu'il fit à une dame dont il faisait le portrait, laquelle ne trouvait pas sur le tableau son teint bien imité, ni la vivacité du coloris de sa peau, enluminée de rouge et blanc jusqu'aux yeux. *Vos couleurs sont bien ternes : où les achetez-vous donc, Monsieur Rigaud? Madame,* répondit l'artiste, *je crois que c'est le même marchand qui nous les vend à tous deux.*

inhérent à tous les chefs-d'œuvre de l'art. Il négligeait rien; tout est également terminé dans ses ouvrages, les étoffes, les armures, la légèreté et la transparence des linges et des dentelles (1).

Voici quelques-uns des portraits célèbres qui ont si solidement fondé la réputation de Rigaud.

Auguste III, roi de Pologne; portrait en pied; J. Balechou, sculp. *Louis XV* en pied et en manteau royal; *Bossuet*, évêque de Meaux, portrait en pied; *René Pucelle*; le maréchal *de Villars*; les cardinaux *Dubois*, *D'Auvergne* et *Polignac*; *Sinzendorf*, *Dangeau*, *Nic. Delaunay*, *Boileau Despréaux*, *Regnard* et *Gendron*, gravés par P. Drevet. Le maréchal *de Belle-Isle*, *Boullongne*, contrôleur-général, *Joseph Parrocel*, gravés par Wille, etc. Le portrait de *Rigaud* dans sa jeunesse, gravé par G. Edelinck; et dans un âge plus avancé, gravé par P. Drevet.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Vérités aimables, imitation noble, coloris vif et vrai, correction, dessin d'un grand caractère, pinceau savant, moelleusement emporté, suave; exécution sage, soignée, large; grande harmonie dans l'effet.

---

(1) *Extrait de la Vie des Peintres*, par M. P. D. L. S.

RANC, élève de Rigaud, se fit une assez grande réputation dans le portrait pour mériter les faveurs du roi d'Espagne, qui le nomma son premier peintre.

Jean Ranc, né à Montpellier en 1674, et mort à Madrid en 1735, s'est rendu célèbre par l'extrême ressemblance. Ce mérite, souvent contesté aux plus habiles et à lui-même, lui suggéra contre les critiques absurdes une facétie qui a fourni à la Motte une de ses fables les plus agréables (1).

Nous avons de Ranc le portrait de Ph. d'*Orléans*, régent, gravé par Nicolas Edelinck; et le portrait d'*une jeune dame en Pomone, s'entretenant avec Vertumne*, gravé par le même.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Correction rigoureuse, vérité dure, imitation sèche, exécution froide, coloris sombre.

Joseph VIVIEN, né à Lyon en 1657, et mort à

---

(1) Ranc, fatigué des sottises que débitaient certaines gens contre la ressemblance d'un portrait de sa façon, de concert avec celui qui en était l'objet, prépara une toile, y fit un trou; et le modèle du portrait y passa la tête. Les critiques arrivèrent. Après quelques instans d'examen, ne trouvant pas encore le portrait ressemblant, la tête répondit: *Vous vous trompez; c'est moi-même.*

Bonn en 1735, n'eut pas une réputation moins brillante. Au mérite de la ressemblance, il joignit celui d'une belle exécution. Il maniait le pastel avec une intelligence toute particulière, et avec une vigueur qui ne le cédait point aux couleurs à l'huile.

Vivien, élève de Lebrun, a été élu à l'Académie en 1702, sur les portraits en pastel de *Robert de Cotte*, architecte, auteur du portrait de saint Roch, et *Girardon*, célèbre sculpteur français du siècle de Louis XIV. Nous avons encore de cet habile homme les portraits de *André Hameau*, docteur en Sorbonne; G. Edelinck, sculp. *Nicolas Blanbignon*, docteur en Sorbonne, *idem*. *Agnès-Françoise Lelouchier*, comtesse d'Arco; C. Vermeulen, sculp. *Joseph-Clément de Bavière*, électeur de Cologne; B. Audran, sculp. *Hard. Mansard*; G. Edelinck. L'abbé *Bignon*; B. Aud. Et *Philippe V*, roi d'Espagne; C. Vermeulen.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Dessin savant, vérités nobles, imitation parfaite, coloris animé, transparent; ressemblance agréable, savante exécution.

A la suite de ces grands peintres de portraits, Robert Tournières, né à Caen en 1676, et mort dans la même ville en 1752, mérite une place dis-

tinguée : ses portraits en petit, souvent historiés, sont d'un excellent goût et d'une bonne couleur.

Tournières fut élu à l'Académie, en 1716, en qualité de peintre d'histoire, sur un petit tableau représentant l'*Origine de la Peinture*. Pour y être agréé, il avait déjà présenté un très-beau portrait de *Michel Corneille*, professeur. Il s'est souvent exercé à peindre des sujets dans le goût de son morceau de réception, tels que *la Déesse Flore sous un berceau*; *Hébé, déesse de la Jeunesse*, etc. Ses portraits les plus connus sont : *le Marquis de Beauharnais*, lieutenant-général des armées navales du roi; *Pierre-Louis-Moreau de Maupertuis*; gravé par J. Daullé. *Portail*; P. Drevet, etc.

Les Lenain, Louis et Antoine, ont aussi peint le portrait; mais ils sont plus connus par les sujets bas qu'ils se sont plu à traiter. Aucune des vérités ignobles n'a échappé à leurs recherches; ils ont imité les plus sales jusqu'au dégoût.

Leur mérite, puisqu'il y en a toujours à exceller, même dans un mauvais genre, leur a survécu, et plusieurs de leurs ouvrages ont passé dans les plus célèbres cabinets de l'Europe.

Ils sont morts à Laon, lieu de leur naissance, à très-peu de distance l'un de l'autre, vers 1648.

Le Musée Napoléon possède des Lenain *le Ma-*

réchal à sa Forge et *l'Intérieur d'une Cuisine.* M. de Saint-Yves avait de Louis Lenain, *une Famille de Paysans à la porte d'une maison;* tableau de dix-huit pouces neuf lignes de haut, sur vingt-deux pouces de large (1).

Le plus habile peintre de fleurs du siècle de Louis XIV, est, sans contredit, Jean-Baptiste MONNOYER, dit *Baptiste*, né à Lille en 1635, reçu à l'Académie de Peinture en 1565, et mort à Londres en 1699. La plupart de ses ouvrages en France étaient répandus dans les maisons royales. Jean-Baptiste Blain DE FONTENAY, né en 1654, fut son élève et son gendre. Ces deux artistes, en s'associant dans leurs travaux, ont fait des choses merveilleuses pour la nouveauté, en décorations et dans les manufactures de tapisseries. Un auteur

---

(1) Vente du prince de Conti, nº. 557 du catalogue :

Portrait de Lenain, peint par lui-même; hauteur, quatorze pouces; largeur, onze pouces. 1010 liv.

Vente du duc de Choiseuil, nº. 127 du catalogue :

Le Maréchal à sa Forge; hauteur, vingt-cinq pouces; largeur, vingt-deux pouces. 1008 liv.

Le même, à la vente du prince de Conti. 2460 liv.

La naïveté, l'imitation exacte, l'excellent coloris, qui font le mérite des tableaux de Lenain, en y ajoutant la rareté, les rendront toujours d'une grande valeur dans le commerce.

dit, en faisant l'éloge de Baptiste : *Quand on peint les fleurs comme Van-Huysum, on peut se dire parfait dans ce genre de peinture.* Cette comparaison, hors de toute vraisemblance, n'est pas supportable aujourd'hui; on couvrirait d'or les tableaux de Van-Huysum, et on ne fait peut-être pas assez de cas des tableaux de Baptiste.

La différence qui existe entre ces deux artistes, consiste en ce que le premier ayant manqué de cette observation qu'exigent les sciences naturelles, il est trop en arrière des connaissances auxquelles est parvenu le genre qu'il a traité; le second, au contraire, est un de ces hommes rares qui sut allier l'illusion à la plus profonde pénétration; et sans renoncer au pittoresque, si séduisant en peinture, lorsque le goût et la science président à son heureux choix, il parvint à exprimer les caractères distinctifs de chaque fleur, en imitant la fraîcheur et les graces fugitives qu'elles reçoivent des caresses de l'aurore et de ses douces rosées. Or, Baptiste est bien éloigné d'avoir ce charme qui fait aimer les tableaux de fleurs.

Nous avons de ce peintre ingénieux dans la composition, une charmante *Collection de Bouquets et de Vases*, formant un volume, gravée par lui-même, sur ses compositions. J. Smith a

gravé, d'après lui, en manière noire, *un joli pot de fleurs.*

Les peintres de fêtes galantes ont formé une classe à l'Académie de Peinture. Wateau semble y avoir donné lieu.

Antoine Wateau, né à Valenciennes en 1684, étudia la peinture sous les auspices de Gillot; et ce qui doit paraître fort extraordinaire, c'est qu'en sortant d'une école si originale et si grotesque, il concourut au grand prix de peinture, et qu'il le remporta d'une voix unanime. Le brevet de pensionnaire lui ayant été refusé, de Lafosse le vengea, en le présentant à sa compagnie comme un artiste digne d'en faire partie; et Wateau fut élu académicien, sur une fête galante intitulée *l'Embarquement pour l'île de Cythère.*

Le mérite de Wateau est presque perdu pour nous. On ne le considère que comme le peintre des petits-maîtres et des merveilleuses de son temps, aussi ridicule pour nous que le *bon genre* du jour le sera dans l'avenir.

Il présente cependant plusieurs côtés favorables; celui des mœurs n'est pas le moindre. Sous le ton le plus comique et le plus enjoué, au milieu des ris de la jeunesse, et même des

lutineries de l'amour, il donne des leçons de goût, de délicatesse et de bienséance.

On regrette de lui voir l'espèce d'affectation qui accompagne sa touche vive et spirituelle; elle gâte ses compositions ingénieuses, remplies d'heureux contrastes, pittoresques dans l'ensemble, les masses, et toujours ornées de beaux paysages.

Ce peintre aimable mourut à l'âge de trente-sept ans, en 1721, à Nogent près de Paris.

Nous avons de lui son *Portrait*, que François Boucher a gravé, et *le Père de Wateau coiffé d'une culotte*. *Les Acteurs de la Comédie Italienne*, gravé par lui à l'eau-forte, et terminé au burin par Simonneau. *Le Galant grotesque*; B. Audran. *Camp Volant*; N. Cochin, sculp. *Retour de Campagne*; idem. *La Mariée de Village*; idem. *La Revanche des Paysans*; B. Baron, sculp. *L'Ile Enchantée*; Lebas, sculp. *L'Embarquement pour Cythère* a été gravé par Tardieu, etc.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Costume français, siècle de Louis XIV pour les femmes, et de caprice ou théâtral pour les hommes; fêtes champêtres, scènes de théâtre; proportions sveltes; expressions vives, spiri-

tuelles ; dessin maniéré ; pinceau léger, lavé et soufflé sur la toile (1).

Pater et Lancret sont sortis de l'école de Wateau, et lui ont succédé à l'Académie.

Jean-Baptiste Pater naquit à Valenciennes en 1694, et mourut à Paris en 1736. Il a peint dans le goût de son maître. Avec moins de finesse dans la touche, il montre peut-être plus de solidité dans l'exécution, et autant de goût dans les idées; goût cependant qui ne peut pas être généralement adopté, par l'éloignement où il se trouve de nos mœurs et de nos costumes. On a beaucoup gravé d'après ce peintre : je cite deux de ses pièces, bien suffisantes pour donner une idée de son genre et de sa manière : *Ragotin trouve des Bohémiens dans sa maison de campagne*; Lé-

---

(1) La plupart des tableaux de Wateau ont passé chez l'étranger ; beaucoup ont été submergés avec les vaisseaux qui les transportaient. Les amateurs du siècle dernier les ont recherchés avec empressement. Aux ventes brillantes, les plus capitaux et les mieux conservés ont été portés à 4, 5, 6 et 9000 liv.

Vente de M. de Gagny, n°. 222 du catalogue :

Les Champs-Élysées ; hauteur, douze pouces ; largeur, quinze pouces. 6505

Le même, vente de M. Dazincourt, n°. 34 du catalogue. 8000 liv.

picié, sculp. *Madame de Bouvillon ouvre la porte à Ragotin, et lui fait une bosse au front;* P. Surruge, sculp. (1).

---

(1) Vente de M. de Gagny, no. 223 du catalogue :

Le Bal; hauteur, un pied dix pouces; largeur, deux pieds un pouce. 2000 liv.

Le même, vente de M. de Nogaret, no. 95 du catalogue. 1500 liv.

Suite des Artistes du dix-septième siècle, dont la réputation a été sans influence sur le goût.

PEINTRES D'HISTOIRE.

Jean Morin, né à Paris en 1639, élève de Philippe de Champagne. On connaît fort peu de tableaux de ce peintre : il s'attacha plus particulièrement à la gravure, qu'il a traitée avec beaucoup de finesse et d'expression. Nous avons de lui *une Vierge ayant sur ses genoux l'Enfant Jésus qui tient un bouquet*, d'après Raphaël ; *une Vierge qui adore l'Enfant Jésus couché sur de la paille*, d'après le Titien, et plusieurs autres pièces.

Pierre Brebiette, né à Mantes-sur-Seine, en 1629. Génie bizarre et original. On a de lui diverses *frises*, et autres morceaux de sa composition, qu'il a gravés.

Antoine Friquet de Vaurose, élève du Bourdon. Ce dernier l'a employé à graver quelques pièces d'après ses dessins originaux.

Claude Guyot, mort en 1676. Il a composé nombre de sujets pour les manufactures de tapisseries; entr'autres le *Roman d'Astrée* et l'*His-*

toire de Constantin. On a long-temps estimé ces dernières pièces.

François TORTEBAT, gendre du Vouet, né en 1600, auteur d'un livre d'*Iconologie* fort estimé, et des *Figures Anatomiques*, d'après les planches en bois de Jean Calcar, qui se trouvent dans le *Traité d'Anatomie* de Vesale.

Simon RENARD DE SAINT-ANDRÉ, né à Paris en 1614, membre de l'Académie royale. Nous lui devons *les peintures et sculptures* de la Galerie d'Apollon, au Louvre, gravées en quarante-six pièces, d'après Lebrun.

François BIGNON, né à Paris en 1640, duquel on a les portraits des *Plénipotentiaires de la paix de Munster,* en trente-cinq planches, grand *in*-4°, et ceux des *Illustres Français*, qu'il a gravés conjointement avec Heince, d'après les tableaux que Vouet avait peints dans une galerie du Palais-Royal, qui fut détruite en 1737.

François BOURLIER, né en 1672, élève de Louis Boullongne. Il s'est occupé de la gravure à l'eau-forte : on a de lui quelques pièces d'après *Jules Romain* et *François Perrier.*

Jean LECLERC, né à Nancy en 1587, et mort en 1633. Il travailla beaucoup en Italie sous Carlo Saracino, dit Charles Vénitien, dont il a souvent

très-bien saisi la manière dans ses propres tableaux. Il a gravé d'après sa composition *la Mort de la Vierge.*

Pierre Scalberge florissait vers le milieu du dix-septième siècle. On connaît fort peu de tableaux de ce peintre. Il s'est occupé à graver à l'eau-forte d'après plusieurs grands maîtres. On connaît de lui la *Bataille de Constantin contre Maxence*, d'après Raphaël, et *un Christ au Tombeau*, d'après le même.

Nicolas Fouché, élève de P. Mignard, vivait à Paris vers l'an 1670. B. Audran a gravé d'après lui, *Vénus au bain, servie par les Amours.*

Henri Lerambert, peintre du roi, fit en 1600 les compositions pour l'histoire de Coriolan, et pour l'histoire d'Artémise, qui ont été exécutées en tapisseries. L'église de Saint-Méri possédait plusieurs pièces de tapisseries exécutées sur les cartons originaux de ce peintre.

François de la Guertière, né en 1624. On ne peut le désigner que par les grotesques *des Loges du Vatican*, qu'il a gravées à l'eau-forte en dix-sept planches, d'après Raphaël.

Jean Lepautre, né à Paris en 1617, a été un excellent dessinateur du dix-septième siècle, d'un génie très-fécond, et d'un grand secours dans les

projets de décorations et d'embellissemens publics, ordonnés par le gouvernement. Lepautre fut reçu à l'Académie royale de Peinture en 1677, et mourut à Paris en 1682. Son œuvre, qui est considérable, consiste en décorations d'architecture, vases, plafonds, et généralement en choses du ressort de la décoration. Il laissa un fils, nommé Pierre, qui fut bon dessinateur, et qui s'adonna, comme son père, à composer et à graver des morceaux d'architecture.

Macé, très-bon dessinateur, qui a souvent été employé par le célèbre banquier Jabach à faire des dessins d'après sa riche collection de tableaux.

Israël Silvestre, habile dessinateur et graveur, né à Nancy en 1621, était neveu et élève d'Israël Henriet. Il parvint à mettre tant de goût et d'intelligence dans les diverses vues et paysages qu'il entreprenait, que Louis XIV l'employa pour dessiner et graver *les maisons royales*, ainsi que *les places conquises par ce monarque*. Il fut ensuite honoré du titre de maître à dessiner du dauphin, gratifié d'une pension et d'un logement au Louvre. Il fit, indépendamment de ses occupations en France, deux voyages en Italie, d'où il rapporta un grand nombre de dessins qu'il a gravés à l'eau-forte. Son œuvre consiste en plus de sept

cents pièces; les principales sont : *le Carrousel* de 1662, en cent et une planches, dont François Chauveau a gravé une partie. *Les Plaisirs de l'Ile Enchantée*, en sept planches; *les Vues de Paris*; *les grandes Vues de Rome*; celle du Colisée est la plus rare; et *les Vues de divers Palais d'Italie*. (Extrait du cahier de Bassan).

Jean ALIX, né à Paris en 1615, disciple de Philippe de Champagne, peu connu par ses tableaux. Il a gravé pour son amusement une *Sainte Famille*, d'après Raphaël.

Robert PICOU, natif de Tours, florissait au commencement du dix-septième siècle. On ne peut citer de lui que quelques pièces qu'il a gravées à l'eau-forte, d'après ses compositions, et d'autres d'après les Bassan.

François CHAUVEAU, né à Paris, conseiller à l'Académie royale de Peinture, mort dans la même ville en 1674. Chauveau, élève de Lahire, eut un génie abondant et une certaine naïveté dans ses productions qui plaît et s'approche de la grâce; mais il a trop produit pour prendre le temps de soigner ses ouvrages. Nous lui devons les gravures de l'histoire de saint Bruno, d'après Lesueur, dont il a gravé lui-même une partie, et conduit le reste. Il a commencé une

suite de sujets tirés de l'histoire grecque et romaine, qui est d'un très-bon goût, et orné de gravures les Métamorphoses en rondeaux du poëte Benserade. Claude Lefebure a peint le portrait de cet artiste.

Claude Goyrand, né à Sens en 1662. Son style tient à l'école du Vouet, et plus encore à celle de Lahire. Maupercher a gravé, d'après Goyrand, l'adoration des rois, pièce en hauteur, dédiée au chancelier Seguier. L'artiste a gravé lui-même plusieurs pièces d'après Stella, Quesnel, Callot et Maupercher.

Louis Licherćé, élève de Lebrun, né à Houdan en Normandie, mort en 1687. On voit de cet artiste, au musée Napoléon, *la Rencontre de David et d'Abigaïl.*

Martin Desmarest. Gérard, Edelinck, Bernard Picart et François Cars ont gravé des pièces allégoriques et des portraits d'après cet artiste, sur lequel il est difficile de se procurer des renseignemens.

Georges Charmeton de Lyon, élève de Stella. Suivant Felibien, il peignait l'histoire, l'ornement, et particulièrement la perspective et l'architecture. On trouve son nom sur la liste de 1673.

Abraham Bosse, né en 1611, à Tours, dessi-

nateur plus connu comme graveur, membre de l'Académie royale de Peinture, professeur pour la perspective; rayé de l'illustre société par inconduite, et remplacé par Mignon. On a de Bosse : *les Œuvres de Miséricorde; différentes Scènes de la Vie civile; des Arts et Métiers; Costume et Habillemens de la Noblesse française; les Élémens, les Saisons, les Ages, les Sens; les Figures pour l'Ariadne*, qu'il a gravées sur ses propres dessins, et d'après Saint-Igny, Stella, Vignon de Lestain, etc.; en outre, un traité sur la Gravure et un sur la Perspective.

Charles-François POERSON, mort à Paris en 1667, âgé de cinquante-huit ans, peintre ordinaire du roi et de son Académie de Peinture, chevalier de l'ordre de Mont-Carmel et de Saint-Lazare. Cet artiste a peint pour la métropole de Paris, *le Naufrage de saint Paul dans l'île de Malte, et la Prédication de saint Pierre*. Largillière a peint son portrait, et Desroches l'a gravé pour sa réception à l'Académie.

Jean GERVAISE d'Orléans, académicien, adjoint à professeur, mort en 1670, âgé de cinquante ans. Il a beaucoup peint dans les appartemens des Tuileries, et a été employé aux manufactures de tapisseries, pour composer les cartons propres à servir de modèles aux ouvriers.

FELIBIEN.

Bassan cite un George Lallemand, peintre et graveur, né à Osnabruck en 1641, vraisemblablement le même de qui on a plusieurs estampes en bois et en clair-obscur fort médiocres.

Nicolas CHAPERON, natif de Châteaudun, élève du Vouet, a peint un tableau pour la métropole de Paris. Ce peintre, d'une grande faiblesse en tout, tant dans ses compositions que sa manière de peindre, a laissé de lui un ressouvenir plus honorable dans *les Loges du Vatican*, qu'il a gravées en cinquante-deux planches, d'après Raphaël.

Jean NOCRET le père, de Nancy, mort recteur de l'Académie, en 1672, âgé de cinquante-quatre ans. Il a peint à Saint-Cloud et dans les appartemens de la reine, aux Tuileries. Cette princesse est représentée, en divers endroits, sous la figure de Minerve.

Lubin BAUGIN vivait à Paris vers l'an 1660. Il a peint pour des particuliers, et composé des cartons pour les manufactures de tapisseries. On trouve quelques pièces d'après ce peintre dans l'œuvre des Poilly, et *le Moine Zozime donnant la dernière Communion à sainte Marie Égyptienne*, gravé par Ch. Duflos. Ce peintre, qui n'est pas loué par Felibien, a été surnommé *le petit Guide*.

Nicolas Loir l'aîné, de Paris, mourut le 6 mai 1679, âgé de cinquante-quatre ans.

Antoine Bouzonnet, neveu de Stella, de Lyon, mourut le 9 mai 1682, âgé de quarante-huit ans. On a de lui *Rémus et Romulus*; Claudine Bouzonnet, sculp.

François Stella, frère du fameux Stella, mourut le 26 juillet 1647, âgé de quarante-quatre ans. Il a peint pour les Grands-Augustins une *Notre-Dame de Pitié.*

Baudrin Yvart, de Boulogne en Picardie, mort en 1690, âgé de quatre-vingts ans.

de la Ferté.

Gilbert de Seve, né à Paris en 1617, et mort dans la même ville en 1698. Nous avons de lui *Nitocris, reine d'Assyrie, faisant construire un pont sur l'Euphrate*, gravé par Dupuis; et *Rhodope, reine d'Égypte, jetant les yeux sur la pyramide qu'elle avait fait élever*, gravé par Renard.

Pierre de Seve, puîné de Gilbert, mort à Paris en 1695, âgé de soixante-douze ans. Ils ont été tous deux membres de l'Académie royale de Peinture. De Seve l'aîné est sur la liste de 1673.

Jean Michelin, de Langres, est mort à l'île de Jersey en 1696, âgé de soixante-treize ans.

Jean LE BLOND, de Paris, mort en 1709, âgé de soixante-quatorze ans.

DE LA FERTÉ.

Charles-Louis DUFRESNE DE POSTEL, né à Nantes, et mort à Argentin en 1711, âgé de soixante-seize ans. C'est le même que j'ai placé dans le catalogue des amateurs qui ont exercé les arts. (*Voyez* le catalogue des amateurs français qui ont exercé les arts dans les trois siècles.)

Jean LEMOINE, de Paris, mort en 1713, âgé de soixante-dix-huit ans.

FELIBIEN.

Philippe LALLEMANT, de Reims, mourut en 1716, âgé de quatre-vingt-sept ans. Il a été le second maître du Poussin à Paris, après Varin, qui lui donna les premiers élémens de la peinture à Andelys.

Pierre MATHIEU le fils, de Dijon, mourut en 1719, âgé de soixante-deux ans.

DE LA FERTÉ.

Grégoire HURET, natif de Lyon, en 1610, et mort à Paris en 1670, a été un habile dessinateur. On a de lui une *suite de sujets tirés de la Passion de Notre-Seigneur*, en trente morceaux, qu'il a gravés d'après ses compositions.

Charles ARMAND, de Bar-le-Duc en Lorraine, s'est fait remarquer par beaucoup de finesse et de légèreté dans l'exécution. Il est mort en 1720, âgé de soixante-quinze ans.

DE LA FERTÉ.

François TAVERNIER, né à Paris, et mort dans la même ville le 10 septembre 1725, âgé de soixante-six ans.

DE LA FERTÉ.

Charles-François POERSON, fils de Paris Poerson, chevalier de l'ordre du Mont-Carmel, fut directeur de l'Académie de Rome, où il mourut le 2 décembre 1725, âgé de soixante-treize ans.

MOUELLON, mort en 1667, a été employé une partie de sa vie à composer des sujets d'histoire pour les manufactures de tapisseries.

FELIBIEN.

Noël QUILLERIE, adjoint à professeur à l'Académie royale, mourut vers 1669. Il a peint un cabinet dans l'appartement haut des Tuileries.

BARTHÉLEMY, de Fontainebleau, et Nicolas DUMOUSTIER ont été également employés dans les peintures des Tuileries. Ils moururent la même année.

FELIBIEN.

Simon FRANÇOIS, né à Tours l'an 1606, mort

de la pierre le 22 mai 1671 (1), fut singulièrement protégé des grands de la cour, notamment de la reine et du cardinal de Richelieu. Ses ouvrages, presque toujours religieux, étaient répandus dans divers cabinets : on en voyait autrefois au grand-autel des Jésuites, aux Pères de l'Oratoire, aux Incurables, aux Minimes et aux religieuses de la Visitation. La ville de Tours en possédait plusieurs dans ses églises. Nicolas Pitau a gravé, d'après François, une *Fuite en Egypte*, et *l'Enfant Jésus dans le Ciel, adoré par deux Anges*.

Bertholet Flemael, de Liége, professeur à l'Académie royale. Il a peint un plafond dans l'ancienne chambre du roi, aux Tuileries, et quelques portraits, dont *Henri de Bavière*, gravé par P. Van Schuppen ; et *Eugène d'Allemont*, gravé par M. Natalis. Corneille Galle, dit le jeune, a gravé plusieurs sujets d'après cet artiste. Nous avons le portrait de ce peintre, gravé par Jean Duvivier, excellent graveur de médailles.

Bourbonnois, professeur à l'Académie royale, mort à Paris en 1698, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Antoine Paillet, professeur à l'Académie, né

(1) La pierre que l'on tira de son corps, après sa mort, pesait seize onces.

à Paris le 2 août 1659, mort le 3 juin 1734, âgé de soixante-quinze ans. On trouve quelques portraits gravés d'après lui. (Son nom est sur la liste de 1673.)

Friquet, professeur, dont le nom se trouve sur la liste de 1673, ainsi que Ouarte, Aillier, sur lesquels il est presque impossible d'obtenir d'autres renseignemens.

Claude Gilles, né à Langres en 1673, mourut en 1722. Il a gravé, d'après ses compositions : *Fête de Faune, dieu des Forêts ; Fête de Diane, troublée par des Satyres ; Fête du dieu Pan, célébrée par des Sylvains et des Nymphes ; Fête de Bacchus, célébrée par des Sylvains et des Nymphes.* Caylus a gravé d'après lui *les Sorciers et les Sorcières au Sabbat ; les Joueurs champêtres et les Danseurs champêtres.*

Raymond Lafage, grand dessinateur, né à l'Isle en Albigeois, d'autres disent à Toulouse, l'an 1640, mourut à Rome en 1682, âgé de quarante-deux ans. Ses dessins à la plume sont remplis d'esprit et de finesse. Voici quelques-unes des pièces qui soutiendront la réputation qu'il s'est acquise.

Combat de saint Michel contre les Anges rebelles ; Ch. Simonneau, sculp. *Pharaon et son*

Armée submergés dans la mer Rouge; idem. *Le Déluge*; G. Audran, sculp. *Caïn bâtit la ville d'Hénoch*; Ch. Simonneau. *Diane découvrant la grossesse de Calisto*; Caylus, sculp. Et plusieurs *Frises* représentant *des Bacchanales* et *des Orgies*, gravées par C. Vermeulen, Ertinger; sujets dans lesquels Lafage a particulièrement excellé.

Etienne VILLEQUIN, natif de Servière en Brie, peintre d'histoire et de portraits, est mort en 1668, âgé de soixante-neuf ans. Nicolas Pitau a gravé une *Sainte Famille* d'après lui; et Jean Boulanger a gravé *saint Roch et son Chien*.

Vers la même époque florissait Charles ERRARD, de Nantes, peintre d'histoire et architecte. Le Poussin n'avait pas pour ses talens une grande estime. Errard est l'auteur du Dôme de l'ancien couvent de l'Assomption à Paris. Quelques connaissances en administration lui valurent le titre de directeur de l'Académie de Paris, et bientôt la direction de celle de France à Rome, où il mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans, en 1689. *Jeux d'Enfans*, de sa composition, gravés par Ferdinand.

Jean COTELLE, élève du Vouet, natif de Meaux, et mort à Paris en 1676. On trouve son nom sur la liste de 1673. Tardieu a gravé d'après lui *la Naissance d'Énée*; et J.-B. Masse a gravé *Vénus*

qui envoie Mercure disposer la reine Didon en faveur d'Enée.

Arnould de Vuez, élève de Lebrun, né à Oppenois, près Saint-Omer, est mort à Lille en Flandre, échevin de la ville, le 3 avril 1724, âgé de quatre-vingt-deux ans. Plusieurs églises de cette ville sont ornées de ses tableaux. Ses connaissances dans les sciences exactes lui font plus d'honneur que son style, et que son coloris gris et sans intelligence du clair-obscur.

Claude Gillot, élève de Jean-Baptiste Corneille, naquit à Langres en 1673; il fut reçu à l'Académie royale en 1715, et mourut en 1722, âgé de quarante-neuf ans. Cet artiste, dont le génie était tout-à-fait grotesque et bizarre, a peint des tableaux qui sont oubliés : la facilité et l'esprit qu'il a répandu dans ses dessins et ses gravures à l'eau-forte, leur donnent encore quelque valeur. Il y a une édition des *Fables de Lamothe - Houdart* dont il a gravé toutes les planches.

Jean André, né à Paris en 1662, prit l'habit de dominicain à l'âge de dix-sept ans. Il a fait de longues études en Italie. De retour en France, il orna de tableaux l'église du monastère de son ordre de quelques *Miracles* du saint qui en est

le fondateur, et de plusieurs sujets tirés de la Passion de N. S. André a aussi peint le portrait.

Au n°. 1er. du catalogue de M. de Saint-Yves, on trouve de cet artiste trois tableaux-esquisses, dont une *Fuite en Egypte, le Christ mort, et la Samaritaine.*

Claude SIMPOL, mort vers 1700. On voit de lui, à la galerie du Musée Napoléon, une esquisse peinte en grisaille, représentant *le Lavement des Pieds.*

Nicolas MONTAGNE, élève et parent de Philippe Champagne. On trouve son nom sur la liste de 1673. Il a gravé quelques eaux-fortes d'après ses propres tableaux, et d'après son maître. Bassan observe qu'il a fait un grand nombre de portraits sur lesquels on trouve presque toujours son nom écrit ainsi : *Nicolas de Plattemontagne.*

Georges LALLEMAND, de Nanci. Il a fait quantité de dessins pour des tapisseries, et plusieurs tableaux d'église. Il vivait en 1680.

FELIBIEN.

PEINTRES DE PORTRAITS.

Jacob VANLOO, de l'Écluse en Flandre, auteur de la famille des Vanloo, qui a fleuri dans le dix-huitième siècle, reçu académicien le 6 jan-

vier 1663, mort le 26 novembre 1670, âgé de cinquante-six ans.

Henri BEAUBRUN, d'Amboise. Il travailla conjointement avec son cousin Charles, beaucoup plus habile, et mourut à Paris le 17 mai 1677, âgé de soixante-quatorze ans.

DE LA FERTÉ.

Charles BEAUBRUN, d'Amboise, mourut à Paris le 26 janvier 1692, âgé de quatre-vingt-huit ans. Plusieurs de ses portraits sont gravés; Nanteuil a gravé, en 1654, celui de *Jacques Lecoigneux*, président à mortier.

Pierre REBON, du Havre, mort en 1684, âgé de soixante-huit ans.

Nicolas REBON, son fils, a également peint le portrait et l'histoire. Il mourut à Hermont, dans la vallée de Montmorenci, en 1686, âgé de quarante-deux ans.

Felibien, et les autres après lui, écrivent *Rabon*; mais il faut écrire *Rebon*, dont on trouve le nom sur la liste de 1673.

ROGER DE PILES, né à Nevers en 1636, et mort à Paris en 1709. Plusieurs pièces ont été gravées d'après ses ouvrages; savoir : *Rogerus de Piles, Nivernensis eques*; B. Picart, fec. *Gilles*

Ménage; P. Van Schuppen, sculp. *Nicolas Boileau Despréaux ;* P. Drevet le père.

François LEMAIRE, de Maison-Rouge, près de Fontainebleau, très-bon coloriste. Il est mort en 1688, âgé de soixante-sept ans. Plusieurs de ses portraits ont été gravés. (*Voyez* l'œuvre d'Étienne Picart, surnommé *le Romain.*) On trouve son nom sur la liste de 1673. Il y a eu encore un *P. Lemaire*, d'après lequel L. Cars a gravé le portrait de *Louis-François de Bourbon*, prince de Conti.

Martin LAMBERT, de Paris, mort en 1699, âgé de soixante-neuf ans.

DE LA FERTÉ.

Henri GUSCAR, de Paris, mort à Rome en 1701, âgé de soixante-six ans. Nous avons de lui plusieurs beaux portraits, entre autres celui du *Gazetier d'Hollande*, nommé *Lafond*, gravé par P. Lombard.

Philippe VIGNON, fils puîné de Paris Vignon, mort en 1701, âgé de soixante-sept ans.

DE LA FERTÉ.

Marc NATTIER le père, de Paris, peintre de portraits, reçu académicien en 1676, mort à Paris le 24 octobre 1705, âgé de soixante-trois ans. On doit à cet artiste et à ses deux fils la

superbe galerie de Rubens, dite du Luxembourg, qu'ils ont dessinée et fait graver par les meilleurs graveurs de l'Europe.

Gabriel Revel, de Château-Thierry, mort à Dijon en 1712, âgé de soixante-neuf ans. On a de lui le portrait de *Paillot*, historiographe, et celui d'*Anguier*, sculpteur, gravés par L. Cars.

Florent de la Mare Richard, de Bayeux, peintre de portrait, fort estimé dans son temps, mort à Versailles en 1718, âgé de quatre-vingt-huit ans.

François Tortebat le fils, excellent peintre de portrait, mort en 1718, âgé de soixante-six ans. G. Edelinck a gravé d'après lui les portraits de *Charles Perrault*, *Lefort et Parent*, et le portrait du peintre d'après de Piles.

Charles Nocret le fils, mort en 1719, âgé de soixante-douze ans. On a de lui le portrait de *Monsieur*, frère de Louis XIV; celui de *François de Vendôme*, duc de Beaufort, en cuirasse; et un autre vu jusqu'aux genoux, gravé par Nanteuil.

Saint-André, de Paris, élève des Beaubrun, a été reçu à l'Académie sur deux très-beaux portraits de la *Reine-Mère*. Le portrait du *Roi*, assis et vêtu de ses habits royaux, que l'on voyait dans la salle de l'Académie française, était du pinceau

de Saint-André. Cet artiste a peint pour la manufacture des Gobelins.

Daniel DUMOUTIER, peintre du roi, peignait le portrait au pastel d'une grande ressemblance; il est cité au n°. 89 du Catalogue raisonné de feu Bassan, pour *quatre Études de Têtes d'hommes* à la pierre noire et coloriées; et au n°. 101 du Catalogue de Saint-Yves, pour un portrait d'*homme*.

Robert NANTEUIL, grand dessinateur, et plus célèbre comme graveur, né à Reims en 1630, et mort à Paris en 1678, âgé de quarante-huit ans. Nanteuil peignait le portrait en pastel. Nous avons de lui : *Louis de Bourbon*, prince de Condé; le vicomte de *Turenne*; le premier président *de Lamoignon*; *de la Motte-le-Vayer*; *Jean Chapelain*, auteur du poëme de la Pucelle, etc.; et quelques portraits de *Louis XIV*, dont il a gravé les planches, qui font partie de son œuvre. On trouve de cet artiste, dans la collection du muséum, le portrait en pastel du grand *Turenne*, et celui d'*Antoine Furetière*, auteur du dictionnaire qui porte son nom.

Jean VARIN, artiste de la fondation de l'Académie royale de Peinture. Il peignait le portrait dans le temps que le cavalier Bernin vint en France. Varin, plus connu par son talent dans les mé-

dailles, est mort surintendant des bâtimens, et maître de la Monnaie de Paris.

Louis Ferdinant, le fils, peignit le portrait de grande manière. Il est mort à Reims, âgé de soixante-neuf ans, en 1717. Il a peint le portrait de *Bourlemont*, gravé par Schuppen; celui de *Jean-Louis-Charles d'Orléans*, comte de Dunois, gravé par Nanteuil; Madame *de Sévigné*, gravé par Schmidt; Madame *Cornuel*, morte en 1693, âgée de quatre-vingt-sept ans; Fessard, sculp.

Juste, de l'Académie royale de Peinture, dont on trouve le nom sur la liste de 1673, a peint le portrait de *Louise-Marie de Gonzague*, reine de Pologne et de Suède; Nanteuil, sculp., planche de 1653; et celui de *Charles Delaporte*, duc de la Meilleraye, maréchal de France, *idem*; planche de 1662.

Paul Mignard, fils de Nicolas Mignard, né à Avignon, et mort à Lyon en 1671, âgé de cinquante-deux ans. Il fut reçu à l'Académie, moins par ses talens que par considération pour ses aïeux. On a de Paul quelques têtes gravées à l'eau-forte, et fort peu de ses portraits peints.

Les peintres de portraits sur lesquels je n'ai pu me procurer des renseignemens certains jusqu'à

présent, mais dont il reste des pièces authentiques de leurs existence, sont :

DUBORDIEU, portrait de *Cl. de Saumaise*, savant hollandais; gravé par Th. Mathan.

RICHARD, portrait de *Vadé;* gravé par Et. Fiquet.

DUME, portrait de *Santeuil;* gravé par G. Edelinck.

DESFONTAINES, voyez l'œuvre des Drevet.

BAILLEUL et TALON, voyez l'œuvre des Poilly.

PEINTRES EN MINIATURE ET SUR ÉMAIL.

Jacques BAILLY, né à Saint-Germain en Laye en 1629, fut reçu académicien sur des portraits en miniature. Il a composé et gravé en petit de jolis sujets, qui ont été imités avec succès par Klinchetel. Bailly est mort âgé de cinquante ans environ, laissant après lui la réputation d'avoir trouvé le secret de peindre solidement, et sans altérer la qualité de la peinture.

Louis DUGUERNIER, l'aîné des fils de celui dont il est parlé au siècle précédent, vint au monde le 14 avril 1614, et mourut le 16 janvier 1659. Duguernier s'attacha à surpasser tout ce qui avait été fait jusqu'à lui sur la peinture en émail; outre la

beauté de ses couleurs, il saisissait très-bien la ressemblance.

Son frère le plus jeune aurait suivi la même carrière, si la mort ne l'eût pas enlevé à la fleur de son âge. Il avait déjà donné au public d'excellens essais de ses talens pour le portrait en miniature.

Poplier, de Troyes, fut reçu à l'Académie, peintre en miniature.

Felibien.

Larichardière, peintre en miniature sur vélin. Il a été très en vogue dans son temps, et très-estimé pour son coloris.

Felibien.

Montbeliard, de la Franche-Comté, s'est fait une réputation dans le petit genre des tableaux de cabinet.

Felibien.

Bernard, protestant, exclus de l'Académie, dont il était membre, à la révocation de l'édit de Nantes, et rétabli après son abjuration, est mort à Paris en 1687, âgé de soixante-douze ans. On estimait ses miniatures pour la belle exécution.

Petitot, né à Genève en 1607, et mort à Vevay, dans le canton de Berne, en 1691. Si on le trouvait déplacé dans cette Galerie des peintres

français, je répondrais qu'il s'y trouve naturellement conduit par la reconnaissance nationale, comme un des plus beaux ornemens du siècle de Louis XIV. Petitot a peint l'émail; ce genre de peinture présente tant de difficultés à vaincre, et ses émaux sont arrivés à un degré si supérieur, qu'on ne peut pas en espérer d'une plus grande perfection. Répandus dans presque tous les cabinets de l'Europe, ils sont devenus très-rares dans le commerce. La plus belle collection qui existe est au musée Napoléon; elle renferme plus de quarante portraits des personnages illustres de son siècle. Bordier, son beau-frère, a peint aussi l'émail; souvent il aidait Petitot.

PEINTRES DE PAYSAGES,

D'ARCHITECTURE, DE BATAILLES, DE MARINE, ET SUJETS PARTICULIERS.

Thomas Pinaigrier, de Paris, mourut en 1653, âgé de trente-sept ans.

de la Ferté.

Georges Faucas, de Châteaudun, est mort en 1708, âgé de soixante-sept ans.

de la Ferté.

Lebicheur, professeur à l'Académie, mourut en 1666. Il a été renommé dans son temps pour

les effets de perspective, et a fait imprimer un traité sur cette Science.

Henri GISSEY, membre de l'Académie, dessinateur ordinaire des ballets du roi, artiste très-médiocre.

BELIN et GUILLEROT, élèves de Fouquières, ont travaillé aux paysages dans les appartemens des Tuileries, sous les ordres du Bourdon.

FELIBIEN.

BOULE, disciple de Sneydre, peintre d'animaux et de paysages, a été employé à la manucfacture des Gobelins.

FELIBIEN.

Alexandre DUGUERNIER, frère puîné de Louis Duguernier le peintre en émail, s'est appliqué au paysage. Il mourut en 1656.

FELIBIEN.

Jean FOREST, reçu à l'Académie en 1674, et mort à Paris en 1712, âgé de soixante-seize ans. Les paysages de ce peintre, qui a été en grande réputation, peuvent être comparés à de mauvais romans, faux dans les situations, bornés dans les effets : lourd, mat, sans gradation dans le coloris et l'éxécution ; voilà l'idée qu'on peut s'en faire. Nous avons de cet artiste un *Paysage avec des Animaux*, gravé en manière noire par L. Bernard. *Un petit Garçon et une petite Fille jouant*

avec un Oiseau; gravé par *P. Peiroleri in Torino.* On trouve le portrait de Forest dans l'œuvre de P. Drevet père.

Henri Maupercher, paysagiste, qui cherchait à imiter Claude le Lorrain. Il fut fait professeur en 1655. On trouve son nom sur la liste de 1673. Il a gravé à l'eau-forte, d'après ses propres dessins : *l'Enfant prodigue chassé par ses Courtisannes,* paysage avec fabriques ; *l'Enfant prodigue reçu par son Père à l'entrée d'un vestibule,* et une *Adoration des Mages,* d'après Goyrand.

Mathieu Montagne, peintre d'Anvers, qui vint s'établir à Paris vers le commencement du dix-septième siècle, s'appelait *Vanplatemberg*, nom qu'il changea pour celui de *Plattemontagne,* et ensuite *Montagne* ou *Montaigne.* Il peignait le paysage et la marine, et donnait la préférence à ce dernier genre : il a gravé quelques marines à l'eau-forte. Felibien et autres l'ont placé parmi les peintres français, sans parler de son origine, ni de son changement de nom. Nicolas Montagne, son fils, a peint l'histoire. (Voyez la suite des peintres d'histoire, même siècle, et le cat. de Bassan.)

Jacques Rousseau, né à Paris en 1630, est

mort à Londres en 1693, à l'âge de soixante-quatre ans. Après s'être essayé dans plusieurs genres de la peinture, il s'adonna uniquement à celui de l'architecture et de la perspective. En 1662, il fut reçu académicien sur un grand paysage orné d'architecture. Ayant presque toujours été occupé à la décoration des palais, il a fait très-peu de petits tableaux; ceux que l'on trouve ne sont que des esquisses pour de plus grands projets. Il a gravé à l'eau-forte six paysages d'architecture et de très-jolies figures, ainsi que plusieurs morceaux pour le recueil de Jabach. Philippe Meunier a été son élève. Rousseau se trouve sur la liste de 1673.

Simon Laminois, de Noyon, peintre de batailles et de paysages, mort à Vrigni dans l'Orléanais, en 1683, âgé de soixante ans. On trouve son nom sur la liste de 1673.

Étienne Allegrain, né à Paris en 1645, reçu à l'Académie royale, peintre de paysage, père du célèbre Allegrain, sculpteur du roi, est mort en 1736, âgé de quatre-vingt-onze ans. On connaît de lui plusieurs pièces qu'il a gravées à l'eau forte.

P. Patel, qui vivait dans le même temps, a peint le paysage d'un très-bon goût, quoique d'une manière un peu sèche. Le célèbre Vioures a gravé plusieurs paysages d'après Patel. Dans

l'un, Vénus est servie par les Graces. (Les figures de ce morceau sont gravées par Bartolozzi.)

PEINTRES DE FLEURS ET DE FRUITS.

Nicolas ROBERT, né à Langres, vers 1610, célèbre par la belle suite de plantes et d'oiseaux qu'il a peints pour *Gaston d'Orléans*. (*Voyez* la Bibliothèque impériale, ou celle du Muséum d'Histoire Naturelle.) Robert a dessiné et gravé un recueil de fleurs, d'oiseaux, ainsi que les animaux les plus rares de la ménagerie du roi.

Michel LANCE, de Rouen, mourut en 1661, âgé de quarante-huit ans. Il a peint les fleurs, les fruits et les animaux.

DE LA FERTÉ.

Pierre-Antoine LEMOINE, de Paris, mourut en 1665, âgé de soixante ans. Il peignit les fruits avec finesse et légèreté.

DE LA FERTÉ.

Denis PARMENTIER, de Paris, mort en 1672.

DE LA FERTÉ.

Pierre DUPUIS, de Montfort-l'Amaury, très-bon peintre de fleurs et de fruits, mort en 1682, âgé de soixante-quatorze ans. On trouve *Dupuy* sur la liste de 1673.

DE LA FERTÉ.

Catherine DUCHEMIN, de Paris, épouse de Girardon, sculpteur du roi, peignit avec succès les fleurs et les fruits. Elle mourut en 1698, âgée de soixante-huit ans.

Jean GARNIER, de Meaux, est mort en 1705, âgé de soixante-treize ans.

FELIBIEN.

Geneviève de BOULLONGNE, fille aînée de Paris, épouse de M. Clerion. Elle mourut âgée de soixante-trois ans, en 1708.

Madeleine de BOULLONGNE, puînée de Geneviève, née à Paris, et morte dans la même ville en 1710, âgée de soixante-quatre ans. On trouve les demoiselles Boullongne sur la liste de 1673.

LAFLEUR, natif de Lorraine, peignait avec goût les fleurs en miniature.

FELIBIEN.

Jean BERRAIN, dessinateur d'ornemens. Son œuvre consiste en décorations et ornemens de divers genres : on peut en former un volume *in-folio*. Berrain est mort à Paris en 1711, dans un âge fort avancé.

Nicolas BODESSON, de Troyes, a été en grande réputation pour le coloris des fleurs. Il mourut vers 1682. C'est le même que l'on trouve sur la liste de 1673, qué Felibien écrit par *Baudesson*.

PEINTRES SUR VERRE.

Benoît Michu, excellent peintre sur verre, connu par les beaux vitraux des anciens Feuillans.

Perrin, dont on voit au musée des Monumens français trois panneaux, représentant le *Martyre de saint Gervais*, celui de *saint Protais*, et une *Fuite en Egypte*.

Sempy, très-bon peintre sur verre, qui florissait dans le même temps.

AMATEURS

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Louis XIV.

Le chancelier Séguier.

Charmois.

Ratabon, surintendant des bâtimens.

Crozat.

Le chevalier Beaulieu.

Boucherat, chancelier.

Boyer-d'Aiguilles, procureur-général du roi au parlement de Provence.

Évrard Jabach, célèbre banquier.

De Jullienne.

De Pontchartrain.

De Lorrangère.

Le comte de Vence.

Madame de Gontault.

Le cardinal de Mazarin.

Le duc de Lesdiguières.

Belluchau.

Le chevalier de Lorraine.

Haulier.

Le duc de Grammont.

Haubier.

De la Vrillière, secrétaire d'état.

M. d'Emery, surintendant des finances.

Le marquis de Fontenay.

Lenostre, contrôleur des bâtimens.

Le chevalier de Clerville.

Le marquis de Seignelay.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

§ PREMIER.

La corruption des mœurs qui marqua l'époque de la régence et le commencement du dix-huitième siècle ; la licence effrénée qui se faisait sentir dans tout et partout ; l'oubli des anciens modèles dans tous les genres, portèrent aux beaux arts un coup sensible, et firent craindre qu'on ne les oubliât au milieu des désordres qui couvraient la France.

Ce qui rassurait cependant, au milieu de la vie licencieuse du régent, était son goût pour ces beaux arts, dont il fit toujours sa principale jouissance. Enfin, l'avénement de Louis XV au trône dissipa toutes les inquiétudes, et la nation entière reprit bientôt les droits qu'elle s'était si légitimement acquis parmi les autres nations.

L'attachement plus particulier pour la peinture, qu'avait montré Philippe d'Orléans, ne fit qu'augmenter lorsqu'il eut en main le timon de l'état : on entrevoit même qu'il ne fit rien que de très-avantageux à ses progrès. Mais le coup était porté ; il fallait un changement dans l'institution des arts, et malheureusement il s'opéra au milieu des excès de l'inconstance et de la fri-

4

volité, et surtout pendant les jeux de l'agiot, si funestes à la France sous tous les rapports.

Le système à qui ils dûrent le jour, en accumulant des richesses énormes dans les coffres d'une foule de particuliers qui ne devaient point s'attendre à cette fortune, fit naître des spéculations innombrables; mais presque tout ce qui en reste se ressent des combinaisons avides de la cupidité, ou porte la rouille du mépris des lumières et du goût. Je ne citerai pour exemple que le volumineux ouvrage de Montfaucon, estimé du côté de l'érudition, quoique rempli d'erreurs, mais détestable comme monument des arts du dessin. A la vérité, si l'on jette un coup d'œil sur l'état de l'art en France lorsque cette fameuse entreprise se forma, on voit qu'il eût été difficile de trouver dans le royaume un artiste, même parmi les plus habiles, en état de dessiner correctement une figure antique.

On respectait l'antique ; mais on n'avait ni les yeux ni les lumières propres à discerner sa pureté et les motifs de son excellence. Les artistes cherchaient toute autre chose : la gentillesse, plus de rapprochemens vers les goûts et l'inconstance de la nation; une exécution prompte, facile et légère; ce qui fut très-avantageux pour les plus expéditifs, dans un temps où chacun

ambitionnait un gain extraordinaire. Alors se perdirent les restes de cette grandeur et de cette énergie du siècle de Louis XIV. La peinture en avait encore offert quelques traces dans la dégénération de l'école de Lebrun.

Les deux artistes qui ont figuré au commencement de ce siècle, sont les deux derniers Coypel: *Noël Nicolas*, fils de Noël, frère d'Antoine, né à Paris en 1692, et mort dans la même ville en 1735; et *Charles Antoine*, fils d'Antoine, né à Paris en 1694, mort le 14 juin 1752.

Noël-Nicolas Coypel fut élu académicien pendant le rectorat de son frère, sur *l'Enlèvement d'Amymone par Neptune*. Ses ouvrages se voyaient à l'ancienne église de Saint-Sauveur, aux Minimes de la place Royale, et à Versailles.

Nous avons de lui l'*Alliance de Bacchus et de Vénus*; Lebas, sculp.; *la Charité romaine*; J. Danzel, sculp.; et *une Jeune Fille jouant avec une Colombe*; eau-forte du peintre, terminée au burin par N. Edelinck.

Charles-Antoine Coypel était alors premier peintre du roi. Son tableau de réception à l'Académie représente *Médée abandonnée par Jason*. Plusieurs de ses ouvrages ont été exécutés en tapisseries à la manufacture des Gobelins.

Ne voulant point répéter ce que j'ai déjà dit

sur cette famille, je me bornerai simplement à remarquer que sous la direction de ce dernier des Coypel, les monumens de l'histoire prirent une physionomie irrégulière, sans caractère, sans énergie et sans correction. Ses ouvrages publiés par la gravure sont *Carl.-Antoine Coypel, se ipse pinxit*; N. Tardieu, sculp. L'*Ecce Homo*, esquisse d'un tableau pour l'église de l'Oratoire; F. Joullain, sculp. *La Matrone d'Ephèse*; L. Desplaces. *Thalie chassée par la Peinture*; Lépicié, sculp. *Roland apprenant la fuite d'Angélique et de Médor*; P. Surugue, sculp. *L'Amour maître du Monde*; J. Daullé, 1755.

§ II.

Du sein de cette espèce de léthargie du grand goût, s'éleva sur les ailes de la liberté le fameux Lemoine. La frivolité française s'empressa d'accueillir son style séducteur et léger. Long-temps il fut le type de l'école du dix-huitième siècle. Montée sur cet esprit de légèreté, on conçoit bien qu'elle n'exigeait plus une étude bien approfondie de toutes les parties spéculatives qui font la gloire de l'art. De l'habitude, de la mémoire, une grande facilité dans l'exécution, faisaient les trois quarts du peintre; et l'esprit de l'école l'achevait. Cependant, au milieu de cet abandon de

toute idée du beau, il s'éleva quelques hommes d'un mérite rare, et beaucoup d'autres qui furent plus malheureux que condamnables.

François Lemoine, né à Paris en 1648, élevé dans la peinture par Robert Tourniers, se perfectionna sous Louis Galloche. Il remporta le grand prix de peinture en 1711, et fut élu académicien en 1718, sur *Hercule combattant Cacus*. Les chefs-d'œuvre de Rome, qu'il n'avait pas eu le temps d'observer, n'ayant pour ainsi dire fait que passer dans cette ville et les autres de l'Italie, ne tracèrent dans son imagination que de légères impressions, dont il perdit bientôt le souvenir.

Tourmenté du désir de se faire une réputation, il entreprit les peintures de la voûte du chœur des anciens Jacobins, rue du Bacq : il choisit pour son sujet *la Transfiguration de Notre Seigneur sur le Mont Thabor*. Depuis cette entreprise, sa réputation alla toujours en croissant, et il fut employé dans beaucoup d'autres non moins favorables à son ambition. Les principales sont *la coupole de la chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice* (1); *une allégorie pour le salon de la Paix*,

---

(1) Ce plafond, entièrement dégradé depuis l'incendie de la Foire Saint-Germain, arrivé en 1761, était sur le point d'être effacé, et la voûte reblanchie, d'après une délibération de la Fabrique. M. Callet, peintre existant,

à Versailles; et pour le même palais, *le salon d'Hercule; Adam prenant la pomme de la main d'Eve; le Temps qui enlève la Vérité, et qui précipite le Vice; Hercule qui file auprès d'Omphale.* Ces trois dernières pièces sont gravées par le savant burin de L. Cars, ainsi que *le Sacrifice d'Iphigénie*, et *Hercule assommant Cacus.*

Le *salon d'Hercule,* qui rassemble plus de cent quarante figures, lui obtint du monarque le titre de son premier peintre, et une pension de 3500 liv. Dix mois après il termina ses jours par une mort violente, le 4 de juin 1737, à l'âge de quarante-neuf ans (1).

---

est le seul artiste qui ait osé entreprendre de le rétablir dans l'état où on le voit à présent.

(1) La mort funeste de Lemoine, dit-on, a été causée par la jalousie de ses confrères, qui cherchaient toutes les occasions de le chagriner, depuis les faveurs qu'il avait reçues du roi. Cette idée allumait en lui une fureur qu'il concentrait, mais dont ses amis s'aperçurent, sans oser en prévenir les effets. M. Bergeret, avec qui il avait été en Italie, et qui le voyait tous les jours, l'avait déterminé à passer quelque temps à la campagne : Lemoine, préparé pour son départ, entendit arriver M. Bergeret; troublé par le sentiment subit de la crainte, dont il était frappé depuis long-temps, qu'on ne cherchât à le faire enfermer, il se frappa de plusieurs coups d'épée, et vint en expirant ouvrir sa porte.

On trouve dans les ouvrages de Lemoine plus de dispositions que d'études, c'est-à-dire, plus d'esprit que de fond. Né avec un génie vaste et la poétique de son art, l'allégorie, sous son pinceau, prit une physionomie neuve et ingénieuse. Son coloris clair, aérien, harmonieux, touché avec autant de goût que de légèreté, très-convenable, surtout en voûte, fut le plus puissant artifice qu'il employa pour gagner les suffrages du plus grand nombre. N'ayant pas assez comparé les grands modèles avec la nature, ni assez médité sur les difficultés à vaincre pour ne point se laisser entraîner aux écarts de son imagination, la postérité n'entrevoit dans ses ouvrages que l'ébauche des belles qualités qu'il avait apportées en naissant.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Imagination poétique, dessin mou, licence dans les proportions; fatuité, exagération dans les attitudes et les expressions de tendresse et de force; coloris blond, fade et rose; pinceau libre, suave; savante perspective aérienne (1).

---

(1) Vente du prince de Conti, n°. 688 du catalogue : Adam et Eve séduits par le serpent; hauteur, deux pieds; largeur, un pied six pouces. 6999 liv. 19 s.

Les principaux élèves sortis de son école sont Boucher, Natoire et Belle.

Charles Natoire, né à Nîmes en 1700, est mort à Castel-Gandolphe, près de Rome, en 1777, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, recteur de l'Académie royale, et ancien directeur de celle de

---

Vente de M. Poullain. 5751 liv.

Vente de M. de la Live de Jully, n°. 77 du catalogue :

La Transfiguration de N.-S., esquisse terminée du plafond des Jacobins de la rue du Bacq; hauteur, quarante-six pouces; largeur, trente-six pouces. 400 liv.

Vente de M. de Nogaret, n°. 17 du catalogue. 220 l.

Vente de M. de Boisset, n°. 184 du catalogue :

L'Assomption de la Vierge; hauteur, deux pieds dix pouces; largeur, trois pieds cinq pouces. 6000 liv.

C'est le petit tableau de la coupole de la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice.

Il y a deux esquisses de ce plafond; l'une dont Lemoine fit présent à M. Langues, le 11 mai 1733, lorsque ce curé, enchanté de son ouvrage, lui donna une gratification extraordinaire; quant à celle qui a été vendue chez M. de Boisset, on l'attribue à Natoire, son élève; ce qui donnait une valeur considérable à la première, puisqu'on en a offert jusqu'à 10,000 liv. Depuis celle-ci, Lemoine avait fait quelques changemens dans sa composition. Le seul avantage qu'offrait la copie faite par Natoire, c'est qu'elle se trouvait, en tout point, très-conforme à la dernière main de l'exécution du plafond de Saint-Sulpice.

France à Rome. Toutes ces dignités supposent une grande réputation, qu'il eut effectivement. Plusieurs églises de Paris étaient ornées de quelques-uns de ses tableaux; les plus remarquables décoraient la chapelle des Enfans-Trouvés, peints à fresque sur les murs, représentant des sujets analogues à cette pieuse institution.

Ce grand ouvrage, qui a reçu tous les genres de célébrité, a disparu avec une grande partie de la gloire de Natoire. Quelques morceaux de lui resteront cependant parmi les curieux, par le secours du burin, tels que *Diane et Actéon*; L. Desplaces, sculp. *Vénus et Enée*; J. J. Flipars, sculp. *La Vue et Perspective de la chapelle des Enfans-Trouvés*, gravé par Et. Fessard. *Jésus-Christ en Croix, la Madeleine au pied*; gravé par le peintre.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Stérilité dans l'invention, composition froide,

Vente du prince de Conti, n°. 657 du catalogue:

Diane découvrant au bain la grossesse de Calisto; hauteur, deux pieds deux pouces; largeur, deux pieds neuf pouces. 1401 liv.

— Boileau, n°. 82 du catalogue. 910 liv.

On attribue ce tableau à Louis Galloche.

sans style, sans expression; petit goût de dessin; coloris livide, plombé; pinceau maniéré (1).

Clément-Louis-Marie-Anne Belle, aussi disciple de Lemoine, ancien membre de l'Académie de Peinture, est mort âgé de quatre-vingt-quatre ans, le 29 septembre 1806, professeur-recteur des écoles spéciales de peinture et sculpture, et inspecteur, pour la partie de l'art, à la manufacture impériale des Gobelins. Belle, sans faire une grande sensation, a soutenu dans son style un meilleur goût que ses contemporains. Les ouvrages de Raphaël, auxquels il s'était singulièrement attaché l'espace de dix ans qu'il séjourna à Rome, lui laissèrent dans l'esprit des impressions du beau idéal, dont il fit un assez bon usage quelquefois.

Sur la fin de sa vie il publia une *collection de Têtes calquées sur les fresques de Raphaël*, que les arts ont accueillie avec empressement.

---

(1) Vente de M. Lempereur, n°. 88 du catalogue : L'Adoration des Rois ; hauteur, huit pouces ; largeur, six pouces six lignes, forme ovale. 999 liv.

Vente de M. de Boisset. 1799 l. 19 s.

Vente de M. de la Live de Jully, n°. 95 du catalogue :

Triomphe de Bacchus et celui d'Amphytrite. 855 liv.

Vente de M. Bourlart, n°. 16 du catalogue. 3001 liv.

Je cite encore pour exemple du petit goût qui prenait faveur au commencement de ce siècle, les peintres Bertin et Cazes.

Nicolas Bertin, né en 1667, élève de Boullongne, et ensuite de Jouvenet, remporta le grand prix de peinture. A son retour de Rome, il fut élu à l'Académie, sur *Hercule qui délivre Prométhée*. Il mourut professeur, en 1736.

Pierre-Jacques Cazes, né en 1676, aussi élève de Boullongne, et considéré comme un de ses meilleurs élèves, a été élu à l'Académie sur le *Combat d'Hercule et Acheloüs*. Il mourut dans la fonction de chancelier, en 1754.

Ces deux artistes eurent un coloris plus soutenu que celui de Lemoine, et qui tenait encore de l'ancienne école. Bertin entendait très-bien le clair-obscur, et l'effet général d'une scène; il entassait cependant trop les objets, et tenait les proportions de ses figures trop petites pour le champ du tableau; et par-là il affaiblisssait son style et le caractère héroïque qu'exige la noblesse de l'histoire. On peut lui reprocher encore l'abus de l'esprit dans l'agencement des groupes, l'ordre des draperies et la touche du pinceau.

Ce sentiment qui lui était particulier, peu convenable en grand, lui réussissait très-bien en petit. Il a fait quelques tableaux de chevalet qui sont

estimés (1). Plusieurs sont gravés ; savoir : *Jésus parlant à la Samaritaine*; N. Tardieu, sculp. *Jésus parlant à la Madeleine*, ou le *Noli me tangere*, idem. *Jésus lavant les pieds à ses Apôtres*, F. Chereau, sculp. Et *Mathieu Garreau, ou le Gland et la Citrouille*; Levasseur, sculp. Nous avons le portrait de Bertin, peint par Largillière, gravé par C. Vermeulen.

Cazes s'annonce avec plus d'emphase à la vérité, d'une manière plus large, plus historique ; son coloris serait même bon s'il avait plus observé la nature, un peu plus médité et mieux choisi. Son insouciance sur tous ces points essentiels ne peut arrêter long-temps l'œil sur ses ouvrages ; car, à l'examen, point d'expression, peu d'idées neuves, une grande abondance sans nécessité ; un dessin incorrect, heurté, et des draperies jetées au hasard, faites de mémoire, rappelant les cassures du papier, et non les plis de l'étoffe. Il a traité : *Jésus recevant les petits Enfans*; S. Vallée, sculp. *Saint Pierre guérissant la Paralytique*; C. N. Cochin, sculp. *Hercule et Omphale*; L. Desplaces, sculp.

---

(1) Vente du prince de Conti, no. 645 du catalogue :
Adam et Eve dans le Paradis Terrestre; Dieu leur apparaît; hauteur, trois pieds onze pouces ; largeur, cinq pieds neuf pouces. 2399 liv. 19 s.

Il est sorti de l'école de Bertin Louis TOCQUÉ, dont la réputation a été solidement établie sur d'excellens portraits, couronnés en France, en Russie, en Suède et à l'Académie de Peinture, où l'artiste fut élu sur le portrait de *Louis Galloche*. On admire dans ses portraits, la grace, la noblesse, la touche légère, spirituelle; le coloris vrai et animé : on y admire encore de belles mains, bien dessinées, bien peintes. Tocqué, né à Paris en 1695, est mort dans la même ville en 1772. Nous avons de lui les portraits d'*Elisabeth Petrowna*, impératrice de Russie, fille de Pierre premier; *Geor. Fr. Schmidt - Rasumowsky*; *Hoffman*, gentilhomme danois; *Charles de Galles* en cuirasse; *L. Ph. de S. Florentin*; *J. Bapt. Masse*, peintre; *Desfontaines*; *le roi et la reine de Danemarck*; *M. de Tournehem*; le marquis *de Marigni*. Dans l'œuvre de J. G. Wille, on trouve le portrait de Tocqué. Il est sorti de l'école de Cazes, Chardin, grand peintre, que l'on trouvera dans le cours de ce siècle.

Les deux derniers rejetons de l'école des Boullongne, sont Louis Silvestre et Jean Raoux.

Louis SILVESTRE, qui vit le jour à Paris, était fils d'Israël Silvestre, connu par ses gravures spirituelles. Après avoir remporté tous les prix à l'Académie, et visité Rome sous les auspices de

Carlo Maratti, il fut demandé par Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne, et passa la plus grande partie de sa vie à Varsovie et à Dresde. Après une absence très-longue il revint dans sa patrie, fut élu membre de l'Académie avec une distinction particulière, et mourut dans un âge très-avancé.

Employé aux grands travaux de la décoration des galeries et des plafonds pour les palais des princes du Nord, il a fait très-peu de tableaux de chevalet.

L'amour des beaux arts, qu'il a inspiré à la cour de Varsovie, fut récompensé par Auguste, qui l'anoblit et l'honora d'une pension, qui lui fut continuée sous le règne d'Auguste Poniatowski. Les gravures publiées d'après Louis Silvestre, sont *sainte Thérèse; Adonis partant pour la Chasse;* N. Château; *Astianax arraché à sa mère;* J. Audran, sculp.; *Pan et Syrinx;* H. S. Thomassin, sculp.

Jean Raoux, né à Montpellier en 1677, et mort à Paris en 1734, âgé de cinquante-sept ans, s'annonça dans la carrière de l'histoire. Il remporta le grand prix de peinture, étudia à Venise les Titien, les Paul Véronèse. Ne pouvant atteindre, devant ces grands modèles, le but qu'il se proposait, il s'exerça au talent de

l'imitation. Il a peint le portrait. Les sujets de caprice, animés quelquefois des traits de la fable ou de l'histoire, ont fondé plus particulièrement sa réputation : tels que le *Rendez-vous agréable*; Beauvarlet. *Repos de Vénus*, et *les Graces au bain*; J. Daulle, sculp., 1758. *David, du haut de son palais, contemple Bethsabée au sortir du bain*; Chereau le jeune. *Télémaque dans l'île de Calypso*; J. S. Beauvarlet. *Angélique et Médor*; différens sujets de *Sacrifices* et *Scènes familières*, gravés par N. Delaunay, Ch. Dupuis et H. Jonseis. Le charme qu'il répandait dans ses petits tableaux, lui valut même son élection à l'Académie, en qualité de peintre d'histoire, sur *Pygmalion amoureux de sa statue.*

Raoux était vraiment né avec le sentiment de la grace, et un goût exquis qui l'aurait conduit beaucoup plus loin, sans la faiblesse de son tempérament, dont ses ouvrages se ressentent. L'imitation fidèle et le choix d'une belle intelligence des vérités agréables; voilà ce qu'on admire dans les petits tableaux de Raoux. Il est le premier peintre français dont les ouvrages aient pu soutenir la comparaison à côté des chefs-d'œuvre d'éclat et de patience sortis des écoles flamande et hollandaise, qui faisaient la passion de la majeure partie de nos amateurs du dix-huitième siècle. Ce talent fit la fortune de Raoux; ses

tableaux furent accueillis avec enthousiasme, et placés dans les plus riches cabinets.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Froid, gracieux, svelte dans les proportions; pinceau flou; coloris excellent, légèrement pourpré (1).

Un artiste peu connu en France, est ZANOTTI, dont le nom mérite cependant d'être conservé.

Jean-Pierre Zanotti naquit à Paris en 1674. Il fut conduit très-jeune à Bologne, dans l'école

---

(1) Vente de M. de Boisset, nº. 177 du catalogue :

Dibutade faisant le portrait de son amant; hauteur, trois pieds quatre pouces; largeur, deux pieds sept pouces. 5999 liv.

Nº. 176 du même catalogue :

Deux Femmes faisant de la musique; hauteur, deux pieds un pouce; largeur, un pied neuf pouces. 5400 liv.

Vente du prince de Conti, nº. 651 du catalogue :

L'Intérieur d'un Temple dédié à Priape; hauteur, deux pieds neuf pouces; largeur, deux pieds trois pouces. 3599 l.

Vente de M. le duc de Choiseul, nº. 138 du catalogue :

Une jeune Fille sortant du bain; hauteur, huit pouces; largeur, six pouces. 800 liv.

Vente du prince de Conti, nº. 92 du catalogue. 871 l.

Vente de M. de Nogaret, nº. 92 du catalogue. 800 liv.

Les tableaux de Raoux ont beaucoup baissé dans le commerce depuis plusieurs années.

de Pazinelli. Son application constante à rechercher les beautés de la nature, sur l'examen bien approfondi des règles de l'antique, le conduisit à saisir dans ses ensembles et ses contours les formes statuaires, réunies à la souplesse et aux graces du naturel. S'il n'annonce pas une forte capacité dans l'invention, du moins il montre un grand sens et une connaissance réfléchie des passions de l'ame et des nuances du cœur humain. En cela, ainsi que par son exactitude dans le costume des différentes nations, et toutes les convenances historiques, auxquelles on peut joindre la fraîcheur du coloris, il mérite sans doute un rang distingué parmi les meilleurs peintres français de son siècle.

La plupart de ses travaux sont répandus en Italie et chez l'étranger. Un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur, est à Bologne, dans l'église de *S. Tomaso del Mercanto*; il représente l'incrédule Thomas aux pieds de Jésus-Christ (1).

Zanotti s'est aussi distingué dans les lettres, et surtout dans la poésie : on connaît de lui une tragédie dont le sujet est *la Mort de Didon*, et

---

(1) Cochin, dans son recueil de *Notes sur l'Italie*, dit que ce tableau est d'un fort bon ton, d'une manière large, grande, et bien drapé. Il y a de l'harmonie, et il est d'un bon caractère.

quelques autres pièces de poésie et de littérature assez estimées.

Il mourut secrétaire des Académies de Bologne et des Arcades, dans un âge très-avancé.

Jean-Jérôme Servandoni, né à Florence en l'année 1695, se trouve lié à l'école de France par sa réception à l'Académie, qui date de 1731, sur un tableau représentant les *Ruines d'une place publique*, au milieu de laquelle est un obélisque. Quelques-uns prétendent même qu'il était du pays d'Aunis, qu'il s'appelait *Servan*, et qu'il ajouta à son nom une terminaison italienne.

Servandoni, un des plus grands génies de son siècle, avait étudié la peinture chez le fameux Jean-Paul Panini; et bientôt après, l'universalité de ses talens le rendit propre aux grands ouvrages de la décoration et des travaux publics, ainsi qu'aux tableaux de cabinet. Son nom, qui retentissait dans l'Europe, le fit appeler dans les cours étrangères; et dans presque toutes il a laissé des traces de son génie, qui s'était nourri des principes qui font la gloire des monumens antiques. Il obtint la préférence sur ses concurrens, en 1731, pour l'élévation du grand portail de Saint-Sulpice, sans contredit un des plus beaux édifices en ce genre, et un monument immortel des talens de ce célèbre artiste.

Il mourut à Paris en 1766, âgé de soixante-onze ans.

Les trois Rivalz de Toulouse ont également acquis et soutenu une grande réputation. Le plus renommé est *Antoine*, né à Toulouse en 1667. Il étudia à Paris et en Italie. On remarque dans ses ouvrages un excellent goût de dessin, et un style propre à l'histoire. On a de sa main un sujet allégorique à la gloire du Poussin, dédié à Lebrun; et quatre sujets allégoriques pour un traité de peinture imprimé à Toulouse. Après avoir été couronné au Capitole, des mains du cardinal Albani, il se retira dans le lieu de sa naissance, où il mourut en 1735. Son neveu, *Barthelemi Rivalz*, a gravé à l'eau-forte; on a de lui *la Chute des Anges rebelles*, d'après son oncle.

Jean Pierre Rivalz, né en 1625, et mort à Toulouse en 1706, fut peintre et architecte. Il eut pour élève le fameux Lafage. La plus grande partie des travaux de cette famille est à Toulouse.

Il est sorti de l'école d'Antoine Rivalz, Subleyras.

Pierre Subleyras vit le jour à Uzès, en 1699. Ses progrès l'ayant mis dans le cas d'entreprendre, fort jeune encore, dans sa province, des plafonds qui lui firent honneur, il vint à Paris pour con-

courir au grand prix de peinture, qu'il remporta d'une voix unanime, sur *le Serpent d'airain.* En 1728, il fut envoyé à Rome avec le brevet de pensionnaire du roi, et resta en Italie jusqu'à sa mort, arrivée le 28 mai 1749, à l'âge de cinquante ans.

L'esprit et la sensibilité se peignent dans les ouvrages de cet artiste, estimable du côté de la pensée, et même du dessin. Il n'annonce pas un grand caractère; mais en cela, ainsi que dans son coloris, il est toujours en harmonie pour plaire et toucher le cœur. Rien, dans son exécution facile, ne montre l'abus de cette facilité qui coulait de source; la nature la lui donna, et il semble n'en avoir fait usage qu'avec modération, et autant qu'elle était nécessaire à l'abondance de son génie, et à ses projets, toujours bien réfléchis d'avance. *L'Evanouissement de l'empereur Valence à l'offrande d'une Messe dite par saint Bazile,* qu'il a peint pour Saint-Pierre de Rome, a été cité comme un de ses meilleurs morceaux. Benoît XIV, qui accordait une estime particulière à l'auteur, en fut si content, qu'il en ordonna une mosaïque de même grandeur.

Au musée Napoléon, on voit de Subleyras, *le Serpent d'airain,* le même sur lequel il a gagné le grand prix; *la Madeleine aux pieds de Jésus-Christ; saint Ambroise donnant l'absolution à*

Théodose ; et saint Bruno guérissant un enfant (1).

§ III.

Une grande réputation du dix-huitième siècle, et dont on a lieu de s'étonner, est celle de Troy. Ce peintre fut heureux au milieu de tous les excès qu'il se permit dans l'invention, le dessin et l'exécution. Sa réputation fut grande ; mais elle s'est évanouie comme une vaine fumée : leçon bien frappante pour l'artiste, qui, négligeant la véritable gloire, ne veut obtenir que les succès éphémères que donnent la vogue et l'engouement.

Le tableau qui a commencé la réputation de Troy, représente *la Cérémonie de réception des Chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit,* par Henri IV. Nous devons son histoire d'Esther, et celle de la

---

(1) A la vente de M. de Boisset, n°. 182 du catalogue :

Le sujet de Saint-Bazile, et la même composition déjà citée, mais en petit ; hauteur, quatre pieds un pouce ; largeur, deux pieds quatre pouces, cintré. 6799 l. 19 s.

A cette même vente, la Courtisanne amoureuse, et le Faucon ; hauteur, onze pouces ; largeur, huit pouces. 1100 liv.

La rareté, autant que le mérite, rendront toujours chers les tableaux de Subleyras.

Toison-d'Or, à l'empressement peu délicat qu'il montra pour entreprendre au rabais ces deux grands ouvrages, dont le roi avait commandé les modèles pour être exécutés en tapisseries aux Gobelins. Cette suite se compose de quatorze pièces, dont sept pour chaque.

Le style de l'histoire s'y trouve tellement défiguré, qu'on ne peut tenir aucun compte à cet artiste des moyens dont se sont servis ses apologistes pour le célébrer. Les autres pièces publiées d'après cet artiste, sont : *la reine de Saba visitant le roi Salomon*; Cl. O. Gallimard, sculp. *Salmacis et Hermaphrodite*; J. Daulle, sculp. *Diane changeant Actéon en cerf*; J. Ch. Levasseur, sculp. Aved a donné pour sa réception à l'Académie, le portrait de Troy.

Jean-François de Troy a été reçu à l'Académie en 1708, sur la *Métamorphose de Niobé*; il fut nommé professeur en 1729, fait chevalier de l'ordre de Saint-Michel, nommé directeur de l'Académie de France à Rome en 1738. Il mourut dans cette fonction en 1752 (1).

---

(1) Aux époques les plus florissantes du commerce de la curiosité, quelques-uns des tableaux de ce peintre ont été recherchés; mais on les a toujours vus aller en décroissant. En voici un exemple :

A la vente de M. Lempereur, no. 81 du catalogue :

Jean RESTOUT, élève de Jouvenet, fut supérieur à de Troy; il est quelquefois sorti de son pinceau des choses qui annoncent l'idée du grand, les principes d'une perspective savante, la connaissance de l'union des tons et des réfractions de la lumière. Un peu moins asservi au joug de son maître, son élan aurait, sans contredit, été plus favorable à sa réputation. Qu'on lui ôte une exécution et un dessin trop anguleux, qui rappellent plus le marbre dégrossi sous le maillet du sculpteur, que les formes de la nature, et l'on aura de lui de belles masses et de beaux détails.

Ce systême, qu'avait adopté Restout, d'accuser les plans par des droites et des carrées, faisait l'objet de ses leçons : il y recommandait les angles et les pointes. Ces expressions barbares, souvent répétées par le professeur, lui attirèrent, ainsi qu'à ses élèves, la dénomination de l'*école des pointus*.

Restout fut honoré des bontés du régent, qui sans doute eût exercé son pinceau, si la carrière de ce protecteur des arts eût été prolongée. Se

---

Armide, sur le point de poignarder Renaud, est désarmée à la vue de ce héros endormi; hauteur, quatre pieds; largeur, six pieds. 1212 liv.

Le même, à la vente du prince de Conti, où les tableaux s'élevèrent à des prix considérables, ne fut vendu que 821 liv.

trouvant engagé dans diverses occupations, il ne fit point le voyage de Rome; et sans cela il parvint à toutes les dignités académiques, après avoir été reçu membre de l'illustre société, sur *Aréthuse se dérobant dans les bras de Diane aux poursuites d'Alphée.*

Restout a encore signalé ses lumières sur l'optique et la perspective, aux peintures des voûtes, notamment à celle de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, que l'on voit toujours avec plaisir. Il mourut à Paris le 1er. janvier 1768, âgé de soixante-seize ans. Son fils et Hallé ont été ses élèves. Ch. N. Cochin a gravé d'après Restout, *Laban s'excuse à Jacob sur ce qu'il lui donne Lia avant Rachel;* et P. Drevet a gravé *Jésus-Christ réconforté par des Anges.*

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Belle intelligence des illusions de l'optique, composition de règles, invention, érudition, expressions faibles; dessin maigre, raboteux; négligence dans l'imitation, draperies de mauvais goût; coloris lourd, de mauvaise qualité; pinceau praticien; mode de Jouvenet dans le style et l'exécution.

Il serait à peu près inutile de parler de Restout le fils, s'il n'eût pas été académicien, et s'il

n'eût pas contribué à faire dégénérer l'art; il suffit de jeter les yeux sur sa *Cabane de Philémon et Baucis*, et sur son *Anacréon* (1), pour avoir une idée de son incapacité, et combien il s'éloignait du mode de Jouvenet.

Quant à Noël Hallé, fils de Gui Hallé, dont il est parlé dans le dix-septième siècle, et disciple de Restout, on doit le citer comme l'exemple le plus frappant des vices de l'école qui l'a formé. Il est encore plus heurté, plus pointu que son maître. Si Restout paraît avoir dévoilé les vices secrets du type de son école, sous le pinceau de Hallé ils sont articulés jusqu'aux ridicules de la caricature. Cette singularité défigurait à un tel point les sujets d'histoire, spécialement les sujets graves ou religieux, que souvent ceux qu'il a traités ont été pris aux expositions publiques pour des bambochades. Sur la fin de sa vie, il essaya de corriger sa manière aiguë; mais il ne put y parvenir qu'en tombant dans un excès contraire: on peut citer pour exemple de ce dernier effort, *Cimon l'Athénien qui, après avoir fait abattre les murs de ses possessions, invite le peuple à entrer librement dans ses jardins, et à prendre les fruits*; tableau qu'il fit pour le roi. La gravure a publié

---

(1) Gravé par Asselin.

de Noël : *Antiochus Epiphanes qui dicte ses dernières volontés*; Ch. Levasseur, sculp. *Le duc de Chartres partant pour l'armée, en 1744, reçoit l'eau bénite par le curé de Gournay*; N. Tardieu, sculp. *La Mère savoyarde*; J. V. Dupin, sculp. *Le Pauvre dans son réduit*; J. A. Patour, sculp.

Noël Hallé, né à Paris, reçu académicien en 1748, sur *la Dispute de Neptune et de Minerve*, est mort le 5 juin 1781, âgé d'environ soixante-dix ans, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et un des plus anciens professeurs.

§ IV.

Enfin parut Boucher, élève de Lemoine, dont l'influence fut aussi considérable sur les mœurs que sur le goût et les arts. Cet homme original dans son esprit de dépravation, qui semble n'avoir aiguisé son crayon ou broyé ses couleurs que pour charmer les yeux du vice, fut honoré de la palme du génie, et regardé comme un des plus grands talens.

Le nommer dans son temps, c'était annoncer le peintre des Graces : et quelles étaient ses Graces? des caprices de village, des grisettes sans honte, sans pudeur, petites, camardes, boursoufflées, enluminées du coloris de la toilette, ornées de

pompons empruntés; et voilà ces Graces qui faisaient dire du trop fameux Boucher :

Gratia cum primis decor et nativa venustas
Eniteant tabulis, et spiret amabile tela
Nescio quid.

Les compositions de cet artiste ont été multipliées à l'infini par tous les genres de gravures, notamment par celui en crayon : l'Europe entière en a été couverte. Elles ont successivement passé des porte-feuilles à la décoration des cabinets, des galeries, des appartemens. Elles ont servi à l'éducation de la jeunesse, aux amusemens des femmes, des jeunes gens et des vieillards; elles ont retourné dans les porte-feuilles, de là dans les galetas de la brocante, et enfin elles ont disparu de la curiosité.

Ses travaux innombrables en peinture n'ont guère passé les frontières; car les étrangers riaient de la folle admiration qu'inspirait aux Français le pinceau bas et trivial d'un homme qui avait perdu toute espèce d'idée de vérité, de pudeur et de délicatesse.

François Boucher naquit à Paris en 1704. Il remporta le premier prix de peinture à l'âge de dix-neuf ans. Il fit le voyage de Rome, et l'on dit que dans cette capitale des arts il montra les essais d'un talent plus moral. Pour son tribut académique, il donna *Renaud aux pieds d'Armide*. Il mourut premier peintre du roi, en 1768, âgé de soixante-quatre ans.

Il n'a pas fait un grand nombre d'élèves, mais il a fait beaucoup de victimes, qui n'ont jamais pu se relever de l'abîme où les avait plongées son égarement. Ses plus heureux disciples sont, Baudouin, Mettai, Juliard, Leprince, Deshayes et Fragonard. Baudouin et Deshayes ont été ses gendres (1).

---

(1) Vente de M. de Gagny, n°. 240 du catalogue :

Rebecca recevant les présens du serviteur d'Abraham; hauteur, trois pieds un pouce; largeur, deux pieds dix pouces. 1230 liv.

Vente de M. de la Live de Jully, n°. 93 du catalogue :

Le Sacrifice de Gédéon; hauteur, trois pieds onze pouces; largeur, deux pieds sept pouces. 750 l. 1 s.

Vente du prince de Conti, n°. 720 du catalogue :

Le même. 2012 liv.

Vente de Madame de Pompadour, n°. 16 du catalogue :

La Nativité; hauteur, cinq pieds quatre pouces neuf lignes; largeur, trois pieds onze pouces six lignes. 722 l.

Le Lever et le Coucher du Soleil, traités allégoriquement; hauteur, neuf pieds dix pouces; largeur, huit pieds. 9800 liv.

Vente de M. de Boisset, n°. 192 du catalogue :

Hercule et Omphale; hauteur, deux pieds dix pouces; largeur, deux pieds trois pouces. 3840 liv.

Vente de M. de Menars, n°. 20 du catalogue :

Vénus désarmant l'Amour; hauteur, trois pieds six pouces; largeur, deux pieds huit pouces, forme ovale. 730 liv.

Maintenant, quand les tableaux de Boucher se présen-

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Héros de bal, figurantes de théâtre, pantomimes fausses. Dans les pastorales, expressions de l'impudicité : dans les deux genres, invention libre, proportion et dessin hors de la vraisemblance, draperies de caprice; coloris rose, blanc, rejaillissant de fausses nuances du cobalt, de l'améthyste et de l'émeraude.

Pierre-Antoine BAUDOUIN s'est fait remarquer par des sujets libres, peints à gouache en petit. On l'appelait le peintre et le poëte des boudoirs. L'amour des futilités et des bagatelles lui avait sans doute décerné ce titre au profit d'une vieille galanlanterie blasée jusqu'à satiété, dont le goût et les yeux étaient perdus; car Baudouin n'eut jamais ni la verve du poëte, ni l'idéal du peintre. Génie froid, dessin sec, coloris gris, point de masses, point d'effet. Quel fut donc son mérite, puisqu'enfin on lui en trouva ? Celui de blesser les mœurs avec plus de hardiesse que son maître, et de se faire des apologistes orduriers comme ses œuvres.

---

tent dans le commerce, les marchands cherchent longtemps des amateurs avant de s'en défaire au plus bas prix.

Les sujets qui ont fait la fortune de Baudouin, sont : *le Lever; la Fille querellée par sa Mère; la Force du Sang; le Cueilleur de cerises; l'Espérance déçue, et le Confessionnal* (1). Il avait été reçu académicien en 1766 ; il mourut en 1770.

Nicolas-Jacques Juliard, de la même école, a peint le paysage d'une manière si obscure, qu'il est impossible au meilleur cosmographe de décrire les pays qu'il a tracés, ni de découvrir la partie du globe où il les a pris. Les arbres, les plantes n'ont aucun rapport avec les espèces végétantes sur notre univers. Sans doute c'est à la stérilité des peintres de paysages de son temps, qu'il dut sa réception à l'Académie, qui date de 1759 (2).

La réputation de Challe est si obscurcie, et ses ouvrages si dispersés, qu'à peine en trouve-t-on des lambeaux. On ne peut citer de lui en peinture, que le plafond qui lui valut son élection à l'Académie, représentant *l'Union des Arts de*

---

(1) L'archevêque de Paris fit enlever ce dernier de l'exposition publique au salon de 1763.

(2) On peut placer sans inconvénient, sur la même ligne, *Antoine Beil*, son confrère à l'Académie, peintre de paysage, mais si mauvais que je ne crois pas devoir en dire davantage.

Peinture et de Sculpture par le Génie du Dessin, lequel n'offre cependant rien de remarquable au profit de l'étude et de la curiosité.

On a fait l'éloge des connaissances de ce peintre en architecture, en géométrie, et des idées qu'il a données des anciens, d'après les meilleures descriptions des monumens publics de la Grèce et de Rome. L'étude particulière qu'il fit de l'antique, et son application constante à en rappeler le goût, lui mérita le titre de déssinateur de la chambre du roi, et la croix de Saint-Michel. Les fêtes publiques et les pompes funèbres étaient confiées à son goût pour la décoration. *La Chaire à prêcher de Saint-Roch*, mélange d'idées religieuses et profanes, rempli d'incohérence dans l'ensemble et les details, est tout ce qui nous reste de son savoir dans la conduite des travaux publics, sur lesquels il eut une espèce d'influence. Il mourut professeur de perspective, en 1778.

Jean-Baptiste Leprince, né à Metz en 1733, et mort en 1781, apporta sur la scène des arts les mœurs et les costumes de Russie. Sa réception à l'Académie, sur *le Baptême russe*, lui fit beaucoup d'honneur. La pensée était neuve; les yeux du goût, fatigués depuis long-temps du systême exagéré de l'école, se reposaient avec délices sur cette auguste cérémonie du christianisme, qui

montrait une légère expression de l'ordre et du silence que les grands maîtres ont exprimés avec tant d'éloquence, lorsqu'ils ont tracé des sujets religieux. Mais ce silence, ce repos, cette paix, qui attiraient les regards sur *le Baptême russe*, furent peut-être moins vivement sentis par son auteur, dont le génie était naturellement froid. Cet artiste savait cependant répandre sur ses productions un charme qui séduisait. On y trouve des idées fines, ingénieuses, un heureux choix dans l'invention, du dessin et de l'observation : mais il y manque l'essentiel pour le spectateur qui aime à tirer d'une scène quelque chose au profit des sensations; c'est l'ame, la vie. Les figures de Leprince sont insensibles; elles ne respirent point, elles sont en scène comme de jolis mannequins arrangés avec soin et avec art. Le paysage, quand il l'a peint, produit le même effet; le ciel, les eaux, les plantes restent fixés sur la toile. Rien n'agit, rien n'est en mouvement. Enfin ce manque de mouvement se ressent encore dans la lumière, dans un coloris rougeâtre ou briqueté, et faux. Malgré ces reproches, les succès de Leprince ont été mérités par une exécution spirituelle et soignée, dont l'école de France ne fournit qu'un seul exemple avant lui dans les petits tableaux de cabinet. L'émulation qu'il a fait naître, nous a donné des artistes qui l'ont de beaucoup surpassé. Quelques-

uns de ceux qui lui ont succédé, brillent encore de nos jours.

Leprince a traité des intérieurs, des pastorales et le paysage : il a fait une nouvelle découverte pour graver dans la manière du lavis, et il a gravé lui-même plus de cent planches, sujets, paysages et costumes russes.

Ses principaux tableaux ont été rendus públics par les expositions du salon au Louvre.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Invention, touche spirituelle, dessin régulier, action juste, sans expression; coloris améthysé, inchoatif; exécution précieuse.

Jean-Baptiste-Henri DESHAYES, né à Rouen en 1729, s'annonça avec un talent plus mâle et une imagination plus ardente. Il a montré d'heureuses dispositions dans l'idéal et l'expression du pathétique ; mais quoique ses compositions soient vivement senties, on y désirerait plus de philosophie.

Deshayes, mort fort jeune, en a cependant assez fait pour développer quelques-unes des belles qualités qu'il avait reçues de la nature, et pour indiquer le degré de talent auquel il serait parvenu dans d'autres temps et sous de meilleurs auspices. Son tableau de réception à l'Académie

représente *Vénus versant sur le corps d'Hector une essence divine, pour le garantir de la corruption.*

On connaît de Deshayes, mort en 1765, une *suite de sujets tirés de l'Iliade*, qui a été exécutée en tapisserie.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Génie enthousiaste, expression forte, action outrée, dessin maniéré; coloris faux, tirant sur la brique.

Il reste à parler de Fragonard, pour compléter l'école de Boucher.

Jean-Honoré FRAGONARD, né à Grasse en Provence, remporta le grand prix de peinture en 1752; et en 1765 il fut reçu à l'Académie, sur un tableau de douze pieds environ, représentant *le grand-prêtre Corésus s'immolant pour sauver la jeune Callirhoé* (1). Cette composition, riche d'expression et d'effet, échauffée jusqu'à l'enthousiasme, fut reçue du public avec exclamation; et aujourd'hui qu'on l'examine froidement, on reconnaît qu'elle suffit pour placer son auteur au rang des premiers peintres de son siècle.

---

(1) Ce tableau a été gravé par Jérôme Danzel.

Quelques autres sujets aussi noblement choisis, l'annonçaient dans la brillante carrière de l'histoire comme un athlète supérieur ; mais son goût et son esprit observateur l'appelaient à l'étude des passions vives, surtout de celle de l'amour. L'Arioste, Boccace, La Fontaine, furent ses inspirateurs et ses maîtres : ingénieux, spirituel dans l'invention, il eut quelquefois la fraîcheur du coloris de ses modèles inimitables.

Fragonard est mort le 22 août 1807, laissant après lui une quantité prodigieuse de tableaux, de dessins, d'esquisses et de projets, dont on ne peut rendre la physionomie qu'en les figurant comme des vapeurs toujours prêtes à s'échapper au moindre souffle. Les compositions de ce peintre, publiées par la gravure, sont *la Fontaine d'Amour*, N. F. Regnault ; *le Serment d'Amour et la Bonne Mère*, par J. Mathieu et N. Delaunay ; *le Baiser à la dérobée*, *le Verrou* et *le Contrat*, par Regnault et M. Blot ; *l'Amour*, *la Folie*, *les Enfans du Fermier*, *l'Escarpolette*, et autres sujets, par Janinet, J. F. Beauvarlet et Nic. Delaunay (1).

---

(1) A la vente de M. de Grammont, no. 81 du catalogue :

La Visitation de la Vierge et de sainte Elisabeth ; hauteur, quinze pouces ; largeur, vingt pouces. 3000 l.

Le même, à la vente de M. de Boisset. 7030 liv.

§ V.

Les tableaux sont comme les pièces de théâtre : il en paraît beaucoup, mais peu restent sur la scène. Tels qui ont reçu les applaudissemens publics et captivé l'admiration générale, sont oubliés avec le temps : telle est la réputation des Vanloo, qui a rempli la France entière de sa célébrité dans le dix-huitième siècle.

Carlo-Andréa Vanloo, que l'on nommait communément *Carle Vanloo*, fils de Louis Vanloo, peintre estimé et élève de Jean-Baptiste, naquit à Nice en Provence, en 1705.

De très-bonne heure il fut conduit à Rome par son frère, qui le mit, dans cette ville, sous les auspices de Benedetto Lutti.

Là, Carle fit des progrès assez rapides pour revenir en France, encore très-jeune, remporter le

---

— A la vente du prince de Conti. 2501 liv.

A la vente du comte du Barry, no. 104 du catalogue :

Deux paysages avec figures et animaux ; hauteur, treize pouces six lignes ; largeur, dix-sept pouces. 1460 liv.

Les mêmes, vente du prince de Conti. 1597 liv.

Les dessins de Fragonard n'ont pas été recherchés avec moins d'empressement que ses tableaux : aujourd'hui ils sont réduits à la plus petite valeur dans le commerce.

grand prix de peinture. Ayant constamment marché de succès en succès, il s'éleva insensiblement jusqu'aux honneurs académiques, l'an 1748, sur *Marsyas écorché par l'ordre d'Apollon*, et mourut à Paris, premier peintre du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, en 1765, âgé de soixante et un an.

Sa mort fut, pour ainsi dire, le terme de sa gloire; car elle a toujours été en décroissant depuis le salon de 1765, où il a exposé *Auguste qui fait fermer le temple de Janus*, *les Trois Graces*, *la Chaste Suzanne*, *les Arts supplians*, *sept esquisses de la Vie de saint Grégoire*, et *une Vestale*.

Ses travaux publics étaient répandus dans les maisons royales, les églises et les couvens de Paris. Un de ses plus célèbres tableaux est *saint Charles communiant les pestiférés de Milan*; il était autrefois à Notre-Dame, dans la chapelle de Vintimille. On voit encore à Saint-Merry un *saint Charles-Borromée* et une *sainte Vierge* : dans la chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice, quatre tableaux représentant : 1°. *l'Annonciation*; 2°. *la Visitation*; 3°. *la Naissance de la Vierge*, et 4°. *la Présentation au Temple*. Ces derniers, pour le coloris, peuvent être regardés comme les meilleurs de Carle.

Parmi ses tableaux de cabinet, on a singulièrement loué *la Conversation espagnole*, *un Concert d'instrumens*, *le Mariage de la Vierge*, *Énée portant son père Anchise, suivi de son fils Ascagne*. Dans ce dernier, l'artiste est vraiment sorti de son caractère ordinaire; on y trouve un feu et un enthousiasme que ses productions, froides, académiques et peu harmonieuses, ne montrent nulle part.

Les œuvres de Carle Vanloo sont une image de la décadence des écoles italiennes : plus médités que sentis, rien n'y manque du côté du technique. On y remarque même des effets grands, quelquefois bien conçus et solidement exécutés; mais ce qu'on y cherche en vain, c'est de pouvoir communiquer avec ses personnages, toujours sans caractère et sans expression.

La pratique de ce peintre, libre, facile, s'écartant en tout point de la simplicité du beau universel, sur laquelle reposent toutes les parties constituantes de l'art, influença tellement l'école de France, que depuis lui elle devint toute systématique et conventionnelle.

Enfin, tel fut l'état de la peinture sous les auspices de Carle Vanloo, que la France se vit réduite à le proclamer son premier peintre : elle échafauda sa réputation sur les ruines du goût; et

malgré les défauts que l'on est autant en droit de reprocher au siècle qu'à l'artiste, on regardera encore quelquefois ses talens.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Invention faible, érudition nulle, expressions insipides, discordance dans l'ensemble et la disposition des groupes; dessin mou, sans caractère; draperies largement ordonnées, quoique d'un mauvais style; coloris flatteur, mais factice; pinceau flou, moelleux; peu d'imitation, exécution lourde et fastidieuse.

Ses élèves sont Lagrené l'aîné, Doyen, Julien et Olivier (1).

---

(1) Vente de M. de Boisset, no. 81 du catalogue:

Le Mariage de la Vierge, tableau peint en Italie; hauteur, vingt-deux pouces; largeur, trente-deux pouces. 6000 liv.

Vente de M. Lempereur, no. 84 du catalogue:

L'Adoration des Bergers; hauteur, vingt-quatre pouces six lignes; largeur, vingt pouces. 4800 liv.

Le même, à la vente de M. de Boisset. 3002 liv.

Vente de M. le marquis de Menars, no. 123 du catalogue:

Allégorie sur la maladie de la marquise de Pompadour; hauteur, vingt-huit pouces; largeur, vingt-quatre pouces. 2661 liv.

La réputation de la famille des Vanloo date de Jean-Baptiste VANLOO, né à Aix en 1684,

---

Même vente, no. 124 du catalogue :

Les Quatre Arts, de forme ronde; trente pouces de diamètre. 3100 liv.

Même vente, no. 132 du catalogue :

Jupiter et Antiope; hauteur, vingt-deux pouces; largeur, vingt-six pouces. 3151 liv.

Vente de M. de la Live de Jully, no. 88 du catalogue :

Énée portant son père Anchise, et suivi de son fils Ascagne; hauteur, trois pieds quatre pouces; largeur, trois pieds trois pouces. 2000 liv.

Le même, vente de Louis-Michel Vanloo. 4020 liv.

Le même, vente du prince de Conti, no. 710 du catalogue. 7225 liv.

Vente de M. de Julienne, no. 266 du catalogue :

Un Bacha faisant peindre sa maîtresse; hauteur, vingt-trois pouces; largeur, vingt-sept pouces six lignes. 5002 l.

Vente de M. Cayeux, no. 41 du catalogue :

Notre-Seigneur apparaissant, sous la forme d'un jardinier, à la Madeleine; hauteur, deux pieds; largeur, un pied six pouces. 600 liv.

Le même, à la vente de M. de Saint-Hubert, no. 98 du catalogue : 1600 liv.

Vente de Louis-Michel Vanloo, no. 70 du catalogue :

Sainte Clotilde, esquisse avancée d'un tableau que Carle Vanloo a fait pour la chapelle du château de Choisy-le-Roi; hauteur, vingt-sept pouces; largeur, dix-sept pouces. 720 liv.

lequel s'est distingué dans l'histoire et le portrait. En 1740 environ, il fut reçu à l'Académie sur *Diane et Endymion.*

C'est à Rome et à Turin qu'il a le plus développé son goût pour l'histoire, quelquefois en France : mais ses travaux publics, dans sa patrie, tiennent davantage au genre du portrait. Plus considéré sous ce rapport, il fut chargé par le roi, après avoir peint le *portrait du monarque*, de faire *celui de la reine son épouse*. Il fut encore chargé de représenter *le Roi donnant le cordon bleu au comte de Clermont*, pour être placé dans le chœur des Grands-Augustins. En Espagne, il a peint une quantité prodigieuse de portraits : il serait même resté dans ce pays, où il jouissait à la cour des honneurs dus aux talens, sans le dépérissement de sa santé, qui l'obligea de revenir dans son pays natal, où il mourut le 19

La même, vente du prince de Conti, no. 712 du catalogue. 501 liv.

La même, vente de l'abbé de Juvigny. 400 liv.

La même, vente de Boileau, no. 86 du catalogue. 360 liv.

On voit par cette notice la préférence soutenue de nos amateurs du dernier siècle pour les ouvrages de Carle Vanloo sur tous les autres peintres français. Il serait difficile aujourd'hui de fournir une notice semblable, ses tableaux étant réduits à une très-petite valeur.

septembre 1745, âgé de soixante et un an. L. Cars a gravé, d'après Jean-Baptiste Vanloo, *Marie, princesse de Pologne, reine de France*; et Petit a gravé *Henri-Charles de Pomponne, abbé de Saint-Médard*.

André Bardon, Pierre, et Charles Tremolières ont été ses élèves.

Louis-Michel Vanloo, fils du précédent, en a suivi les traces. Il a, ainsi que son père, réuni le portrait et l'histoire. Sa réception à l'Académie date du 25 avril 1733. Son tribut d'usage représente *Apollon poursuivant Daphné*.

La mort de Ranc, premier peintre du roi d'Espagne, le fit appeler dans cette cour. Pendant son service auprès du monarque, il reçut du roi de France le cordon de Saint-Michel, le 23 août 1748.

De retour dans sa patrie, *le roi lui commanda son portrait en pied, dans le costume de l'ordre du Saint-Esprit*. Cette production, regardée comme une de ses meilleures, a servi de modèle à une infinité de copies qui ont été envoyées en présent dans les cours souveraines.

Après la mort de Carle, son oncle, il fut élu, par le roi, directeur des élèves protégés, et mourut dans cette fonction le 20 mars 1771, âgé de soixante-quatre ans. Il était né à Toulon en 1707.

Petit a gravé, d'après Louis-Michel, *Jean-Frédéric Philippeaux, comte de Maurepas,* et *Joachim-François-Bernard Potier, duc de Gesvres.*

Charles-Amédée-Philippe VANLOO, frère de Carle, à l'exemple de ses parens, a peint l'histoire et le portrait. Il était attaché au roi de Prusse. N'ayant rien à dire de positif sur cet artiste, j'indique seulement qu'il a exposé au salon de 1777 *l'Aurore* et *Céphale,* tableau ordonné par le roi de France; et au salon de 1783, *Zéphire et Flore.*

Le meilleur des Vanloo a été Carle, suivant l'opinion générale : Jean-Baptiste, quoiqu'avec beaucoup moins d'influence, aurait peut-être mérité la priorité du talent particulier de cette famille. Le Vanloo d'Espagne a été médiocre, celui de Prusse encore davantage.

On pourrait dire des Vanloo ce qu'a dit Diderot de Carle, qu'ils étaient nés peintres comme on naît apôtre. Aucun d'eux n'a éprouvé, dans l'éducation publique, l'impulsion de ce sentiment élevé qui fonde les réputations éternelles : il semble qu'ils ont été ce qu'ils devaient être; utiles au temps, aux circonstances, et nuls pour la gloire de l'art et celle de leur patrie.

Parmi les rejetons de l'école des Vanloo, on distingue Pierre-Charles TREMOLIÈRE, né en Poi-

tou vers 1703. Sous les auspices de Jean-Baptiste, il remporta le grand prix de peinture, et resta six ans à Rome. De retour en France, il fut reçu à l'Académie en 1737, sur *le Naufrage d'Ulysse abordant dans l'île de Calypso*. Tourmenté par l'état malheureux de sa santé, il finit ses jours à Paris en 1739, âgé de trente-six ans.

Il a laissé imparfaits *les quatre Ages du Monde*, qui lui étaient commandés par le roi, pour être exécutés en tapisseries à la manufacture des Gobelins.

En Italie, il a peint le portrait de *Benoist XIV*, et le duc de *Saint-Aignan* donnant à Rome, au nom du roi, le cordon bleu au prince Vaini.

Jacques Maillet a gravé, d'après lui, *Diane et ses compagnes*.

Tremolière, avec un petit goût, sut répandre de la grace dans ses figures, et les animer d'un coloris vrai et naturel.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Ingénieux, vif et fécond dans l'invention; dessin correct, science du clair-obscur, effet juste, coloris heureux; pinceau léger, spirituel.

Louis-Jean-François LAGRENÉE, en appelant l'oeil par des masses bien ordonnées, et une manière de peindre large et facile, ne passera cepen-

dant à la postérité que comme une dégénération de l'école des Vanloo. Déplacé pendant un long cours de sa vie par le goût des futilités, il se livra à peindre des petits tableaux, qui n'ont ni la finesse ni le goût qui conviennent aux objets microscopiques de la curiosité; mais il fit disparaître son erreur dans une composition intéressante, intitulée *les deux Veuves d'un Indien*, qu'il envoya de Rome pour être exposée au salon de 1783. Ce morceau seul aurait suffi pour lui établir une réputation solide. On y trouve une belle idée de la scène, quoique éloigné de son sujet du côté de l'expression, en cela comme dans toute autre chose.

Lagrenée naquit à Paris en 1724. Il fut reçu à l'Académie, sur *Déjanire enlevée par le centaure Nessus*. Il est mort dans la même ville le 19 juin 1805, âgé de quatre-vingts ans environ (1).

---

(1) A la vente du marquis de Menars, no. 50 du catalogue :

1o. Le Sacrifice de Polixène, sujet composé de six figures; hauteur, trois pieds deux pouces; largeur, deux pieds six pouces.

2o. Des Nymphes au bain; l'une d'elles joue avec un enfant qu'elle baigne.

3o. Des Femmes au Bain, au bord d'une rivière, à l'ombre d'un bois touffu; hauteur, vingt et un pouce; largeur, vingt-six pouces. 2271 liv.

Les ouvrages de Lagrenée n'ont presque plus de valeur dans le commerce.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Systématique dans la composition, faible dans l'invention; érudition nulle; dessin pauvre, maniéré; heureuse disposition des groupes, coloris faux, tirant sur le rose et le gris; exécution molle.

Michel-François d'André Bardon, né à Aix en Provence, en 1700, et mort académicien à Paris, le 13 avril 1783, n'a, pour ainsi dire, possédé dans les arts que le titre de peintre; car il ne savait point faire un tableau, ou il en a fait si peu, et d'une si grande médiocrité, qu'on n'en parle plus.

Il s'est cependant rendu utile en publiant *les Costumes des anciens Peuples, à l'usage des Artistes*. Cet ouvrage, rédigé par Cochin, et imprimé en 1784, semble avoir été fait à la hâte par des hommes qui sentaient la nécessité d'une meilleure éducation dans les arts, mais qui n'avaient pas cependant l'esprit assez mûri sur le style qui convenait à son exécution. L'exemple qu'il a donné dans cet ouvrage n'en a pas moins excité l'émulation de quelques auteurs qui lui ont succédé dans la carrière qu'il a parcourue, en le surpassant de beaucoup.

D'André Bardon a eu la réputation d'écrire; on ne trouve cependant rien de piquant à citer de lui dans les lettres, si ce n'est un précis sur la

Vie de Carle Vanloo, qui décèle partout son peu de lumière sur l'art qu'il exerçait. Balechou a gravé d'après lui, *l'Enfance et la Naissance*.

§ VI.

L'exposition publique, considérée, depuis la fondation de l'Académie, comme l'institution la plus belle, la plus utile et la plus propre à former également des amateurs et des artistes, à travers cette décadence de la peinture, fixa à jamais l'immortalité de quatre grands peintres : Vernet, Chardin, Greuze et Latour.

Claude - Joseph Vernet naquit à Avignon le 14 août 1714, et mourut à Paris, académicien-conseiller, le 3 décembre 1789, âgé de soixante-dix-sept ans.

Les ouvrages publics de Vernet sont : la fameuse collection *des Ports de mer de la France*, composée de quinze tableaux, qui montrent toute la fécondité de ce génie immortel; ils ornent une des galeries du sénat conservateur, et ont été gravés par J. B. Lebas, et Ch. Nic. Cochin le fils. Son œuvre, gravé par les meilleurs artistes de la France, se compose de plus de cent soixante-dix pièces.

Les quatres Heures du jour, les Marines, les Naufrages, quelquefois au clair de lune; les Incendies, les Cascades, les Brouillards, sont les

sujets qu'il se plaisait à peindre. Il n'a fait le paysage que pour avoir occasion de figurer les eaux agitées en torrens ou en cascades.

A l'occasion d'un incendie que Vernet exposa au salon de 1748, et d'un orage qu'il exposa au salon de 1750, le baron de Saint-Julien composa deux pièces de vers, qui réunissent le sentiment le plus exquis des talens de Vernet à la plus profonde philosophie.

SUR L'INCENDIE.

A travers l'épaisseur d'une vaste fumée,
L'œil y voit les débris d'une ville enflammée;
On croit ouïr la plainte et les gémissemens
De mille infortunés dans ces lieux expirans :
Le ciel brûle des feux dont s'y couvre la terre,
En retrace l'horreur dans les flots qu'il éclaire;
Partout, enfin, partout, sur ce funeste bord,
Est peinte en traits de feu l'image de la mort.
Là, de leur désespoir, les mères accablées,
Et prêtes à quitter leurs ames désolées,
Paraissent négliger, dans ce désordre affreux,
L'inutile secours de leurs jours malheureux;
Dans la fuite, plus loin, et triste et nécessaire,
Partageant sa douleur, le fils y suit son père :
Dans le séjour des morts tout semble l'appeler;
Mais il lui reste encore un père à consoler!

SUR L'ORAGE.

Sous un ciel orageux que la tempête excite,
La mer s'enfle, mugit, se déborde et s'irrite;

Mille flots bondissans, l'un sur l'autre poussés,
Y brisent d'un vaisseau les débris fracassés,
Et font rentrer au sein de l'avide Neptune
Les trésors criminels qu'en tira la fortune.
Sur l'humide élément tout cède à leur pouvoir,
Et la mort dans leurs flancs semble se faire voir.
Quelques infortunés qu'a dédaignés sa rage,
Sur un roc escarpé contemplent leur naufrage :
Ils semblent invoquer, dans leur sort malheureux,
Cette mort menaçante et qui s'éloigne d'eux.
Ils détestent, hélas! ce désir trop bizarre
D'aller ravir des biens dont le ciel nous sépare;
De commettre aux caprices et des vents et des flots,
Sa fortune, sa vie, et surtout son repos;
D'immoler, dans l'ardeur d'une soif téméraire,
Les biens dont on jouit pour ceux que l'on espère;
Et de hâter, enfin, comme en étant jaloux,
Les effets d'un malheur toujours trop près de nous.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Génie poétique, savante perspective linéaire et aérienne; étude profonde des manœuvres de la marine, beaux ciels, belles masses de fabriques, sites grandement choisis, figures bien dessinées, spirituellement touchées; actions naturelles et vraies, coloris aérien, exécution rigoureuse et savante (1).

(1) Vente de M. d'Hericourt, no. 73 du catalogue : Les Baigneuses; généralement connu par la gravure de

Le second est Jean-Baptiste-Siméon CHARDIN, qui vint au monde à Paris, le 2 novembre 1699.

Balechou; hauteur, vingt-quatre pouces; largeur, trente pouces. 3531 liv.

Le même, à la vente de M. le duc de Choiseuil, no. 132 du catalogue. 5950 liv.

Le même, à la vente du prince de Conti. 5100 liv.

Vente de M. de la Live de Jully, no. 104 du catalogue :

Une Vue maritime. On voit trois hommes, dont un pêche à la ligne, et des matelots faisant du feu. Hauteur, dix-huit pouces; largeur, deux pieds. 500 liv.

— A la vente du prince de Conti. 733 liv.

— A la vente M. de Julienne. 430 liv.

Vente du marquis de Villette, no. 42 du catalogue :

Le Matin et le Midi; hauteur, onze pouces; largeur, seize pouces. 1210 liv.

— A la vente de M. de Boisset. 4000 liv.

— A la vente de M. Trouard. 3000 liv.

Vente de M. Peillhon, no. 82 du catalogue :

Vue de la ville d'Avignon, du côté du Rhône; hauteur, trois pieds; largeur, quatre pieds sept pouces. 4000 liv.

— A la vente de M. de Boisset. 4199 liv.

Vente de M. le marquis de Menars, no. 137 du catalogue :

Deux tableaux, dont un représente une tempête au bord de la mer, etc.; hauteur, deux pieds huit pouces; largeur, quatre pieds trois pouces. 6621 liv.

Il fut reçu à l'Académie en 1728, depuis conseiller-trésorier, et mourut en 1780, âgé de quatre-vingt-un ans.

Chardin a peint le portrait, des scènes de peu de figures, les attributs des arts, des rafraîchissemens, des fruits, des animaux, souvent même des niaiseries, avec l'ivresse des talens supérieurs.

Vente de M. Peillhon, n°. 81 du catalogue :

Deux tableaux peints à Rome en 1748. Le premier représente un Port de Mer, et l'autre un Naufrage ; hauteur, deux pieds ; largeur, trois pieds. 3514 liv.

Vente de M. de Boisset, n°. 203 du catalogue :

Première et deuxième Vues du Levant ; hauteur, onze pouces ; largeur, seize pouces. 1400 liv.

Vente de M. Peillhon, n°. 70 du catalogue :

Un Port de Mer, orné de figures, architecture et paysages. Ce tableau, peint à Rome en 1750, porte deux pieds six pouces de haut, sur trois pieds de large ; il a été gravé par Daullé, sous le titre de *Différens Travaux d'un Port de Mer.* 1858 liv.

— Vente de M. de Julienne, n°. 288 du catalogue. 3915 liv.

Il est en Angleterre.

On peut regarder comme une bizarrerie du goût la baisse qu'éprouvent les tableaux de Vernet depuis quelques années. Il n'y a point de doute qu'insensiblement ils s'éleveront au taux où on les a vus dans le cours de cette notice, et que même plusieurs seront un jour inappréciables.

Son pinceau est si mâle, si énergique, son coloris si juste et si vrai, ses moyens d'exécution tellement absorbés par la force des prestiges de l'illusion, qu'il s'annonce dans les moindres choses avec le souffle d'un créateur. En vain on tenta de lutter contre cet ami, ou plutôt ce dépositaire des secrets de la nature ; la concurrence ne servit qu'à le faire trouver plus merveilleux, et à tourner en ridicule l'égarement de ses rivaux.

J. Ph. Lebas a gravé d'après Chardin, en 1754, *l'Économe* ; et, en 1741, *le Négligé ou la Toilette du matin*. L. Cars a gravé *la Serinette* ; et Ber. Lépicié a gravé divers sujets de scènes familières.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Exécution secrète, large, rigoureuse ; coloris haut, juste et vrai ; touche hardie, indéfinissable ; disposition simple, miroir exact de la nature (1).

---

(1) Vente de M. le marquis de Ménars, n°. 29 du catalogue :

Une Dame assise dans son appartement ; elle joue de la serinette. Hauteur, dix-neuf pouces ; largeur, seize pouces. 631 liv.

Une Servante écurant un poëlon, et un Garçon Marchand de Vin occupé à rincer un broc ; hauteur, seize pouces six lignes ; largeur, treize pouces six lignes. 419 liv. 10 s.

Le troisième est Jean-Baptiste Greuze, né à Tournus en Bourgogne, et mort à Paris, ancien membre de l'Académie royale de Peinture, le 21 mars 1805.

Greuze, que l'on doit regarder comme le peintre des passions de l'ame, est unique dans l'école française. Il n'y a été ni précédé ni remplacé. Ses drames larmoyans l'ont fait appeler le *Lachaussée de la peinture;* l'énergie de ses caractères, le *Hogarth français*. Il eut effectivement la réunion de ces deux talens; mais il fut plus vrai et plus original. Greuze n'a rien emprunté de personne; ses acteurs ne sont ni des rois, ni des empereurs, ni des héros; c'est dans la foule du peuple qu'il les a trouvés; qu'il a cherché les diverses expressions des passions de l'homme, et cet art d'enchaîner les événemens de toutes les situations du cœur, qui donne des mœurs, et qui les fait aimer.

Né avec l'ame élevée de l'observateur judicieux, il essaya de peindre l'histoire; mais son ambition à cet égard fut peut-être trop humiliée par ses confrères, qui devaient jeter un voile sur l'erreur du génie, plutôt que de l'irriter (1).

Les tableaux de Chardin sont des amis d'atelier que l'artiste doit caresser quelquefois.

(1) Greuze, qui aspirait aux grades les plus honorables de l'Académie, ne pouvait y atteindre, d'après les sta-

Cet homme extraordinaire, supérieur de beaucoup à ses contemporains du côté du génie, a laissé à la postérité une galerie de scènes morales, qui sera toujours estimée des amis des arts. On y admirera ses têtes, rigoureusement dessinées, remplies d'ame et de verve.

Sa manière de peindre originale et sa touche ne peuvent être données pour exemple, ni son style de draperies, lourd, mesquin; mais on y reconnaîtra toujours le feu du sentiment qui anima toutes ses productions.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Composition et disposition scéniques, science

---

tuts, qu'en qualité de peintre d'histoire, quoiqu'il y eût des exemples que l'Académie avait décerné le grade de professeur à des peintres de portraits. Celui-ci, comme homme de génie qui sort de la ligne ordinaire, avait droit d'y prétendre; il a fait, en conséquence, son morceau de réception : *L'Empereur Sévère reprochant à son fils Caracalla d'avoir voulu l'assassiner*. Les juges n'ayant point trouvé ce sujet convenablement traité, l'auteur n'en fut pas moins élu académicien, mais dans la classe des *peintres de genre*. Il eût été, ce semble, plus juste de le refuser, plutôt que de faire un contre-sens dans la réception. Greuze réclama; toute espèce de satisfaction lui ayant été refusée, il se sépara de l'Académie, et au lieu d'envoyer ses tableaux à l'exposition publique du salon, il les exposait chez lui.

profonde de l'anatomie de la tête, dessin ferme, plans énergiquement accusés, passions fortes, expressions vives, caractères communs, attitudes populaires, coloris suave dans les chairs, sale dans les draperies, touche irrégulière, draperies de mauvais goût, clair-obscur faible, exécution de sentiment (1).

---

(1) Vente de M. de Menars, no. 42 du catalogue :

L'Accordée du Village ; hauteur, deux pieds neuf pouces ; largeur, trois pieds six pouces. (Pour le roi.) 16,650 liv.

Ce tableau, commandé par M. de Boisset, fut cédé à M. le marquis de Menars, au prix de 9000 liv.

Vente de M. de la Live de Jully, no. 113 du catalogue :

Le Père de Famille lisant la Bible ; hauteur, deux pieds ; largeur, deux pieds six pouces. 4750 liv.

— A la vente de M. de Boisset. 6700 liv.

Vente de M. de Menars, no. 43 du catalogue :

Une jeune Fille éparpillant une Fleur ; pour pendant, un jeune Garçon soufflant sur une autre Fleur ; hauteur, vingt-sept pouces ; largeur, vingt-quatre pouces, forme ovale. 2399 liv.

Vente de M. le duc de Choiseuil, no. 133 du catalogue :

La Prière à l'Amour ; hauteur, quatre pieds six pouces ; largeur, trois pieds six pouces. 5650 liv.

— A la vente du prince de Conti. 5000 liv.

Le quatrième, enfin, est Maurice-Quantin Latour, né à Saint-Quentin en 1705, reçu à l'Académie en 1746, et mort dans la même ville le 17 février 1788, âgé de près de quatre-vingt-cinq ans.

Ce peintre eut un talent unique dans le portrait. Il n'embellissait rien : simple et vrai dans l'imitation des formes et du coloris, ses tableaux sont un miroir très-pur de la ressemblance et de la vérité, une physionomie exacte des inclinations et des habitudes de ses modèles : tout y fait illusion, jusqu'aux mains, dessinées d'un grand goût et savamment étudiées.

Sa manière de peindre était le crayon de pastel ; espèce de peinture trop fragile pour un talent si rare et si utile.

Par les tons ravissans d'un pastel enchanteur,
Fascinant tous les yeux d'une commune erreur,
Les chefs-d'œuvre divers de ta main noble et sûre
Sont au-dessus de l'art et trompent la nature.

Le baron de Saint-Julien.

Vente de M. de Boisset, no. 208 du catalogue :

Deux bustes de femmes, dont un représente la Modestie; hauteur, vingt et un pouce; largeur, dix-sept pouces, forme ovale. 4799 liv.

On ne doit pas oublier *la Cruche cassée*, *l'Enfant au chien*, *la Fille confuse*, *la Paix du Ménage*, *la Bonne*

Nous avons de lui une suite nombreuse de portraits, que l'on conserve précieusement dans les galeries publiques et dans les familles, dont les principaux sont *Louis XV* et *les* premiers *princes du sang; Duclos, de Lachaussée, de la Condamine, d'Alembert, le Dauphin, le prince Édouard, le maréchal de Belle-Isle, mademoiselle de Lowendal, le comte de Sassenage, de Moncrif, Dumont* le Romain; *de la Reynière,* fermier-général; *madame de la Reynière; D'Isle,* contrôleur des bâtimens; *Roittiers,* graveur, *mademoiselle Sylvia,* actrice de la Comédie Italienne; *le prince Clément de Saxe, la princesse Christine de Saxe, le duc de Berry, le comte de Provence, la Dauphine, Voltaire,* et son portrait peint par lui-même en 1742, et gravé par G. F. Schmidt en 1751.

CARACTÈRE DISTINCTIF.

Pastel; ressemblance rigoureuse; attitude simple, naturelle; expression de la vie, exécution savante, coloris vrai.

Éducation, le Paralytique servi par ses Enfans, le Gâteau des Rois, la Dame de Charité, le Fils puni, etc. J. J. Flipart a publié plusieurs pièces de gravure d'après les tableaux de J.-B. Greuze; et Ch. Porporati a gravé *la petite Fille au chien.*

§ VII.

Il est aisé de voir que ces quatre artistes, qui ont honoré leur siècle en s'attachant, chacun dans son genre particulier, à donner des mœurs à l'art, pour en inspirer à la société, n'avaient en vue que sa gloire et celle de la patrie. Il faut dire aussi qu'ils dûrent ce noble sentiment à un fonds d'éducation, malheureusement trop négligé parmi les artistes, et à une savante théorie, dont il reste encore des témoins.

C'est du génie, de la sensibilité et de la théorie que découlent toutes les richesses de l'art : les lettres les fécondent et les embellissent; le technique n'est que l'affaire du temps et de la patience. C'est un dur apprentissage qu'il faut faire jour et nuit pour y parvenir; mais on revient rarement sur ses pas pour réparer une éducation négligée.

Annibal Carrache disait à Louis, son cousin : *Les poëtes peignent avec la parole; les peintres peignent avec le pinceau.* On a conclu de cette maxime de Simonide, rapportée par Plutarque, que la pratique seule conduisait à la perfection. Qu'est-il resté de tous ceux qui l'ont suivie, même avec succès? Rien, ou peu de chose. Diderot nous apprend que Carle Vanloo ne savait ni lire ni écrire.

J'ai étudié les arts, dans ma jeunesse, sous un professeur qui ne pouvait souffrir les vers de Racine, et qui regardait le temps perdu pour l'artiste lorsqu'il l'employait à lire. Une foule d'autres ont agi et pensé de même. Suivons, au contraire, les peintres penseurs; nous les verrons avec Horace, Virgile, Homère, Euclyde d'une main, les crayons et la palette de l'autre. Ainsi s'élevèrent à l'immortalité les Raphaël, les Michel-Ange, les Carrache, les Poussin, les Lesueur, les Lebrun: en suivant leur exemple, on aura des artistes qui les égaleront, et peut-être encore d'une trempe supérieure.

Le grand tort des artistes, c'est de ne point assez communiquer avec les littérateurs, comme le déclare l'auteur des *Observations générales sur le salon de* 1783.

Il y a quelques siècles, les lettres et les arts s'éclairaient mutuellement. *Le Politien, Castiglione, le cardinal Bembo, Léon X* lui-même, aidaient Raphaël dans ses compositions, et apprenaient de lui à se connaître en peinture. *Annibal Carrache* et son frère communiquaient avec plusieurs savans prélats de Rome, lorsqu'ils peignaient la galerie Farnèse. Annibal Carro s'était attaché aux *Zucchari;* et l'enthousiasme pour les arts et les artistes était alors au point que l'Aretin, qui ne respectait rien dans son siècle, écrivait à

Michel-Ange : *Certo che aprezzarei due de' vostri segni, di carbone più chè quante coppe è catene mi presento, ma questo principe è quellò.*

Le Berni, ce Scarron de l'Italie, entraîné au-delà de ses idées et de son style, à la vue des ouvrages de ce même Michel-Ange, s'écriait :

Michiel' Agnol Bonarroti,
Che quando iò l' veggio mi vien fantasio
D'ardergli incenso, e attacargli i votti.

§ VIII.

Parmi les peintres qui restent à voir dans ce siècle, il y en a peu qui aient suivi les exemples qui viennent d'être cités.

Le successeur des Vanloo et des Boucher, dans la fonction de premier peintre du roi, a été Jean-Baptiste-Marie Pierre, né à Paris en 1715, mort dans la même ville le 15 mai 1789, âgé de soixante-seize ans.

De très-bonne heure ce peintre s'est fait une réputation, que lui fit bientôt perdre l'ambition des honneurs et de la fortune, et surtout l'esprit de domination. Médiocre en tout, il n'avait montré d'abord qu'une pratique plus vicieuse que bonne, et dans laquelle on aperçoit l'ignorance profonde de la théorie du bel art qui a été confié à sa direction. La coupole de Saint-Roch est un

fragment de sa réputation plongée dans la plus profonde obscurité.

Bachelier, Durameau, Taravale, Jolfain, Lavallé-Poussin, ses élèves, partagent le même sort.

La gravure a publié d'après les compositions de Pierre : *Ganimède enlevé par l'aigle de Jupiter*; J. M. Preisler, sculp. *L'Enlèvement d'Europe*; L. Lempereur, sculp. *Saint Charles Borromée donnant la Communion aux Pestiférés*, gravé par lui-même. *Le Galant Jardinier*, idem. *Les Forges de Vulcain*; L. Lempereur, sculp. *Le Savoyard Amoureux*; *la Savoyarde en Famille*; de Larmessin, sculp.

L'élève de Pierre, dont le nom a le plus retenti dans les annales du dix-huitième siècle, est Jean-Jacques Bachelier. Il débuta par la peinture des fleurs et des animaux. Peu satisfait du rang où la nature paraissait l'avoir appelé, avec un peu d'aide il s'éleva à la hauteur du peintre d'histoire. Jaloux d'un grand nom, il osa entrer en rivalité avec le savant comte de Caylus, dans la découverte de la peinture encaustique (1), et

(1) *Voyez* la découverte de la peinture encaustique des Grecs, par le C. de Caylus, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*.

trouva enfin, dans le *Gentleman's magazine* (1), le plan d'une école gratuite de dessin, qui fit sa fortune.

Voilà tout ce qu'on peut dire sur Bachelier, qui n'a d'ailleurs laissé aucun titre qui le fasse placer au rang des peintres par la postérité.

FONDATION

DE L'ECOLE GRATUITE DE DESSIN.

Cette institution, à laquelle Bachelier travailla sans relâche jusqu'à sa parfaite organisation, et dont il resta le directeur et le chef jusqu'à sa mort, doit sa solidité aux soins généreux et patriotiques du ministre de Sartine, qui en jeta les fondemens en 1767.

Suivant les anciens statuts, elle est fondée en faveur des métiers, pour quinze cents élèves à qui l'on enseigne les principes élémentaires de la géométrie pratique, de l'architecture, de la coupe des pierres, de la perspective et des différentes parties du dessin, comme figures, animaux, fleurs et ornemens : elle était régie par un bureau d'administration à perpétuité, sous la pré-

---

(1) Traduit en français en 1746.

sidence des successeurs du magistrat à qui on doit son établissement.

M. Lenoir, en marchant sur les traces de son prédécesseur, l'a consolidée en sollicitant, en 1776, des lettres patentes qui pourvoient complètement à sa dotation; et il a obtenu un chef-lieu (1), où se rassemblent tous les genres d'instructions élémentaires propres aux arts mécaniques auxquels sont attachés les sujets qu'on y reçoit.

Il a fondé, en outre, des prix pour ceux qui se distinguent. La distribution en était marquée par tout ce qui pouvait la rendre solennelle. Elle se faisait aux Tuileries, devant les divers membres du bureau d'administration, en présence de plusieurs grands de la cour et d'une foule considérable de citoyens de tous les ordres.

Le président couronnait le vainqueur au bruit des fanfares et des acclamations du public.

Depuis la révolution, cette administration a passé sous les auspices du ministre de l'intérieur.

§ IX.

Le désir de réformer le mauvais goût de l'école de France, dont je rends compte dans le dernier

(1) Rue des Cordeliers, où étaient autrefois les écoles de chirurgie.

paragraphe de ce siècle, amena sur la scène des arts de jeunes athlètes qui surpassèrent les maîtres. Ce fut le concours des grands prix qui donna le premier signal d'une révolution dans les idées. On vit d'abord paraître *la Mort de Sénèque* (1); et plusieurs années après, *la Cananéenne aux pieds de Jésus-Christ*; chef-d'œuvre que nous devons à Jean-Germain Drouais, et sur lequel il remporta le grand prix de peinture, d'une voix unanime, en 1784 (2). Cet artiste naquit à Paris le 25 novembre 1763, de Drouais, peintre de portraits.

Drouais, couronné par ses maîtres et ses rivaux, se déroba à ce triomphe prématuré pour se rendre à Rome, et mériter de nouveau les palmes de la gloire. Après avoir travaillé sans relâche, il envoya en France *Marius à Minturne*, autre chef-d'œuvre, qui caractérise avec autant de force que d'énergie la vigueur mâle du style héroïque. Enfin, épuisé par un travail opiniâtre, le jeune Drouais succomba aux tourmens d'une fièvre ardente, le 13 février 1788,

---

(1) Grand prix de peinture remporté en 1773; le sujet est la Mort de Sénèque.

(2) Ce tableau est au Muséum de l'École française, à Versailles.

âgé de près de vingt-cinq ans, emportant avec lui les regrets de sa patrie et de ses rivaux, qui lui érigèrent un monument dans l'église de Sainte-Marie, *in viâ latâ*, à Rome.

§ X.

On ne peut pas oublier dans ce siècle les progrès de la peinture sur porcelaine, où quantité d'habiles gens sont continuellement employés. Ils furent si rapides dans l'ancienne manufacture de Vincennes, et les succès des diverses expériences ordonnées par le roi parurent si prodigieux, que le monarque, par un arrêt du conseil, du 19 août 1753, donna aux entrepreneurs l'emplacement de Sèvres, avec le titre de *Manufacture Royale*.

La grace, l'élégance des formes, le goût des ornemens, la précision du dessin, la beauté du coloris, et la légèreté des vaisseaux sortis de ce glorieux établissement, les rendent beaucoup supérieurs aux anciennes porcelaines du Japon, et à toutes celles, en général, qui ont été fabriquées, ou que l'on fabrique en Europe (1).

---

(1) Je rappelle la manufacture de Sèvres, non pas comme une fondation pour les progrès de la peinture,

mais comme une ressource pour les artistes peintres, qui peuvent y montrer leurs talens dans tous les genres; ce qui est prouvé par de très-belles choses qui ont été vues récemment aux expositions publiques du salon et de l'industrie française.

ARTISTES PEINTRES
DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

Dont les talens ont marqué dans les travaux ou expositions publiques, sans aucune espèce d'influence sur le goût.

PEINTRES D'HISTOIRE.

ANTOINE DIEU, de Paris, peintre d'un génie facile, mais lourd dans le dessin, l'agencement des draperies et le style, et faible de coloris. Il est mort en 1727, âgé de soixante-cinq ans.

Nous avons d'Antoine Dieu le portrait de Louis XIV sur son trône, gravé par Jean ARNOLD, aussi peintre, qui vivait à Lyon en 1682; *quatre Saints attachés à une colonne, et que l'on martyrise;* dix-neuf pouces de haut sur quinze de large. On attribue ce tableau à *Trevisani*, n°. 241 du catalogue de M. de Julienne.

Michel-Ange HOUASSE, fils de Paris Houasse, mourut à Arpajon le 30 septembre 1730, âgé de cinquante-cinq ans.

Charles LAMY, né à Mortagne dans le Perche, mort à Paris le 2 avril 1753, âgé de cinquante-quatre ans. Il a exposé au salon en qualité d'académicien, depuis 1737 jusqu'en 1742.

Michel SERRE, de Tarragone dans la Catalogne, reçu académicien le 6 décembre 1704, mort à Marseille le 10 octobre 1733, âgé de soixante-dix-neuf ans.

Claude GILLET, né à Langres en 1673, et mort en 1722. Il a gravé, d'après ses dessins originaux : *Fête de Faune, dieu des forêts; Fête de Diane, troublée par des Satyres; Fête de Bacchus, célébrée par des Satyres et des Bacchantes.* Caylus a gravé aussi quelques pièces d'après ses compositions.

Pierre DULIN, académicien, mort le 28 janvier 1748, âgé de soixante-dix-huit ans. On a exposé de lui au salon de 1757, un grand tableau représentant *saint Claude qui ressuscite un enfant mort que sa mère lui apporte;* et deux tableaux faisant pendans, qui représentent des miracles de N.-S. Il a peint un tableau pour l'hôpital de la Charité.

Nicolas DELOBEL, académicien, peintre d'histoire et de portrait. Aux salons de 1741 et 1745, il a exposé un tableau allégorique représentant l'*Histoire des négociations de la Paix conclue à Utrecht;* et les portraits de *l'abbé de la Grive*, géographe de la ville; de *l'abbé de Forte*, ancien écuyer, maître de la chapelle du régent; et de

Barbier, président de l'élection de Vitry-le-Français. C. N. Cochin a gravé, d'après Delobel, *la Lorraine réunie à la France sous le ministère du cardinal de Fleury, en l'année* 1737.

Joseph Christophe, né à Verdun, reçu académicien en 1702, et mort à Paris le 29 mars 1748, âgé de quatre-vingt-cinq ans. On voyait de lui à la métropole de Paris, *la Multiplication des Pains.*

Jacques Van-Schuppen, reçu académicien le 26 juillet 1604. Ce peintre, né à Fontainebleau, est mort à Vienne en 1751, âgé de quatre-vingt-six ans.

Jean-Charles Frontier, né à Paris, et mort à Lyon le 7 septembre 1763, âgé de soixante-deux ans. Au salon de 1746 il a exposé *le Martyre de saint Maurice et de ses compagnons*, ainsi qu'un *portrait de M. Dubreuil.* Sa réception à l'Académie date de 1744, sur un tableau représentant *Vulcain qui attache Prométhée au rocher.*

Etienne Jeaurat, académicien, mort à Versailles le 14 décembre 1789, âgé de quatre-vingt-douze ans. Il a exposé, en 1753, *Achille qui laisse à Thétis, sa mère, le soin des funérailles de son ami Patrocle, et part pour aller venger sa mort; une Noce de Village.* En 1746 il avait exposé *saint*

Pierre qui guérit un boiteux. Balechou a gravé, d'après Etienne Jeaurat, *la Couturière* et *la Servante congédiée.* Ch. Levasseur a gravé *le Carnaval des rues de Paris* et *le Transport des Filles de joie à l'Hôpital.*

François VERDOT, né à Paris, et mort dans la même ville le 19 décembre 1733, âgé de soixante-six ans. Il a peint pour l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, *saint Paul dans l'île de Malte.*

COURTIN, né à Sens en Bourgogne, reçu académicien le 22 février 1710, a exposé au salon depuis 1737 jusqu'en 1751. En 1748, on trouve de lui sur la notice, *Agar et son fils Ismaël.*

Antoine BOIZOT, né à Paris, reçu académicien le 28 avril 1736. En 1746 il a exposé *l'Aurore* et *la Nuit.* Ces deux tableaux ont été faits pour être exécutés en tapisseries aux Gobelins; et en 1753 il a exposé *l'Aurore qui invoque l'Amour pour obtenir le rajeunissement de Titon.*

Henri FAVANNE, reçu académicien le 23 août 1704, mort le 29 avril 1752, âgé d'environ quatre-vingt-trois ans, a exposé en 1748 : *Télémaque qui raconte ses aventures à Calypso*; et pour pendant, *Télémaque au milieu des Nymphes, qui chantent et lui cueillent des fleurs*; *la Coupe de Joseph trouvée dans le sac de Benjamin.*

Nicolas Dorigny (le chevalier), né à Saint-Quentin, reçu académicien en 1725, mort à Paris en 1746, âgé de quatre-vingt-neuf ans, a exposé au salon de 1745 un tableau de six pieds sur cinq, représentant *un Christ mort, soutenu par Joseph d'Arimathie, accompagné de la sainte Vierge, des trois Marie et de saint Jean l'évangéliste.*

De Lettre, académicien, sur lequel je n'ai pu me procurer aucuns renseignemens, a exposé au salon de 1745, *Eresistrate, médecin, qui découvre la maladie d'Antiochus Soter,* et *Thétis visitant le tombeau d'Achille.*

J. Dumont, académicien, a exposé au salon depuis 1740 jusqu'en 1753. Sur la notice de 1746 on trouve de cet artiste *un Fleuve, une Naïade* et *le patriarche Loth.* L. Surugue a gravé d'après lui plusieurs pièces tirées du *Roman Comique.*

Hyacinthe Collin de Vermont, académicien, né à Versailles, mort à Paris le 16 février 1761, âgé de soixante-huit ans dix mois. Aux salons de 1737 et suivans, il a exposé l'*Histoire de Cyrus,* en trente-trois tableaux. Ch. Levasseur a gravé d'après lui *le médecin Eresistrate qui découvre l'amour d'Antiochus;* et Louise Renor a gravé *la maladie d'Alexandre.*

Lucas, académicien, mort le 10 juillet 1765,

âgé de quatre-vingts ans. Il a exposé au salon de 1751, *le Repentir de saint Pierre.*

Jacques-François Amand, académicien, mort à Paris le 7 mars 1769, âgé de trente-neuf ans, a exposé au salon les années 1765, 1767 et 1769. Au n°. 61 du catalogue de Bassan, on trouve de lui deux dessins : *Ananie puni de mort,* et un sujet familier, à la plume et au bistre, rehaussé de blanc.

De Quoy. On connaît de cet artiste *un Vieillard à longue barbe, portant sur sa tête un chapeau rabattu.* Il est vu de face presque jusqu'aux genoux, et paraît assis, tenant de la main une cruche posée sur sa cuisse, et de l'autre une grande tasse de terre pleine de vin; et pour pendant *un Pélerin qui tient son bâton.* Ces deux tableaux, qui sont d'un très-bon goût dans l'exécution, ont été souvent copiés. Ils ont fait partie de la collection de M. de Julienne.

Joseph-Ignace Parrocel, né à Avignon, mort à Paris le 15 décembre 1781, âgé de soixante-seize ans environ : artiste très-médiocre. En 1753, il a exposé au salon un grand tableau représentant *la Sainte Trinité.*

Jacques Thornill, (le chevalier) né dans la province de Dorset en 1732. Il a peint tous les genres.

J.-Louis LE LORRAIN, académicien, né à Paris le 29 janvier 1752, a exposé au salon : *le Roi, sous la figure d'Apollon, qui accorde sa protection à la Peinture et à la Sculpture*, et *les Graces qui enchaînent l'Amour.* On a cité de lui, avec éloge, deux plafonds dans la maison de M. de la Bouexiere.

Dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, on trouve deux pièces de cet artiste sur la guerre de Troie. Il mourut en Russie, mais on ne sait à quelle époque.

DUMONT, dit *le Romain*, né en 1700, a été reçu académicien le 25 septembre 1728, sur *Hercule et Omphale.* On ne trouve dans les ouvrages de ce peintre ni goût, ni grace, ni délicatesse : son pinceau, lourd et pesant, n'avait rien de convenable aux sujets familiers dont il s'est quelquefois occupé. Il a peint *la Mère Savoyarde*, gravé à l'eau-forte par lui-même, et terminé par Daullé en 1739; *la Charmante Catin*, idem; *Lyncus veut assassiner Triptolème, Cérès l'arrête et le change en lynx;* J. Danzel, sculp.

Antoine QUILLART, né à Paris en 1711, mort à Lisbonne à la fleur de son âge. Toutes les figures du volume sur la pompe funèbre du duc don Nuno Olivarès Pereira sont de sa composition.

Charles Hutin, né à Paris en 1715, et mort à Dresde en 1776. On a de lui *un Berger et une Bergère*; *une Famille Pastorale*, dont il a fait les eaux-fortes.

J.-P. Sané. Le tableau qui a servi de début à cet artiste, est le seul que l'on connaisse de lui. Il représente *la Mort de Socrate* : Jérôme Danzel l'a gravé. Ce tableau, d'un excellent goût, donnait de Sané les plus grandes espérances, lorsqu'il partit pour Rome; mais il revint à Paris sans en réaliser aucune, et mourut accablé d'infirmités.

Louis Durameau, né à Paris, et mort à Versailles le 4 septembre 1796, âgé de soixante-trois ans environ, professeur à l'Académie, ancien peintre de la chambre et du cabinet du roi, et garde des tableaux de la couronne. Son tableau de réception est au plafond de la galerie d'Apollon : il représente l'Été. Ses tableaux pour le concours fondé par le roi, sont : *la Continence de Bayard*; un passage de *l'Histoire de saint Louis*, pour la chapelle de l'École Militaire; *Herminie sous les armes de Clorinde*, et *le Retour de Bélisaire dans sa Famille*, gravé par Levasseur, etc. Toutes les compositions de cet artiste, qui a eu de la réputation, sont, en général, défectueuses; le coloris en est sale, sans vérité; et,

dans ses derniers ouvrages, il est aussi cru de ton, que les couleurs sur la palette avant leur mélange.

Nicolas-René Jollain, né et mort à Paris, reçu académicien le 31 juillet 1773. Il a exposé au salon jusqu'en 1800. Artiste très-médiocre.

Jean-Baptiste Suvé, né à Bruges, reçu académicien le 29 janvier 1780, mort à Rome, directeur de la Pension des Élèves, âgé de soixante ans environ, en 1807. En 1783 il a exposé au salon *la Fête à Palès*; une *Résurrection*; *le Don Réciproque*; le portrait en pied de *M. Van Outryve*. Ce peintre n'a bien dessiné que sur le papier; il a laissé des académies qui sont d'un très-bon caractère. Quant à ses tableaux, ils sont si arides en tout, et si pauvres d'exécution, qu'insensiblement ils se perdront dans l'oubli.

Antoine Renou, né à Paris le 30 juillet 1731, reçu académicien le 18 août 1781, puis secrétaire perpétuel, ancien peintre du roi de Pologne, duc de Lorraine, et membre de l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Rouen, de la Société Patriotique de Hesse-Hombourg; mort à Paris en décembre 1806, âgé de soixante-seize ans. Cet artiste n'a montré que des productions très-faibles en peinture, dont il reste

un morceau au plafond de la galerie d'Apollon. Dans les lettres, il a publié une traduction du poëme de Dufresnoy, *de Arte graphicâ*, qui ne vaut point celle de M. de Piles, qu'on ne lit point; une tragédie qni tomba à la première représentation, et une lettre contre l'acteur Lekain, adressée aux comédiens français, lettre que l'on a recueillie comme une pièce curieuse de l'ingratitude du héros de la scène, et de la vengeance d'un auteur sifflé.

Gabriel-Jacques DE SAINT-AUBIN, frère du célèbre graveur du même nom, né à Paris en 1724, mort en 1780. On a de lui diverses pièces qu'il a gravées à l'eau-forte d'après ses compositions, et plusieurs vignettes qui ornent quelques ouvrages typographiques, entr'autres un *Abrégé de l'Histoire Romaine*, *in*-4°.

ROBERT. Ses tableaux d'histoire étaient répandus dans plusieurs églises de France; il y en avait plusieurs aux Capucins du Marais, et j'en ai trouvé à Clermont en Auvergne, à l'époque où j'ai été nommé conservateur des monumens des arts dans le département du Puy-de-Dôme.

Jacques-Philippe CARESME, agréé à l'Académie. On a gravé, d'après ses dessins à gouache, *des Bacchanales; Fêtes en l'honneur du dieu Pan;*

autres sujets libres, et *le Philosophe charitable*, pièce gravée par Voyer l'aîné, dédiée au comte de Baudouin.

Charles-Nicolas COCHIN, né à Paris en 1715, et mort en 1792 : dessinateur, garde des dessins du roi, secrétaire de l'Académie Royale de Peinture, chevalier de l'ordre de Saint-Michel; reçu académicien sur un dessin au crayon rouge, représentant *Lycurgue blessé dans une sédition. La Géométrie de Leclerc; une Édition des Œuvres de Boileau; l'Abrégré chronologique de l'Histoire de France*, par le président Hénault, et plusieurs autres ouvrages, sont ornés de figures gravées d'après ses compositions. Un nombre considérable de personnes illustres dans les sciences, les lettres et les arts, ont été gravées en forme de médaillon, d'après ses dessins originaux. Cette dernière collection, infiniment précieuse pour l'histoire, est ce que l'on doit rechercher de cet artiste avec plus de soin; car dans ses autres productions il n'offre que le goût des premiers artistes qui ont influencé son siècle.

Hubert-François-Danville GRAVELOT, né à Paris en 1699, élève de Restout, et frère du fameux Danville, un de nos meilleurs géographes. Gravelot a fait beaucoup de dessins pour différens ouvrages de littérature. Il séjourna long-

temps en Angleterre, et revint à Paris en 1745, où il exerça son talent avec succès, et mourut en 1773, âgé de soixante-quatorze ans.

Charles EISEN, dessinateur, né à Paris en 1721, et mort dans la même ville en 1780. Il a peint quelques tableaux pour différentes églises de Paris. Il y a une édition de *la Henriade* ornée de figures d'après ses compositions, ainsi que beaucoup d'autres ouvrages de littérature (1).

Ces deux derniers artistes ont eu beaucoup de vogue dans leur temps : l'un et l'autre étaient ingénieux et féconds dans l'invention. Gravelot, quoique maigre dans les formes, avait un génie plus heureux, et plus de grandeur dans les idées. Eisen, bien moins érudit, n'obtint des succès que par son extrême facilité à dessiner dans le goût de l'école, c'est-à-dire, en suivant le système des Vanloo, des Boucher et des Cochin.

Jacques-Charles BAR. Il a publié en 1778 la suite des *Costumes religieux et militaires*, dans

---

François Eisen, père de celui-ci, est né à Bruxelles, et mort à Paris en 1777, où il a passé la plus grande partie de sa vie. On a de lui quelques scènes de la vie civile. Aug. Martinet, femme de Dupuis, a gravé *la Folie du siècle*, et son pendant. F. Eisen a gravé à l'eau-forte plusieurs pièces d'après Rubens; entr'autres, *J.-C. donnant les clefs à saint Pierre*, etc.

le genre du lavis. Il a paru de cet ouvrage, fait avec soin, plus de quarante cahiers de douze figures chacun.

Louis Barbault, mort à Rome vers l'an 1766. Il a publié et gravé de sa main deux recueils *in-folio* des *Antiquités de Rome.*

Marin Marvie, dessinateur, né à Paris en 1723, a composé *une grande Fête donnée à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne.* Cette pièce, qu'il a gravée lui-même, est terminée au burin par Ouvrier.

Maucourt. Il n'est connu que par plusieurs gravures en manière noire, faites par lui sur ses propres dessins.

François-Marie-Isidor Queverdo, dessinateur et graveur, né en Bretagne en 1740, a gravé à l'eau-forte divers petits sujets de sa composition, dont *l'Histoire de Henri IV, in-folio.* Devere a gravé, d'après Queverdo, une pastorale intitulée *les Admirateurs de la Nature.*

Nicolas Guy-Brenet, mort à Paris le 21 février 1792, âgé de soixante-trois ans huit mois. Le concours ordonné par le roi a couronné la modestie de ce peintre, regardé jusque-là comme le plus médiocre de l'Académie. Les sujets qu'il y a traités sont : *les Honneurs rendus au connétable Duguesclin ; l'Agriculteur romain,* et *la*

Réception des Ambassadeurs envoyés à saint Louis par le Vieux de la Montagne (1).

Brenet a montré depuis, dans plusieurs de ses ouvrages, de belles idées, des pensées héroïques, qui soutiendraient encore ses tableaux, s'ils n'avaient pas cette physionomie de l'école de son temps.

Cet artiste a eu la gloire d'avoir le jeune Drouais pour élève.

Hugues TARAVAL, académicien, mort à la manufacture des Gobelins le 19 octobre 1785, âgé de cinquante-sept ans. Ce qu'on a de plus précieux de cet artiste, est une eau-forte qu'il a

---

(1) C'est par ce tableau que Brenet commença à se faire connaître avantageusement. Quand il fut question, pour accélérer les tableaux de l'Histoire de saint Louis, qui devaient décorer la chapelle de l'École militaire, d'en répartir les sujets entre autant de peintres, M. Pierre éconduisit avec dureté Brenet, qui se présentait humblement; et ce ne fut qu'à force de sollicitations de la part de protecteurs, et contraint par l'urgence des circonstances, que ce peintre fut admis au concours. Durant cet intervalle, M. Pierre était sur les épines : il s'excusait envers tout le monde; il protestait n'avoir cédé qu'à l'importunité en nommant Brenet. Il ne répondait pas du succès...., disait-il. Qu'est-il arrivé? Le tableau de Brenet s'est trouvé le meilleur. (*Cor. sec. entre mil. Al. et mil. Al.*)

gravée d'après un superbe tableau du Tintoret, représentant *un Bal Vénitien.*

Nicolas-Bernard LÉPICIÉ, académicien, professeur, né à Paris en 1720, mort dans la même ville le 14 septembre 1784, a été admis dans les concours pour le roi. On cite de lui *le Courage de Porcia, fille de Caton, femme de Brutus; la Descente de Guillaume-le-Conquérant en Angleterre*, etc. Cet artiste, froid et sans génie, ne savait pas tirer parti d'une scène; on ne trouve dans ses tableaux ni expressions, ni situations, ni style : on est surtout frappé de la discordance qui règne dans l'ensemble, l'effet et le coloris. Les scènes familières dont il s'est occupé sur la fin de sa vie, ne sont pas plus animées que ses tableaux d'histoire ; mais elles sont d'une meilleure exécution; et c'est ce qui en a fait le succès. Quelques-unes de ses productions dans ce dernier genre ont été recherchées par les amateurs de son siècle (1). On a de Lépicié le *Quos ego; la Demande acceptée*, et *le Repos*, par J. Ch. Levasseur et Cl. Bervic.

---

(1) Vente de l'abbé Terray, nos 9 et 10 du catalogue: L'Intérieur d'une Douane, et un Jour de Marché dans une Halle ; hauteur, trois pieds ; largeur, cinq pieds. 3821 liv.

Les mêmes, vente de M. de Menars. 3000 liv.

Martin, agréé, né à Montpellier, et mort à Paris le 21 juin 1801, âgé de soixante-quatre ans. Cet artiste s'est plus attaché au commerce des tableaux qu'à la peinture. On a vu de lui dans les expositions publiques quelques morceaux très-faibles.

Gabriel Briard, académicien, né à Paris, mort dans la même ville le 18 novembre 1777, âgé de cinquante-deux ans. On rencontre parmi les curieux quelques études, dessins, esquisses peintes de cet artiste, qui n'a rien produit, en fait de travaux publics, digne d'être cité.

Beaufort, mort académicien, a été appelé dans les concours pour le roi. Il a peint un tableau de *l'Histoire de saint Louis* pour la chapelle de l'École Militaire.

Julien, de Toulon, mort vers la fin du dernier siècle, a été surnommé *l'Apostat*, parce qu'à Rome il renonça au système académique pour suivre Raphaël, et autres grands maîtres de cette trempe. On sait combien l'école de France était alors éloignée du grand goût des écoles italiennes. Le parti que prit Julien fut très-mal accueilli dans sa patrie, joint à ce qu'il n'eut pas la verve convenable pour le soutenir glorieusement, ni assez de force pour faire tourner l'opinion en sa

faveur. Ce n'est qu'avec peine, et fort tard, que cet artiste, mort à l'âge d'environ soixante-cinq ans, fut agréé à l'Académie royale (1).

François Tavernier, né à Paris, reçu académicien le 5 avril 1704, mort à Paris, dans la fonction de secrétaire, le 10 septembre 1725, âgé de soixante-six ans.

Jacques-Sébastien Leclerc le fils, mort professeur de perspective aux Gobelins, le 17 mai 1785, âgé de cinquante et un ans environ.

Lavallé-Poussin, académicien, chevalier *donato* de l'ordre de Malte, de l'Académie des Arcades de Rome, mort à Paris en 1805. Artiste d'une faiblesse extrême : il y a quelques figures de ce peintre dans l'ouvrage intitulé: *Nella Venuta in Roma, etc.*, 1764, in-4°.

Gauffier et Chaises, tous deux agréés à l'Académie royale très-peu de temps avant la

---

(1) Il y eut dans le dix-huitième siècle trois artistes du nom de Julien : celui dont il vient d'être parlé, celui de Parme, et le célèbre sculpteur. Ce dernier se trouvera dans l'Histoire de la Sculpture française, à laquelle je travaille, ainsi qu'à l'Histoire de la Gravure ; ce qui donnera en trois volumes l'*Histoire complète des Beaux Arts nationaux*, d'après le plan que j'ai adopté dans *les Trois Siècles de la Peinture.*

dissolution de cette compagnie, sont morts très-jeunes. Le premier a laissé quelques morceaux qui ont excité des regrets sur sa mort prématurée; le second n'a rien produit de remarquable.

PEINTRES DE PORTRAITS.

GRIMOUX, mort à Paris vers l'an 1740. Cet artiste, qui n'a dû son talent qu'à lui-même, était original et bizarre dans ses idées. Sa manière de peindre grassement, empâtée et touchée avec goût et légèreté, lui a fait une grande réputation, ainsi que son coloris, qui s'est conservé excellent. Ses têtes de fantaisie sont assez ordinairement ajustées en chanteuses, en joueuses d'instrumens ou en pélerines.

Jean-Marc NATTIER, né à Paris le 17 mars 1685, y est mort le 7 novembre 1766, âgé de quatre-vingt-quatre ans huit mois. Il a été reçu académicien en qualité de peintre d'histoire; mais il est plus connu comme peintre de portrait. Les sujets qu'il a traités sont : *Vénus imposant des loix à Psyché*; J. Audran, sculp. *Vénus engage l'Amour à rendre Adonis sensible*; B. Lépicié. *Vénus fouettant l'Amour*; idem. Son coloris et son pinceau légers lui ont fait beaucoup de partisans. L'agrément qu'il savait répandre dans le

choix et les attitudes, l'ont fait qualifier de Peintre des Graces (1). En 1751 il a exposé au salon les portraits de la *Dauphine*, de *Mesdames* de France, désignées sous les attributs des quatre élémens; la duchesse de *Parme*; madame *Henriette*; madame *Adelaïde*, et madame *Victoire*; en 1753, *Madame*, fille du dauphin, à l'âge d'un an, jouant avec un chien; l'*Infante Isabelle* en pied; le prince *de Condé* en cuirasse; madame *Dufour*, nourrice du dauphin; et madame *Boudrey*. Balechou a gravé, d'après lui, *Louise Elisabeth* de France, duchesse de Parme.

Jean-Baptiste Perroneau, reçu académicien le 28 juillet 1753, mort à Amsterdam en novembre 1783, âgé de soixante-huit ans environ. Au salon de 1746 il a exposé les portraits du marquis *de Dubail*; et dans les suivans, les portraits de la princesse *de Condé*; *Oudry*, le peintre d'animaux; *Adam* l'aîné, sculpteur; madame *Lemoine*, et *Julien Leroy*, fameux horloger; *Drouais*, peintre de portraits; *Gilcain*, peintre; le petit *Desnoyel* tenant une poule hupée; un *Jeune Ecolier*; en 1743, madame *de Trudaine de Montigny*; M. *Asselard*, bourguemestre d'Amsterdam; M. *Hanguer*, échevin de la même ville.

---

(1) *Voyez* la Lettre de Gresset adressée à M. Orry.

Donat Nonnotte, né à Besançon, mort à Lyon, peintre de la ville, le 4 février 1783, âgé de soixante-seize ans, a exposé au salon depuis 1741 jusqu'en 1765. Sa réception à l'Académie date de 1741.

Nicolas - Simon - Alexis Bel, de Paris, reçu académicien le 4 août 1703, mort le 21 novembre 1734, âgé de soixante ans, a exposé au salon en 1704 et en 1725. N. Dupuis a gravé d'après lui le portrait de J. J. Languet, archevêque de Sens.

André Bouys, académicien, mort à Paris le 18 mai 1740, a exposé au salon en 1699 jusqu'en 1737. Il a gravé en manière noire plusieurs de ses portraits.

François Jouvenet, frère du célèbre peintre du même nom, né à Rouen, reçu académicien le 25 juin 1701, mort à Paris le 18 avril 1749, âgé d'environ quatre - vingt - quatre ans. Nous avons de lui le portrait de *Laborde*, avocat en parlement, et celui de *Maubert*, maréchal de logis de la reine, représenté en robe devant un bureau sur lequel sont des bourses.

Gilles Allou, de Paris, reçu académicien le 27 juin 1711, mort le 2 février 1751, âgé de

quatre-vingt-un ans, a exposé depuis 1737 jusqu'en 1742.

Jacques-François DESLYEN, né à Gand, mort à Paris, membre de l'Académie, le 3 mai 1761, âgé de soixante-dix-sept ans. En 1746 il a exposé au salon les portraits d'un *Magistrat*, un *Abbé*, et une *Dame en Hébé*. Wille a gravé d'après lui le portrait de *Berrier*, lieutenant de police.

LUNDBERG, académicien, mort à Stockholm, en mars 1785, âgé de quatre-vingt-onze ans et six mois, a peint l'histoire et le portrait. Il a exposé le portrait de Boucher et de son épouse au salon de 1743.

Louis AUTREAU, né à Paris, agréé en 1735, reçu académicien le 28 janvier 1741, mort à Paris le 25 août 1750, âgé de cinquante-huit ans. Au salon de 1745 il a exposé le portrait du *Grand-Maître de Navarre*, tenant un plan; celui de *l'Archevêque de Sens*; et celui de *Lamotte*, chirurgien. Nous avons de lui le portrait de *Grillot*, gravé d'après son tableau original.

P. F. DUMESNIL, mort à Paris, peintre de portrait et de scènes familières. Le monument le plus considérable de ce peintre était un grand tableau faisant pendant à celui de Largillière, placé

dans l'ancienne basilique de Sainte-Geneviève. Cl. Duflos a gravé, d'après Dumesnil, *le Garçon Cabaretier* et son pendant.

Guillaume VOIRIOT, né à Paris, agréé à l'Académie le 29 octobre 1757, académicien en 1759, de l'Institut de Bologne, de l'Académie de Florence, et de celle des Sciences et Belles-Lettres de Rouen, a exposé au salon depuis 1759 jusqu'en 1791.

Jean VALADE, né à Poitiers, a exposé en qualité d'académicien depuis 1751 jusqu'en 1781. Ses portraits exposés en 1763 sont : *madame de Bourgogne ; M. Coutard*, chevalier de Saint-Louis, et *son épouse ;* et *M. Loriot*, mécanicien, auteur du secret pour fixer le pastel.

Marie-Thérèse REBOUL, épouse du peintre Vien, sénateur, reçue académicienne le 30 juillet 1757, morte à Paris..... Elle a exposé au salon, en 1763, *un Émouchet terrassant un petit Oiseau ; deux Pigeons*, et plusieurs autres tableaux représentant *des Oiseaux, des Fleurs et des Fruits.*

Adelaïde LABILLE DES VERTUS, femme *Guiard*, morte épouse de Vincent, ancien académicien, le 24 avril 1803. Elle a exposé au salon depuis 1783 jusqu'en 1791. Ses portraits les plus connus sont au pastel, ainsi que son morceau de ré-

ception, représentant *M. Pajou*, sculpteur du roi.

On a de cette artiste les portraits de *Suvé*, professeur, mort à Rome; *Bachelier*, mort directeur de l'école gratuite de dessin; *M. Charles*, professeur de physique, membre de l'Institut national, faisant une démonstration d'optique, et tenant un réflecteur solaire; *M. Janvier*, mécanicien-astronome, traçant la projection graphique d'un passage de Vénus sur le soleil.

Pierre Lesueur, académicien. Il a exposé des portraits aux salons de 1741 et 1748. Wille a gravé d'après lui *François Chicoyneau*, médecin.

Fontaine. On a gravé d'après lui les portraits de *Adrienne Lecouvreur*, *Coffin Tubières de Caylus*, évêque d'Auxerre.

Louis Vigée. Il a peint *Bernard Belidor*, célèbre mathématicien. Ce portrait a été gravé.

Charles-Étienne Gueslain, né le 9 juin 1685, mort à Paris le 10 février 1765, âgé de soixante-dix-neuf ans, académicien, peintre de portraits. Il a exposé au salon de 1737 pour la première fois; et à celui de 1745 il a donné les portraits de *MM. Zurlauben*, colonel des Gardes-Suisses et maréchal des camps, en armure, avec le cor-

don de Saint-Louis, et *de Villemur*, fermier-général, en habit de velours.

Adrien LEPRIEUR. On a gravé d'après lui les portraits de *Calveirac* et *Cl. Leblanc.*

Jacques-Joseph-André AVED, né à Douai le 12 janvier 1702, mort à Paris le 4 mars 1766, élève de Bernard Picard, a été reçu à l'Académie sur le portrait de de Troy le fils. Ses principaux ouvrages sont les portraits de *Rousseau* le poëte; *Crébillon*, le marquis *de Mirabeau*, l'abbé *Caperonnier*, le maréchal *Clermont-Tonnerre*, le duc *de Chevreuse*, le maréchal *de Maillebois*, *le Stathouder*, etc. Une grande partie de ces portraits sont gravés : on y remarque un pinceau mâle, une exécution large, mais un coloris lourd dans les lumières, peu transparent dans les ombres. Ses attitudes sont, en général, d'un mauvais choix; elles ont, ainsi que ses physionomies, l'expression de la stupidité.

Hubert DROUAIS le père, né à la Roche, petite ville de Normandie, en 1699, mort académicien à Paris, le 9 février 1767.

François-Hubert DROUAIS, fils du précédent, né à Paris le 14 décembre 1727, mort le 21 octobre 1776, âgé de quarante-sept ans. Ce peintre a été célébré par toutes les beautés de la cour et

de la ville, dont il saisissait en perfection les minauderies et le teint fardé. Sa réception à l'Académie date de 1758. J.-J. Beauvarlet a gravé d'après ce peintre les portraits des *Enfans de France*.

Roslin, suédois, académicien, mort le 5 juillet 1793, dans la soixantième année de son âge. Habile dans l'imitation des étoffes et autres accessoires, mais sans aucun sentiment de l'art de peindre les têtes, ordinairement mal dessinées, coloriées de rouge et de blanc, plates, et sans effet dans presque tous les portraits sortis de sa main.

Joseph-Siffred Duplessis, académicien, né à Carpentras, s'est distingué par une belle intelligence des effets de la lumière sur les chairs et accessoires, un pinceau large, bien senti, et un coloris vrai. Les personnages de distinction, dans ses portraits, sont posés avec noblesse, et dans des attitudes bien choisies. Il a peint le portrait de *Louis XVI*, ceux de M. et madame *Necker*, et de plusieurs grands de la cour.

Pierre le Bouteux, né à Paris, mort en Flandre le 11 mai 1750, a été reçu académicien en 1728, sur le portrait de Rigaud.

Joseph Ducreux, mort à Paris vers 1803 ou

1804. Cet artiste médiocre peignait le portrait assez largement, et avec facilité. Il a peint au pastel et à l'huile un grand nombre de portraits. On a de lui les portraits de *Dussaux* et de *Pieyre*, architecte, membres de l'Institut, et le portrait du peintre en bâilleur.

Colson, frère du célèbre acteur connu par le surnom de *Bellecourt*, mort vers 1805. Ce peintre, qui a été attaché au service du prince de Bouillon, était élève de l'école de Vanloo. Il a peint le portrait d'un assez mauvais goût : on a quelques pièces gravées d'après ses tableaux.

Glain. On a de cet artiste le portrait de *Caillot* l'acteur, représenté en *capitaine Tempête*, peint au pastel.

Louis Marteau, né à Paris, mort à Varsovie vers 1805, dans un âge fort avancé, après avoir passé la majeure partie de sa vie en Pologne, pensionnaire du roi. Marteau a peint de très-beaux portraits pour la cour. Les ambassadeurs et les princes étrangers s'empressaient de se faire peindre par lui. La nécessité dans laquelle il se trouva de satisfaire tout le monde, lui fit adopter le pastel, plus expéditif que l'huile, qu'il traita avec autant de force et de vérité que notre fameux Latour. Ses principaux portraits sont :

Stanislas-Auguste Poniatowski II, dernier roi de Pologne; le prince *Subomerski*; la famille des comtes *Potoki* et des princes *Radziwil*.

PEINTRES EN MINIATURE ET SUR ÉMAIL.

ROUQUET, reçu académicien le 23 août 1753. Cette même année il a exposé au salon les portraits, peints sur émail, de M. *Desfourniel*, fermier-général; celui de mademoiselle *Desfourniel*, de M. *Silvestre*, peintre, et de M. *Cochin* fils. La dernière exposition où il soit fait mention de ses ouvrages, est celle de 1757.

Jacques-Philippe FERRAND, de Joigny, peintre en émail, mort à Paris le 5 janvier 1732.

Pierre PASQUIER, né à Villefranche en Baujolais, reçu académicien, peintre en émail, mort le 14 novembre 1806, âgé de soixante - quinze ans.

Nicolas VENEVAUT, reçu académicien, peintre en miniature, mort à Paris le 30 juin 1753, âgé de quatre-vingt-deux ans, a exposé au salon depuis 1753 jusqu'en 1771.

Samuel MASSÉ, de Tours, reçu académicien, peintre en miniature, mort à Paris le 30 juin

1753, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il a exposé depuis 1737 jusqu'en 1745. Il y a eu un autre *Samuel Massé*, aussi de Tours, membre de l'Académie, qui a exposé en 1705.

Hall (Pierre-Adolphe), suédois, agréé à l'Académie, peintre en miniature, mort à Liége, âgé de cinquante-cinq ans.

Jacques Charlier, que l'on croit élève de Boucher. Il a peint plusieurs miniatures sur ivoire d'après ce peintre, qui sont répandues dans la curiosité, entr'autres *le Triomphe de Galathée*, et *Vénus accompagnée des Graces et des Amours*. Chevalier a encore exécuté en miniature ses compositions dans le goût des modes du temps. Il a peint les portraits de *Claude d'Aumal*; J.-G. Wille; *François de Villeroy*, idem; *le Ministre Bosc*, G.-F. Schmidt.

Jean-Baptiste Massé, conseiller de l'Académie, mort à Paris en 1769, âgé de quatre-vingts ans. Il était excellent peintre en miniature. Nous devons à ses soins les belles gravures des peintures de Lebrun, de la galerie de Versailles : il en a fait une partie des dessins, lesquels sont des chefs-d'œuvre de netteté et de pureté. Massé avait abandonné la gravure pour la miniature. Le portrait de *Marie de Médicis*, qui est à la tête du recueil d'estampes d'après les tableaux

de Rubens, de la galerie du Luxembourg, est de son burin. J.-G. Wille a gravé le portrait de Massé d'après le tableau de S. Tocqué.

J.-B. Weyler, académicien, né à Strasbourg, mort à Paris le 25 juillet 1791, âgé de quarante-deux ans. Weyler a été chargé par le roi, en 1785, de transmettre à la postérité, sur émail, les portraits des hommes célèbres. Plusieurs ont été rendus publics à l'exposition de 1789, accompagnés d'une réunion d'ébauches de portraits en pastel, qu'il se proposait d'exécuter sur émail, lorsque la mort arrêta ses travaux. Madame Kugler, son élève et sa veuve, a été encouragée par le gouvernement à suivre cette intéressante collection.

PEINTRES DE PAYSAGES,

D'ARCHITECTURE, DE BATAILLES, D'ANIMAUX ET DE MARINES.

Milet Francisque. Il y a eu trois peintres de paysage du même nom : le premier est,

1°. Jean Francisque Milet, de Paris, mort académicien, en 1723, âgé de cinquante-sept ans.

2°. Milet, dit Francisque, reçu académicien le 22 juin 1709.

3°. Joseph MILET FRANCISQUE, fils de Jean, académicien, mort à Versailles le 16 juin 1777, âgé de quatre-vingts ans environ.

Ces trois artistes ont peint le paysage dans le style héroïque. En 1746, le dernier a exposé un paysage, dans lequel est *Dellius préférant la campagne aux grandeurs de la ville;* et deux autres, faisant pendans, représentant le *Soleil levant* et *le Soleil couchant.*

Pierre DOMACHIN DE CHAVANNES, académicien, né à Paris, mort aux Gobelins le 23 décembre 1744, âgé de soixante-douze ans. Artiste très-médiocre.

Jacques LAJOUE, né à Paris, et mort dans la même ville le 12 avril 1761, âgé de soixante-quatorze ans. Cet artiste disposait ordinairement ses compositions dans le goût du décor. L'architecture et les ornemens s'y trouvent ordinairement d'un bien mauvais goût, ainsi que le paysage et ses figures, qu'il peignait et ajustait dans le style de Wateau et de Lancret. *Les Enfans qui élèvent un Monument,* est le meilleur morceau de de Lajoue. Cette pièce, intitulée *l'Architecture,* est gravée par N. Cochin.

Adrien MANGLARD, né à Lyon, académicien, peintre de marine, mort à Rome le 31 août 1760, âgé de soixante-quatre ans. Le célèbre Vernet

est sorti de son école. Manglard a gravé à l'eau-forte divers paysages et marines de sa composition.

Charles VANFALENS, d'Anvers, reçu à l'Académie dans la classe des peintres de paysages. Il composait ordinairement ses tableaux à la manière de Wouvermans; mais il n'en eut jamais ni le goût ni la légèreté. Ses tableaux sont froids et gris.

Étienne POITREAU, né à Corbigny en Nivernois; il a exposé au salon depuis 1740 jusqu'en 1759. Il a exposé en 1751 deux paysages, dont un *Soleil levant* et *un Soleil couchant*.

CHASTELIN, académicien, mort à la manufacture des Gobelins, le 2 août 1755, âgé de quatre-vingt-un ans. En 1751, il a exposé au salon la *Vue du Pont de Charenton*, et une *Vue du Moulin de Chantonneau*.

Gabriel ALLEGRAIN, fils d'Étienne, et frère du sculpteur du roi, mort le 24 février 1748, âgé de soixante-dix-huit ans.

DE LA FERTÉ.

Michel BOYER, du Puy en Velay, peintre d'architecture, de perspective et de paysages, est mort en 1744, âgé de cinquante-six ans.

DE LA FERTÉ.

Jean Chaufourrier, mort le 29 novembre 1757, âgé de quatre-vingt-deux ans, adjoint à professeur pour la perspective. Il a exposé au salon en 1740, en 1750 et en 1753, des vues en perspective, entr'autres *la Cascade de Saint-Cloud ; une Mer calme au clair de lune ; un Coup de Vent qui surprend une barque de Pêcheur*; et le portrait de *F. François Malkeneck*, récolet, directeur des Ursulines de Saint-Germain-en-Laye. Dans l'œuvre des Silvestre, on trouve quelques pièces d'après Chaufourrier.

Jean-Baptiste Feret, d'Évreux, mort à Paris le 1er. février 1737, âgé de soixante-treize ans.

de la Ferté.

L. G. Moreau, frère aîné du fameux dessinateur du même nom, mort en 1806. Il a peint le paysage à gouache avec beaucoup de goût. Il a exposé au salon de l'an XII une *Vue dans le Parc de Saint-Cloud*; une *Vue de la Maison indienne du Petit-Bourg*; une *Vue de Paris, prise de l'entrée des Champs-Élysées*; et *les Ruines du Monastère de Montmartre*.

Raguenet. Nous avons de cet artiste *les Vues du Louvre, du Pont-Neuf, du Pont Marie* et *du Port Saint-Paul*, enrichies de beaucoup de figures (n°. 304 du catalogue de Julienne).

Bruandet, mort dans le mois de pluviose an XII, (février 1803), excellent peintre de paysage. Ses meilleurs tableaux sont des forêts. L'année de sa mort, on a vu de lui, à l'exposition du salon, *l'Intérieur d'une Forêt*. Nous avons plusieurs pièces d'après ce peintre, gravées par Piquenot.

Jacques-Philippe Loutherbourg, né à Strasbourg, reçu à l'Académie royale en 1763, peintre de batailles, de marine et de paysage. Il a passé la plus grande partie de sa vie à Londres; on croit qu'il est mort en Hollande. Vers 1804, il a exposé au salon, *une Bataille, une Pastorale, les quatre Heures du Jour,* et plusieurs dessins au crayon noir, rehaussés de blanc, sur papier bleu. Loutherbourg a gravé à l'eau-forte, d'après ses compositions, *quatre Paysages* intitulés *les quatre Heures du Jour,* et deux *cahiers de Soldats.*

François Casanove, peintre de batailles, né à Londres en 1732, reçu académicien en 1763, et mort à Vienne. En 1765 il a exposé une *Marche d'armée,* deux *Batailles*, un *Cavalier espagnol.* On trouvait dans les tableaux de ce peintre, du feu, du génie, de l'invention, quoique peu étudié, et offrant partout des figures et des groupes imités de différens maîtres. Il a gravé

à l'eau-forte plusieurs pièces de sa composition.

Jean-Baptiste MARTIN, élève de Parrocel. On a de lui d'excellens tableaux de batailles dans le goût de son maître. Il a peint *Louis XIV à cheval*; le fond est un paysage, et dans l'éloignement une ville fortifiée. Seize pouces de haut sur vingt de large (N°. 238, cat. de Julienne).

Louis LE PAON, peintre de batailles du prince de Condé, dragon dans sa jeunesse, mort à Paris vers 1786. Lemire a gravé, d'après lui, le marquis de *la Fayette*, debout, à la clôture de la campagne de 1781.

Pierre METTAI, peintre de marine, mort vers 1760. Ad. Zingg a gravé, d'après lui, *le Golfe près de Naples*, et *le Port près de Naples*.

LACROIX, peintre de marines et de paysages. Il a séjourné long-temps en Italie. Leveau a gravé, d'après lui, *la Cascade de Tivoli*, et une *Vue près de Pouzzol, au golfe de Naples*.

Jacques RIGAUD, auteur de la *Collection des Vues et Perspectives des Maisons Royales*. On doit le regarder comme un des meilleurs dessinateurs pour l'effet de l'optique. Jean *Rigaud*, son neveu, a continué cette même collection, mais avec moins de succès.

Gabriel Perelle le père, et ses deux fils *Adam* et *Nicolas*. Ils ont considérablement produit, et gravé en même temps leurs propres dessins. On y remarque du génie et de l'invention ; mais le style des arbres est maniéré et de mauvais goût dans le choix : on en trouve cependant quelques-uns d'excellens.

Simon-Mathurin Lantara, un des meilleurs peintres de paysages du dix-huitième siècle. On a très-peu de renseignemens sur la vie de Lantara : ce dont je suis témoin, c'est qu'il a toujours vécu dans la plus profonde obscurité, et qu'il est mort à l'hopital de la Charité, vers 1783. Les curieux ne pouvaient se procurer ses ouvrages que par ceux qui savaient tirer parti de sa simplicité et de ses inclinations basses. Il a fait une quantité prodigieuse de dessins, et beaucoup de tableaux, dont quelques-uns seraient excellens, si le coloris, quoique diaphane et aérien, ne tirait pas trop au gris. Le catalogue de Basan, aux n°s. 106, 107 et 108, cite de lui *un Orage en pleine campagne*. Des rochers et de grands arbres se détachent sur un ciel enflammé, et bordent une route près d'un village, au pied d'une colline. Le pendant : *un Paysage au clair de la lune*. On y distingue un hameau sur des montagnes bordées par une rivière, dont la vaste

étendue termine le fond. Dessins au crayon noir et blanc, sur papier gris; hauteur, treize pouces neuf lignes; largeur, vingt pouces neuf lignes.

Un Paysage, en partie occupé par un village, au bord d'une rivière, vu au clair de lune; et *un Site des bords de la Marne, près de Saint-Maur.* Dessins à la pierre noire, estompée, sur papier blanc; hauteur, douze pouces; largeur, seize pouces. Plusieurs *Paysages* de Lantara sont gravés par Piquenot.

Un Clair de Lune. On y remarque un château sur une colline coupée de cascades, et dans le fond l'entrée d'un village. Dessin aux crayons noir et blanc, sur papier bleu; hauteur, dix pouces, largeur, onze pouces six lignes.

Grognard, peintre vivant, a exposé le portrait de *Lantara* au salon de l'an VI. (*Voyez* le nº. 197 du livret.)

Louis de la Rue, connu par une grande quantité de dessins répandus parmi les curieux, arrêtés à la plume, lavés au bistre, à la sanguine ou coloris, représentant des chevaux, des batailles, des marches d'infanterie, des intérieurs de corps-de-garde, des récréations de soldats, etc.

P. Duverger, peintre de paysages et d'animaux, connu des curieux par diverses pastorales

dessinées avec beaucoup de goût, et d'un effet très-pittoresque.

J.-B. LALLEMAND peignait le paysage à gouache avec assez de goût ; ses productions montrent cependant plus de manière que de vérité. D. Née a gravé, d'après lui, *une Belle Ruine*, dont l'effet pittoresque est fort agréable. Les figures sont d'un très-bon style.

Au n°. 90 du catalogue de Basan, on trouve de lui deux paysages : dans l'un, *un Pâtre et une jeune Fille gardent des animaux ;* et dans l'autre, *un Berger fait abreuver des vaches et des chèvres à une fontaine.*

Claude-Louis CHATELET, mort vers 1793. Dessinateur des *Vues de Naples*, pour l'ouvrage de l'abbé de Saint-Non.

Jean-Baptiste BENARD, peintre de paysages, de scènes familières et de bambochades. Plusieurs pièces ont été gravées d'après ses études et ses tableaux dans ses divers genres.

J. BERTAUX, peintre de paysages et de batailles. Plusieurs pièces ont été gravées d'après ses études et compositions.

J. DE LA BARTHE, né à Rouen en 1730. Il a gravé, d'après ses compositions, plusieurs petits

paysages à l'eau-forte. Ses tableaux sont rares; mais il a fait beaucoup de dessins.

François Boucher, fils du premier peintre du roi, mort à Paris en 1781. Il peignait l'architecture et l'arabesque dans un goût très-médiocre.

J. Touzé, né à Paris, mort en 1807 dans la même ville, âgé de soixante ans environ. Cet artiste, très-connu par les facéties dont il amusait la société, était ingénieux et spirituel dans l'invention, quoiqu'ayant peu sacrifié à l'étude. On a de lui quelques morceaux qui ont été gravés pour la nouvelle édition des *Contes de La Fontaine; la Marchande d'Œufs* et *son pendant*, gravés par A. F. Hemery en 1772.

Pierre Lenfant, né à Anet, près de Dreux, a été reçu à l'Académie en 1745, sur *un Marché de campagne;* il est mort aux Gobelins le 23 juin 1787, âgé de quatre-vingt-trois ans. Il a peint la bataille et le paysage, et a exposé des tableaux dans ces divers genres depuis le salon de 1741 jusqu'à celui de 1771. Au n°. 23 du catalogue de M. de Saint-Yves, on trouve deux tableaux de ce peintre, représentant *des Escarmouches de Cavalerie.*

Charles Parrocel, fils du fameux Joseph Parrocel, peintre de batailles. Charles est né

à Paris en 1688, et est mort dans la même ville en 1752. Nous avons de lui *une Chasse aux Tigres, une Chasse aux Lions, Halte des Gardes-Suisses*, et *un Détachement de Cavalerie*. Ces pièces sont gravées par Desplaces et Lebas.

Jean-Baptiste Oudry, peintre de chasses et d'animaux.

Claude-François Desportes le fils, de Paris, peintre d'animaux, mourut le 31 mai...... âgé de soixante-dix-neuf ans.

Philippe Meusnier, né à Paris en 1655, fut élève de Jacques Rousseau, qui l'engagea à aller à Rome pour se perfectionner. A son retour en France, il fut employé dans les maisons pour les décorations de perspective et d'architecture. Meusnier fut élu académicien en 1702, sur *l'Intérieur d'un Palais en perspective*, ouvert de deux grandes arcades, qui découvrent un très-beau paysage. Il mourut à Paris, conseiller et trésorier de sa compagnie, en 1734, âgé de soixante-dix-neuf ans. Le roi possédait de cet artiste la représentation d'*une Eglise ornée de figures*, par Wateau; et l'*Intérieur d'un Palais*, les figures du Pater.

N. Perignon, mort à Paris en 1782, âgé de cinquante-six ans. Il peignait ordinairement à

gouache, et faisait des dessins à l'aquarelle : on y admire la vérité, le goût et la légèreté. En 1774, il fut reçu académicien sur *deux Marines ornées de Fabriques*, peintes à gouache. Elles font partie de la collection du Muséum.

PEINTRES DE MODES,

SCÈNES FAMILIÈRES, POPULAIRES, ET DE NATURE MORTE.

Nicolas LANCRET s'est, dit-on, distingué par une grande variété dans la composition, et on trouvait de la grace dans ses figures, si toutefois la grace peut se rencontrer avec la tournure guindée des attitudes et des ajustemens bizarres qui caractérisent les poupées et les pantins de Lancret. Il fut élu académicien en 1719, sous le titre de *peintre de Fêtes galantes*, et donna deux tableaux de ce genre pour sa réception. Longtemps il a peint en société avec Lajoue. Ce dernier faisait les fonds de ses tableaux assez ordinairement disposés en décoration, semés d'ornemens du plus mauvais goût, et dans l'état de décadence où était tombée cette partie intéressante de l'art. Lancret, élève de Wateau, né à Paris en 1690, mourut en 1745, âgé de quarante-cinq ans (1).

(1) Lancret, Boucher et Carle Vanloo sont les trois artistes qui ont fourni, en plus grande abondance, des

Jean Pillement, peintre et dessinateur, mort à Lyon en 1808. Le nom de cet artiste a été quelque temps connu des curieux par des paysages dessinés à la plume, ou lavés à l'encre, faits avec goût, et soignés, mais faibles d'étude et d'observation, maniérés dans les formes, et presque toujours faux dans l'effet : ils ont commencé à perdre sitôt qu'ils ont été gravés. Pillement a peint quelques paysages à l'huile et au pastel.

Hubert Robert, né à Paris vers 1732, con-

---

matériaux aux Tremblin et aux Baccot, marchands de tableaux, établis dans les maisons qui couvraient jadis le pont Notre-Dame. Ces marchands étaient fameux par la quantité de drogues qu'ils faisaient fabriquer d'après Lancret et Boucher, pour les dessus de portes ou dessus de glaces (misérable décoration inventée par quelques architectes de mauvais goût); et d'après Carle, pour les églises de provinces et de villages.

Le *poncis* adopté dans ces sortes d'établissemens, et qu'étaient obligés de suivre les artistes malheureux qui allaient y chercher l'existence, consistait en un coloris vif, cru, et une propreté d'exécution lisse, insensible dans la touche et le faire.

Au mot de *croûte*, qui désigne un méchant tableau, on avait substitué celui de *pont Notre-Dame*, plus expressif encore dans le temps, en ce qu'il rappelait le mauvais goût qu'on y adoptait, et que quelques artistes, après y avoir débuté, ont porté jusque dans le sein de l'Académie.

seiller en l'ancienne Académie de Peinture et de Sculpture, dont il a été élu en 1767, est mort dans la même ville, le 14 avril 1808, âgé d'environ soixante-seize ans. Il était membre honoraire de l'Administration du Musée impérial, et agrégé libre des Académies de Pétersbourg.

Le caractère distinctif de son talent, est l'architecture en ruines, et le paysage comme accessoire. On trouve plusieurs pièces d'après lui dans le recueil de Richard de Saint-Non. F. Janinet, Ant. Martini et autres, ont gravé plusieurs pièces au bistre et en couleur, entr'autres, *Ruines de Monumens d'Italie, à la villa Madana*, et *le Pont des Sphinx*. L'artiste a gravé lui-même à l'eau-forte divers petits sujets de sa composition. Sa réputation date de ses études à Rome. On a de Robert des tableaux de ce temps, en petit nombre, qui sont d'un excellent goût, exprimant, dans un ton vrai, la nuance des siècles sur le marbre et la pierre, le charme des effets pittoresques, et l'illusion parfaite d'une belle perspective aérienne. Le paysage, quoique touché avec esprit et légèreté, est d'une mauvaise exécution.

Nous avons dans la galerie du Sénat, deux tableaux de cet artiste, représentant *les Ruines de quelques Monumens de Rome*. Dans l'un, on

voit *un Marché aux Poissons*; et dans l'autre, *la Statue de Marc-Aurèle*.

Robert, sous les auspices de Jean-Paul Panini, son maître, au pied des ruines de l'ancienne Rome, promettait à la France des productions aussi utiles à l'histoire qu'aux arts et à l'instruction; mais, dans le sein de sa patrie, il étouffa le germe de son heureuse inclination par la soif ardente de produire et de plaire. Ses besoins, sans cesse renaissant de la fécondité de son génie et de son extrême facilité, ont compromis sa gloire dans une quantité prodigieuse de tableaux, qui montrent cette licence d'exécution qui caractérise le mauvais goût du dix-huitième siècle.

Les dessins de Robert seront plus recherchés que ses tableaux, croqués, faits à la hâte et sans méditation. Ces dessins, toujours animés des charmes de l'effet et du pittoresque le plus séduisant, surtout ceux qu'il a faits à Rome, formeront une collection précieuse pour les porte-feuilles des curieux. On y désirerait cependant des figures mieux ensemble; c'est le reproche que l'on peut faire en général à toutes ses figures, trop croquées, et d'un goût qui rappelle trop celui de Boucher.

Robert a été consulté sur la composition des

jardins pittoresques ; plusieurs de ses plans ont été exécutés à la Roche-Guyon, à Méréville, et ailleurs. *Le Rocher des Bains d'Apollon*, dans le parc de Versailles, a été exécuté d'après ses dessins.

François GUERRIN, académicien, né à Paris, et mort dans la même ville. Il a exposé au salon depuis 1761 jusqu'en 1782. Il peignait en petit des scènes populaires.

Nicolas-Henri JEAURAT DE BERTRY, académicien, peintre et pensionnaire de la reine femme de Louis XV, a été reçu à l'Académie en 1756, sur un *Trophée militaire*. Il a peint des scènes de halle, et des sujets poissards et libres.

Jean-Baptiste DESCHAMPS, académicien, peintre de scènes familières, mais faible. Il a fondé à Rouen, lieu de sa naissance, une Académie des Beaux-Arts, et y est mort le 14 août 1793, âgé de quatre-vingts ans, après avoir publié l'Histoire des Écoles Flamande et Hollandaise, estimée, quoiqu'incomplète et d'un style trop prolixe.

Bonaventure DESBARRES, de Paris, peintre dans le goût des modes du temps, mort dans la même ville le 1er. septembre 1729, âgé de vingt-neuf ans.

Michel-Barthelemi OLIVIER, agréé à l'Aca-

démie, peintre du prince de Conti, né à Marseillé, mort à Paris le 15 juin 1784, à soixante-douze ans. Il a exercé son pinceau dans divers genres, mais plus généralement dans le goût des modes du temps. Son exécution est précieuse ; mais son coloris est vague, et sa touche est aride et sèche. Les plus précieux tableaux que l'on a vus de ce peintre aux expositions publiques, sont : 1°. *Fête et Rendez-Vous de Chasse à l'Isle-Adam*, qui rassemblait toute la cour du prince de Conti ; 2°. *le Thé à l'Anglaise*, dans les appartemens du même prince.

Roland de la Porte, né à Paris, mort le 23 avril 1793, âgé de soixante-neuf ans, ancien académicien, peintre de nature morte. Il a exposé au salon, long-temps, *des Apprêts de Déjeuners*, *des Cuisines*, et *des Imitations de Bas-Reliefs*.

Étienne Théolon, né à Aigues-Mortes en 1739, agréé à l'Académie le 25 juin 1774, mort à Paris le 10 mai 1780, âgé de quarante-un ans. Cet artiste, rempli de goût dans ses productions, a peint des scènes familières. Son coloris transparent et sa touche légère lui ont mérité des applaudissemens, et feront vivre son nom. On conserve de lui, au musée Napoléon, *une Tête de Femme âgée*. Elle est vue à mi-corps, la tête

nue, un collier au cou, et couverte d'un mantelet noir.

Étienne Aubry, né à Versailles en 1745, mort à Paris en 1781, âgé de trente-six ans environ. Ce peintre, très-inconstant dans ses goûts, a d'abord été reçu à l'Académie en qualité de peintre de portrait; ensuite il s'est livré aux scènes familières, et enfin il a voulu s'élever jusqu'à l'histoire, où il a échoué. Les scènes familières sont ce qu'il a le mieux traité. On a gravé d'après lui en petit : *le Mariage rompu et conclu; les Adieux de la Nourrice; l'Amour Paternel; la première Leçon d'amitié fraternelle.* Cette dernière pièce fut gravée par C. C. Bervic.

Nicolas Lavreince, peintre de scènes familières en petit, dans le goût des modes du temps. On a gravé d'après lui *le Lever des Ouvrières de modes*, et *l'Assemblée au Salon.*

PEINTRES DE FLEURS ET DE FRUITS.

Jean-Marc Ladey, académicien, né à Paris, et mort aux Gobelins le 18 mai 1749, âgé d'environ quarante-neuf ans.

Michel-Bruno Bellengé, académicien, né à Rouen, mort vers la fin du siècle dernier. Cet artiste n'a rien produit de marquant.

Jean-Robert VAUQUIER, connu par diverses planches qu'il a gravées d'après Baptiste, et d'après les tableaux de sa composition.

GUILLAUME, de Toulouse. Il a gravé d'après ses propres dessins.

Louis TESSIER. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs cahiers de fleurs à l'usage des étudians.

Charles-Germain de SAINT-AUBIN, frère du graveur du même nom, né à Paris en 1721, où il mourut en 1786, dessinateur de fleurs et d'ornemens. Il a gravé à l'eau-forte des suites de fleurs.

Françoise-Magdeleine BASSEPORTE, morte au Jardin des Plantes. On peut voir ses ouvrages à la bibliothèque du muséum d'Histoire Naturelle.

Louis-Henri BABEL, dessinateur en ornemens, né à Paris en 1720, mort en 1761. Il a gravé à l'eau-forte quelques ornemens de sa composition, à l'usage des artistes.

VISPRÉ. Il peignait les fleurs et les fruits sous glace. On trouve encore quelques-uns de ses tableaux, très-fragiles, parmi les curieux. On croit qu'il est mort à Londres vers 1790. Il y a gravé le portrait du chevalier Déon.

PEINTRES SUR VERRE.

DESOSIER, sous la conduite de Gabriel, architecte, a exécuté sur les vitres du bosquet dit *du Dauphin*, parc de Versailles, plusieurs sujets et emblêmes analogues à ce bosquet.

PIERRE et Jean LEVIEL, peintres en verre, et vitriers de Paris, ont refait en 1755, dans Notre-Dame, les vitraux ornés de peinture qui sont du côté du midi.

En 1726, la rose du temple de Notre-Dame, du côté de l'archevêché, fut construite à neuf, ainsi que ses vitraux. En 1781, on en fit autant à la rose au-dessus de l'orgue. (*Extrait de la Description des monumens français.*)

DERNIER PARAGRAPHE

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

On se rappelle la liberté rendue aux arts par Louis XVI. Cet événement, honorable au monarque, ne le sera pas moins dans l'histoire pour M. le comte d'Angevilliers, surintendant des bâtimens, arts et manufactures. Les vastes projets qu'apporta ce ministre, secondé par les vues d'un prince qui se dépouillait du faste nécessaire à sa personne pour faire fleurir

les plus nobles institutions de son royaume, annonçaient de toutes parts l'aurore des lumières éclatantes du dix-neuvième siècle. Le plus hardi de ces projets est celui du Muséum, dont il jeta les premiers fondemens ; on peut y ajouter la somme qu'il obtint du trésor public pour commander tous les deux ans, aux artistes, dix grands tableaux d'histoire, et quatre statues de marbre des hommes illustres qui ont honoré la France (1).

De ces deux véhicules d'émulation s'élevèrent pour début, onze tableaux de l'histoire de saint Louis, destinés à décorer la chapelle de l'École Militaire. Cette tenture, qui déroula toute la caducité du vieux système de l'école de France, fut le dernier période de toutes les révolutions de l'art depuis François Ier. Le prestige des grandes réputations, qui en était le plus ferme appui, tomba tout-à-coup devant une jeunesse ardente, encore pleine des idées primitives de la nature, dénuées de préjugés, de passions, qui n'attendait

---

(1) Le projet du Muséum et l'exécution des statues des grands hommes ont été chantés dans une très-belle ode, qui a remporté le prix aux *Jeux Floraux*, par M. l'abbé Carré, docteur agrégé de la Faculté des Arts de Paris, professeur d'éloquence au ci-devant Collége Royal, et du Musée de Toulouse.

qu'un trait de lumière pour s'élancer dans la région du bon goût.

Le premier jet de cette lutte mémorable excita une espèce de fermentation générale, qui recula de beaucoup les bornes de l'art; et on vit paraître *la Mort de Léonard de Vinci; l'Éducation d'Achille; le Serment des Horace, et Marius à Minturne.* Ce pas énorme fit naître l'ambition d'atteindre la ligne savante du beau, qui donne un caractère si imposant aux anciennes écoles; et il en est résulté des chefs-d'œuvre de style et de convenances, décorés d'une exécution qui fait ressortir avec délicatesse, force, énergie, quelques-unes des parties constituantes du bel art de la peinture.

Ainsi iront toujours en croissant les progrès, sous le règne de Napoléon, *le Palladium* de la gloire des arts et de la nation.

Monument éternel d'émulation, d'espérance et de gloire pour le mérite réel, modeste et oublié.

« Athènes et Rome sont encore célèbres par » leurs succès dans les arts; l'Italie, dont les » peuples me sont chers à tant de titres, s'est » distinguée la première parmi les nations mo- » dernes. J'ai à cœur de voir les artistes français

» effacer la gloire d'Athènes et de l'Italie. C'est » à vous de réaliser de si belles espérances (1). »

Etat présent des progrès de la Peinture et du Dessin en France, prouvé par quelques bons exemples choisis dans plusieurs genres.

Le Retour de Marcus Sextus. Marcus échappé aux proscriptions de Sylla, trouve, à son retour, sa fille en pleurs auprès de sa femme expirée.

Phèdre. Du même auteur.

L'Hôpital de Jaffa. Bonaparte, général en chef de l'armée d'Orient, au moment où il touche une tumeur pestilentielle en visitant ledit hôpital.

Psyché et l'Amour. Cupidon l'aima, et la fit transporter par Zéphire dans un lieu de délices, où elle demeura long-temps avec lui sans le connaître.

Bélisaire debout, entre un précipice et un fleuve, sur le déclin du jour, l'ame déchirée du dernier soupir de son petit conducteur, qu'il porte sur son bras, étouffé par le venin mortel d'un serpent, dont ses jambes sont encore en-

---

(1) Réponse de S. M. l'Empereur à MM. les président et députés de la quatrième classe de l'Institut, après avoir entendu le rapport sur l'État des Arts en France.

trelacées ; accablé d'inquiétudes sur cette fatalité dont il ne comprend point la cause, réfléchissant sur son abandon, sur son isolement, sur son indigence, et sur une mort anticipée, dont chaque pas semble lui ouvrir la tombe.

Assemblée des Grands Hommes du siècle de Louis XIV chez Ninon de l'Enclos ; la Mort de Raphaël. Du même auteur.

L'Extérieur d'un Hôpital militaire. N°. 385, livret du salon de l'an VI.

Les jeunes Athéniens et Athéniennes tirant au sort pour être livrés au Minotaure. N°. 335, salon de l'an VI.

Les Batailles de Marengo, de Millesimo, de Mondovi, du Pô, de Lodi, de Saint-Georges, etc. N°s. 336 et 516, salons de l'an VII et de l'an XII.

La Mort d'Hippolyte. Du même auteur.

Paysages, Vues d'Italie, et plusieurs Vues de Montmorency. N°s. 24 et 28, salons des années VI, VII et XII.

Portrait en pied d'une dame vêtue de velours noir, se reposant sur un tertre, et tenant son chapeau. N°. 386, salon de l'an XII.

Portrait en miniature du C. Roche. N°. 220, salon de l'an VI.

Une jeune femme réfléchissant sur la nécessité où elle se trouve de faire allaiter son enfant par une chèvre. N°. 310, salon de l'an XII.

Les Dessins originaux du Nouveau Testament, édition de Saugrin.

J'aurais beaucoup de choses à citer sur la peinture des fleurs, dont les progrès sont connus par plusieurs beaux ouvrages qui laissent voir que ce genre est au niveau de toutes les connaissances actuelles, soit dans les sciences naturelles, soit du côté du goût et de l'exécution.

AMATEURS
DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE,
QUI ONT FORMÉ DES COLLECTIONS.

Philippe d'Orléans, régent.
Le comte de la Guiche.
De Boisset.
Poullain.
Le prince de Conti.
Ladvocat.
Le duc de Tallard.
Le prince de Carignan.
De Fonspertuis.
De Nogaret.
L'Empereur.
Gaignat.
Pasquier, le peintre sur émail.
L'abbé Guillaume.
Aved, le peintre de portraits.
Biberon de Cormeri.
De la Live de Jully.
Vassal de Saint-Hubert.
Le comte de Merle.
Le marquis de Menars.

De Pange.

Mariette.

Le duc de Choiseul.

Le comte du Barry.

Le comte du Luc.

Trouad.

De Saint-Hilaire.

Le maréchal de Noailles.

Le duc de Brissac.

Gros.

De Sainte-Foix.

Peillhon.

Mademoiselle Clairon.

Le duc de la Vallière.

Madame Adelaïde.

De Courmont.

Le comte de Lassay.

Blondel de Gagny.

Gaillard de Gagny.

Godefroi.

Le duc de Chabot.

De Brunoy.

Le marquis de Champgrand.

De Tolozan.

Le comte d'Orsay.

Le marquis de Vaudreuil.

Dazincourt.

Le chevalier Lambert.

Madame DE POMPADOUR.
Le président HAUDRY.
LENOIR-DUBREUIL.
Le baron DE SAINT-JULIEN.
Le duc DE GRAMMONT.
L'abbé TERRAY.
CRESSENT.
DE LA ROQUE.
BOURLAT.
CAYEUX.
D'HÉRICOURT.
Le marquis DE VILLETTE.
Le chevalier D'ENERY.
Le duc DE PRASLIN.
Le vicomte DE CHOISEUL.
NEYMAN.
DE LA REYNIÈRE, fermier-général.
DE SAINT-YVES.
DE JOUBERT, trésorier-général des Etats de la province de Languedoc.
La présidente DE BANDEVILLE.
PAIGNON-D'IJONVAL.
DE BILLY.
DE PRESLE.
DE LA BRICHE.
AUBERT.

CATALOGUE

DES

AMATEURS FRANÇAIS

QUI ONT EXERCÉ LES ARTS DANS LES TROIS SIÈCLES (1).

Jean-Baptiste Boyer, marquis d'Aiguilles, procureur-général au parlement d'Aix, connu par sa belle collection de tableaux et de dessins, dont il publia une partie en un volume de cent dix-huit estampes. Il a peint et gravé.

Roland Fréat de Chambrai, éditeur du *Traité de la Peinture*, publié en 1651, *in-fol.*

Simon-René Beaudouin, officier aux Gardes-Françaises. Il a gravé, d'après ses dessins, soixante-trois pièces représentant *diverses Positions de l'Infanterie Française en exercice.*

Martin Charmois, sieur de Laure, conseiller du roi en ses conseils, l'amateur le plus éclairé de son siècle, un des premiers fondateurs de

(1) La plupart ayant gravé, je les indique par une des parties de l'art qui se multiplie davantage.

l'Académie royale de Peinture et de Sculpture. Charmois avait étudié les beaux arts en Italie, et il maniait avec succès le pinceau et le ciseau. On le croit traducteur du *Traité de la Peinture*, de Léonard de Vinci, publié par Fréat de Chambrai.

Jean-Antoine Bellanger, amateur, qui résidait à Paris. Il a gravé d'après ses compositions, avec goût, correction et une grande intelligence.

Berthault, amateur, résidant à Orléans. Il a gravé, d'après le chevalier de Lespinas, plusieurs *Vues intérieures de Paris*.

Le comte de Bisemont, qui résidait à Orléans, a dessiné et gravé le paysage à l'eau-forte et au lavis : quelques-unes de ses planches sont faites d'après Robert.

J.-A.-S. Bouchier, amateur, né en Provence. Outre ses dessins, on a quelques pièces gravées par lui, d'après Rubens.

Le duc de Bourbon a gravé, en 1726, plusieurs têtes, d'après les dessins du comte de Caylus.

Ange de Bourdeille, né à Paris en 1741, a

gravé plusieurs têtes et paysages d'après Leprince et Boucher.

Le duc de BOURGOGNE, né en 1682, a gravé *le Parnasse et les Neuf Muses*, d'après Coypel.

Le comte DE BRETEUIL, né à Paris en 1774, a gravé à l'eau - forte, d'après Berghem et autres.

CAMPION DE TERSAN (l'abbé), et son frère, lesquels ont gravé divers sujets et paysages, d'après Monet et autres.

CARMONTEL, amateur, homme de lettres, né en 1729, a dessiné nombre de portraits de personnes de condition. On a gravé, d'après lui, *la Famille Calas; le Ballet de Sylvie*, dansé par mademoiselle Allard et Dauberval.

Anne-Claude-Philippe, comte DE CAYLUS, célèbre amateur et homme de lettres, membre honoraire des Académies de Peinture et Belles Lettres, mort à Paris en 1765, âgé de soixante-treize ans. On a de sa main un grand nombre d'estampes à l'eau-forte, dont les principales sont d'après des dessins du cabinet de Crozat, d'après Van-Dick, Bouchardon et Léonard de Vinci.

Le duc DE CHARTRES, né à Paris en 1726, a gravé, en 1736, quelques paysages à l'eau-forte,

dont il se trouve des épreuves dans le *Volume des Amateurs*. (*Voyez* la Bibliothèque Impériale.)

Le duc DE CHEVREUSE, mort en 1771, a gravé à l'eau-forte quelques paysages, et une tête d'après Boucher.

Le comte DE CLERMONT, prince du sang royal, a gravé, en 1730, quelques paysages, dont il y a des épreuves dans le *Volume des Amateurs*. (Biblioth. Imp.)

Le marquis DE COIGNY a gravé, en 1749, plusieurs *Vues du Château de Vincennes*. (*Voyez* le *Volume des Amateurs*.)

Mademoiselle DE SOUBISE, depuis princesse DE CONDÉ, a gravé, en 1754, *des Enfans jouant avec un Chien*, d'après Soldiniz. (*Voy*. le *Volume des Amateurs*, Biblioth. Imp.)

François-Germain DAGINCOURT, ancien fermier-général, né en 1729. Après avoir cultivé les arts dans sa patrie, il s'est retiré à Rome pour y perfectionner ses connaissances. Il y a fait élever un monument au Poussin, dans une des salles de l'Académie de cette capitale des arts, en 1758. On a de lui plusieurs pièces gravées à l'eau-forte.

Antoine-Joseph DEZALIER-DARGENVILLE, né en 1715, mort à Paris en 1779, auteur d'un

Abrégé de la Vie des Peintres. On a divers sujets et paysages de sa composition, qu'il a gravés à l'eau-forte.

DAZINCOURT, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, fils de M. de Gagny, a gravé plusieurs sujets d'après différens maîtres.

DESFRICHES, amateur, né à Orléans en 1723, a beaucoup dessiné de jolis paysages et vues des environs de sa ville. Ses dessins sont presque tous faits sur un papier apprêté par lui.

Hector DORVILLIERS, financier, a gravé à l'eau-forte, en 1736, un *Sujet de Vierge*, d'après C. Maratte, dont il y a une épreuve déposée au cabinet de la Bibliothèque impériale.

Louis DOUBLET. En 1731, il a gravé plusieurs portraits, entr'autres celui de *Detroy* le père.

Charles DUFRESNE, amateur, homme de lettres, a gravé en 1690, pour son amusement, quelques pièces, dont l'entrevue de *saint Nil et de l'empereur Othon,* d'après le Dominiquin.

Dupin DE CHENONCEAU a gravé à l'eau-forte, en 1739, trois vues de son château, dont il a déposé des épreuves à la Bibliothèque, cabinet des estampes.

DE LA FERTÉ. Il a gravé, en 1758, divers paysages, d'après plusieurs maîtres français.

Pierre-Élisabeth de Fontanieu, mort en 1784, a gravé des animaux et divers vases.

Le comte de Forbin, né en 1721, a gravé plusieurs eaux-fortes.

Hector Foulquier, né en 1731, a gravé d'après *Loutherbourg*, et des caricatures.

Gaillard de Lonjumeau a gravé un cahier des antiquités d'Aix, et un buste d'homme, d'après Rembrant.

Jean-Baptiste Grateloup, amateur, né à Dax en Gascogne, en 1735, a gravé en petit les portraits de Bossuet, Dryden, J.-B. Rousseau, Descartes, Montesquieu, etc. On regarde ces pièces comme des petits chefs-d'œuvre de gravure.

Le chevalier Gricour a gravé, en 1733, quelques paysages, d'après Berghem.

Jean de Julienne, célèbre amateur français, connu par la fameuse collection de tableaux de toutes les écoles, et autres pièces rares et curieuses, qu'il laissa à sa mort, arrivée en 1766, a gravé à l'eau-forte un petit nombre de morceaux, d'après Teniers et Wateau.

Ange-Laurent de la Live, amateur, né à Paris en 1725, et mort en la même ville en 1775,

a gravé une suite de portraits d'hommes illustres, et un groupe de gueux qui a pour titre *les Fermiers brûlés*, d'après Greuze.

L'abbé de Langlade a gravé, en 1748, plusieurs paysages dédiés au comte de Vence.

Le comte de Limeux a gravé, en 1700, plusieurs têtes de sa composition, dans le goût de Rembrant.

La comtesse de Lubersac a gravé, pour son amusement, des oiseaux, d'après Madeleine Basseporte.

Dominique Mahiel, amateur, élève de Silvestre, a gravé plusieurs eaux-fortes, et un sujet de sa composition, intitulé *l'Abreuvoir*.

J. de Mahieu a gravé, pour son amusement, plusieurs paysages qui se trouvent dans le *Volume des Amateurs*.

Pierre-Jean Mariette, mort à Paris en 1774, âgé de quatre-vingts ans, amateur honoraire de l'Académie royale de France, et de celle de Florence, un des plus grands connaisseurs de son siècle. Outre un traité de pierres gravées du Cabinet du roi, et un catalogue raisonné du cabinet de Crozat, il a gravé à l'eau-forte quelques têtes, d'après le Carrache et Perin *del Vaga*.

Marie DE MÉDICIS, femme de Henri IV, née en 1574, morte en 1642, a gravé en bois la tête d'une jeune dame en profil, que l'on croit être son portrait, à l'âge de dix-huit ans. Il s'en trouve une épreuve dans le *Volume des Amateurs*.

Le comte DE MELEUN. On a vu de lui divers petits sujets, d'après Berghem, Callot et autres.

DE MONGEROUX. On a de lui un paysage avec figures et animaux, gravé d'après Casanove.

DE MONTENAUT, amateur, éditeur des Fables de La Fontaine, en quatre volumes *in-folio*, d'après les dessins d'Oudry.

On a de lui quelques petites fables gravées, qui se trouvent dans le *Recueil des Amateurs*.

Le marquis DE MONTMIRAIL a gravé, en 1733, divers paysages de sa composition, et d'après Albert.

DE MONTULÉ, amateur honoraire de l'Académie royale de Peinture, et mort en 1787, a gravé à l'eau-forte quelques fables, d'après Boucher.

PHILIPPE, duc d'Orléans, régent du royaume en 1715, a cultivé tous les beaux arts. Dans l'édition du roman de Daphnis et Chloé, que ce

prince a donnée au public, il en a dessiné et gravé plusieurs vignettes.

La marquise DE POMPADOUR, morte en 1764, a gravé un grand nombre de sujets d'après des pierres gravées par Guay, qui forment un volume composé de soixante-trois pièces, non compris le frontispice, et divers autres morceaux d'après Eisen et Boucher.

Pujol DE MONTRY a gravé, en 1764, plusieurs sujets d'après Wateau.

J. S. ROUSSEL, fils du fermier-général, a gravé plusieurs paysages d'après Saint-Quentin.

P. DE SAINT-MAURICE, officier aux Gardes-Françaises. On a de lui, *un Vieillard jouant de la flûte à bec, environné de cinq Enfans*, d'après le Nain; gravé au burin.

DE SAINT-MORIF, conseiller au parlement de Paris, a gravé en 1787, diverses pièces au lavis, d'après plusieurs grands maîtres.

Richard DE SAINT-NON, né à Paris en 1730, a dessiné et gravé à l'eau-forte, avec beaucoup de goût, des fragmens des plus celèbres tableaux d'Italie, et beaucoup de petits sujets, paysages et ruines, d'après l'antique.

Christophe DE SAVIGNY, homme de lettres,

né en 1581, a gravé quelques morceaux d'après J. Cousin.

Le marquis DE SOURCHES a gravé divers morceaux d'après Labelle.

A.-T. THEVENARD a gravé, en 1726, plusieurs têtes dans le goût de Labelle.

Le baron DE THIERS a gravé divers sujets et paysages à l'eau-forte, d'après Boucher.

Le comte DE TRESSAN a gravé à l'eau-forte quelques paysages.

Le chevalier de VALLORY a gravé à l'eau-forte divers sujets et paysages d'après Boucher.

Le chevalier DE LA VIEUVILLE a composé et gravé une suite d'aventures de chats.

Claude-Henri Watelet, mort à Paris en 1785, âgé de soixante-sept ans, amateur également distingué dans les lettres et les arts, célèbre par son poëme sur la Peinture, et son œuvre composé de plus de trois cents morceaux.

DESFRICHES, né à Orléans en 1723, a beaucoup dessiné de jolis paysages et vues des environs de sa ville. Il en a gravé quelques-unes à l'eau-forte.

Liste des Amateurs associés à l'Académie royale de Peinture, lors de sa dissolution.

HONORAIRES AMATEURS.

MM. de Bouillon, maréchal des camps et armées du roi, grand-chambellan de France.

Blondel d'Azincourt, lieutenant-colonel d'infanterie, chevalier de Saint-Louis.

De Rohan Chabot, lieutenant-général des armées.

D'Affry, grand-croix de l'ordre royal militaire de Saint-Louis, lieutenant général des armées, colonel des Gardes-Suisses.

De Brehan, mestre-de-camp de dragons, chevalier de Saint-Louis.

D'Aguesseau de Fresne, de l'Académie française.

De Choiseul Gouffier, de l'Académie française, de celle des Inscriptions et Belles-Lettres.

Le maréchal de Ségur, ancien ministre d'état.

HONORAIRES ASSOCIÉS LIBRES.

MM. de Turpin, colonel du regiment de Bercheny, hussards, chevalier de Saint-Louis.

D'Anthon.

De Parois.

De Joubert, trésorier-général des États de Languedoc.

De la Reynière, administrateur général des postes.

De Breteuil, ministre d'état.

FIN.

TABLE

DES NOMS ET ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SEIZIÈME SIÈCLE.

§ Ier.

§ II.

§ III.

§ IV.

§ VII.

§ VIII.

§ VI.

§ VII.

§ VIII.

§ IX.

§ X.

Artistes peintres du dix-huitième siècle, dont les talens ont marqué dans les travaux ou expositions publiques, sans aucune espèce d'influence sur le goût.

DERNIER PARAGRAPHE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

FIN DE LA TABLE.

86-B25 1432

8 8

12

